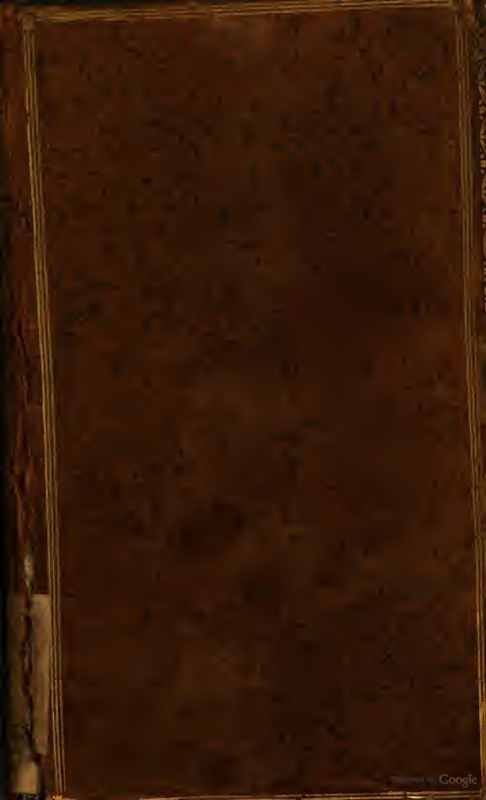






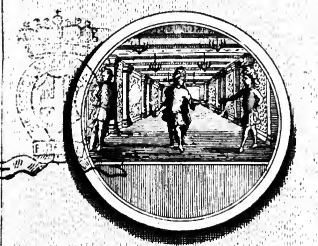
LES COMEDIES DE PLAUTE,

Nouvelle Traduction

Par

Monsieur GUEUDEVILLE.

TOME SEPTIEME.



A LEIDE,
Chez PIERRE VANDER Aa.
MDCCXIX.
Avec Privilége.

LES

COMEDIES

DE

PLAUTE,

NOUVELLEMENT TRADUITES en Stile Libre, Naturel & Naif;

Avec des Notes & des Reflexions enjouées, agreables & utiles, de Critique, d'Antiquité, de Morale & de Politique;

Par Monsr. GUEUDEVILLE.

Enrichi d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Tome & de chaque Comedie.

TOME SEPTIEME,

Qui contient,

LE MARCHAND & LE PSEUDOLE.



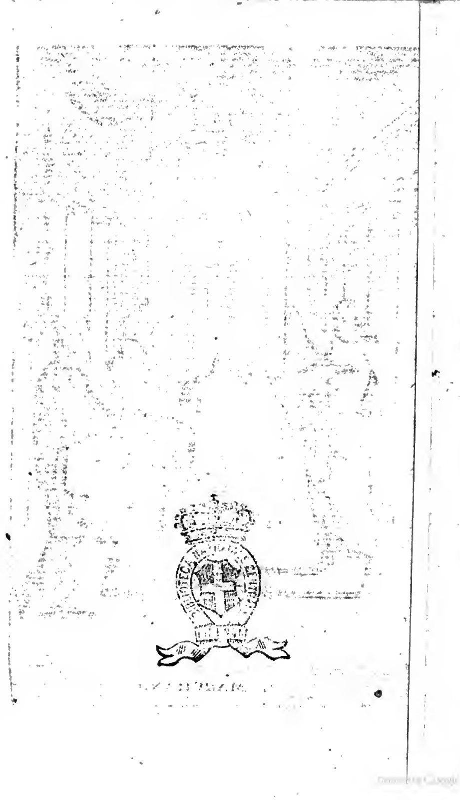
A LEIDE,

Chez PIERRE VANDER AA,

Marchand Libraire; Imprimeur Ordinaire de l'Université & de la Ville, demeurant dans l'Academie.

MDCCXIX.

Avec Privilége sous peine de 3000 florins d'amende &c. contre les *Contrefacteurs.*




LE MARCHAND.

LE MARCHAND
COMEDIE.



PLAN
DE LA
PIECE.



Emiphon étoit un Bourgeois d'Athène, homme ſage, prudent, aviſé, de bonne conduite, & fort attaché à ſes affaires : cet honnête homme avoit une femme qui ne lui en cedoit point en bonnes qualitez : on ne pouvoit pas voir un meilleur aſſortiment : c'eſt dommage que Plaute ait ſupprimé le nom d'une ſi brave Dame.

De ce Mariage là eſt ſorti un Fils unique nommé Charin. On a donné au jeune homme toute l'education ſouhaitable : on l'a formé dans les Lettres & dans les bonnes mœurs : on a veillé fort exactement ſur ſon penchant & ſur ſes allures : enfin ; rien n'a été epargné pour la culture de cette Plante, & pour en faire un bon arbre.

Charin ne répond point aux belles esperances de ses Parens. Parvenu à l'âge où on retire la Jeunesse du joug de l'instruction & de la contrainte, il prend la mauvaise route; & abandonné à soi même, il se tourne tout entier vers la Volupté; il se donne aux plaisirs des sens. Le jeune homme, se laissant prendre par les yeux, aime eperdûment une Fille, & fait avec elle une grosse & ruineuse depense.

Demiphon & sa Femme, voïant leur Fils plongé dans cette debauche, font, tant pour son interêt, que pour le leur propre, tous les efforts imaginables pour le tirer de son egarement. Le jeune *Ecarté* resiste longtems: mais enfin, cedant aux remontrances de ses *convertisseurs*; effraïé aussi de leurs menaces, la Raison & un fond de bon naturel lui fond prendre la resolution de rompre avec le desordre, & de rentrer dans son premier chemin.

Charin donc revenu à soi; & d'ailleurs n'ignorant pas la verité de cette grande & solide Maxime, ce n'est que par la fuite qu'on peut vaincre & triompher en Amour; prie son Pere de lui permettre d'aller en Païs étranger, pour y faire commerce. Le bon homme ravi de voir son Fils dans une si bonne disposition, fait de son côté tout ce qui est en son pouvoir pour la rendre efficace. Il equipe un Vâisseau; il le charge de Marchandises; il donne à son Fils, pour *viatique*, une somme d'Argent considerable; & aïant ordonné à l'Esclave, qui avoit été le Precepteur & le Pedagogue de Charin, d'ac-

d'accompagner son jeune Maître dans ses voïages, il le congedie, lui donnant selon la coutume Paternelle force leçons, & une grande benediction pour passeport. Le Poëte a encore jugé à propos *d'anonimiser* l'Expedagogue.

Charin s'embarque, & met à la voile pour Rhode, Ville qui garde aujourd'hui son nom, & qui êtoit en ce tems là une celèbre place de Commerce. Nôtre jeune Negociant arrivé dans cette Ile fameuse, y fait des Merveilles. Il vend ses Marchandises beaucoup au delà de ce que son Pere les avoit apprecié ; & il fait un si gros profit que, toutes les avances rembourſées, il lui restoit un Capital suffisant pour se croire riche, & pour pouvoir se vanter d'avoir fait fortune.

Dans une situation si heureuse, Charin se prepare à retourner à Athène, ne doutant point que ses Parens ne le recoivent à bras ouverts, & qu'après une expedition si sage & si fructueuse, on ne le comble chez lui de caresses, de loüanges, & de douceurs. Mais la sagesse de Charin n'êtoit pas à l'epreuve de toute avanture. Un de ses Amis l'aïant invité a un grand repas : ce fut pour lui une occasion de reveiller son penchant pour la debauche ; & l'attrait de la volupté l'emporta. Celui qui traitoit le Marchand lui servit un mets qu'il n'attendoit pas ; un Vin dangereux, & qui lui causa une certaine ivresse dont on ne revient pas aisément.

Pour parler sans envelope, & sans figu-

 re,

re, on fait present au jeune Trafiquant d'une Fille nommée Pasicompse: c'étoit une jeune Esclave, très belle; & qui avoit dequoi engager le Cœur le plus indifférent. Charin, qui naturellement n'est rien moins, que de glace, prend feu, s'enflamme à la vuë de l'objet; & en peu de jours, le voila plus amoureux, & plus prodigue que jamais. Cependant Charin veut toûjours retourner à la Grande Cité: mais pour avoir un pretexte d'emmener sa Maitresse, & d'en joüir à Athène, il forme le dessein de la mettre aupres de sa Mere, & de lui en faire present à titre de jolie Servante.

Nos Gens partent donc de Rhode, & Navigent heureusement jusqu'au Pirée. Des qu'ils y sont entrez, Charin, laissant Pasicompse à la garde d'Achantion; laissant aussi dans le Vaisseau ses autres Compagnons de Voïage & ses Balots, met pié à terre, & va promptement au Logis. Demiphon, de son côté, qui savoit le grand succés du Voïage de son Fils, aïant apris, on ne dit point comment, son heureuse arrivée, sort justement de chez soi, pour aller au Port dans le tems que Charin accouroit à la Maison Paternelle: mais le Pere & le Fils, prenant un chemin different, n'ont garde de se rencontrer.

Demiphon, monté sur le Vaisseau, dêcend dans l'endroit où est Pasicompse. A la vuë de cette Venus, le bon homme demeure extasié: adieu prudence; car elle ne sauroit tenir devant ce trop aimable Enfant dont le Carquois triomphe de tout, *voire*

du

du Sceptre, *voire* de l'Heroisme le plus invincible : la veillesse même, avec tous ses frimats, baisse sa tête chenuë devant ce Vainqueur invincible, enfin, Demiphon, démentant ce qu'on dit des Vieillards que, semblables au fer, ils s'embrasent & s'éteignent très difficilement, Demiphon, dis-je, devient, tout d'un coup, passionné pour Pasicompse. En voici une bonne preuve : c'est qu'il resolut de l'enlever à son Epouse & de s'assurer d'une si aimable proïe.

Charin revenu au Vaisseau, son Pere, inspiré par Cupidon qui, de sa nature, est un grand Machiniste, lui propose de vendre la Belle à Lisimaque son voisin. Le Vieux Amant avoit ses raisons : ne doutant point du secret de Lisimaque, il comptoit de pouvoir joüir sans obstacle. Le Fils conoissant les intentions de son Pere, dresse une contre baterie : c'est de vendre sa Maitresse à Eutiche, Fils de Lisimaque, esperant, par là, faire une diversion efficace ; & que l'Amant rechauffé seroit sa Dupe. Le Pere neanmoins gagne son procès ; & Pasicompse est livrée à Lisimaque. Charin en est au desespoir ; & par une vangeance de jeune homme, il prend la resolution de s'exiler, & de courir le Monde.

Ce n'est pas tout. Dans le même tems que Lisimaque, soit pour célébrer l'heureux retour de Charin ; soit pour faire honneur à sa nouvelle hôtesse, est sur le point de donner un grand repas : lors qu'il exhorte ses Cuisiniers à se surpasser dans une si bel-

le occasion, arrive un *trouble fête*, un terrible *rabat joie.* Dorippe, Femme de Lisimaque, revient inopinement de la Campagne : Voïant une belle Personne, & les aprets d'un grand Festin, peut elle douter que ce ne soit un attentat contre le lit conjugal ? Sur ce prejugé, terrible dans la tête d'une Femme jalouse, Dame Dorippe crie, tempête, chasse Cuisiniers & Convives : enfin, elle fait rage.

Au sujet de ce furieux *vacarme*, Eutiche prend occasion de remettre sur le bon pié ses affaires de Charin : il persuade à son Pere de se joindre à lui pour ramener Demiphon au bon sens. En effet : ce viel Amant a un grand assaut à soûtenir il : Lisimaque & Eutiche son Fils attaquent nôtre homme; lui parlent sérieux, le raillent; le mettent à ne pouvoir rêpondre. La passion surannée tient ferme quelque tems. A la fin, la Raison rentre dans ses droits; le Vieillard a le bonheur de se reconoître, & de se desemmouracher; il cede sa precieuse toison à son Fils, qui, effectivement, la meritoit mieux que lui.

Cette Comedie fut inventée, & composée par Philemon, Poëte Grec de Siracuse, qui vivoit trois cens trente six ans avant l'incomprehensible, l'adorable rachât de la moindre partie du Genre Humain; & justement un Siecle avant Plaute. L'Auteur Grec intitula la Pièce, dans sa langue, *Emporos*; & le *Re'ondeur* Latin l'à nommée *Mercator*, *le Marchand.*

NOMS

NOMS DES *PERSONNAGES*, OU *ACTEURS* ET *ACTRICES.*

PROLOGUE.

DEMIPHON, Marchand d'Athène, Pere de Charin.

LA FEMME de Demiphon, Personnage Anonime.

CHARIN, Fils de Demiphon.

ACANTHION, Esclave de Demiphon.

PASICOMPSE, Servante de Charin.

LISIMAQUE, Citoïen d'Athène, Voisin de Demiphon.

DORIPPE, Femme de Lisimaque.

EUTICHE, Fils de Lisimaque & de Dorippe.

SIRE, Servante de Dorippe.

UN CUISINIER.

LES FOUETEURS.

EPILOGUE.

LA SCENE EST A ATHENE.

PROLOGUE.

CHARIN:

CHARIN:

J'ai resolu de faire deux choses à la fois : j'exposerai le sujet ; & en même tems, je vous rendrai compte de mes amours. Car, afin que vous me conoissiez tout d'abord, je ne suis pas homme à imiter ici ce que j'ai vu faire à d'autres Amans dans les Comedies. Ils s'amusent à conter leurs peines, leurs disgrace amoureuses, à qui ? à la Nuit, au Jour ; au Soleil & à la Lune. Pauvres foûs ! Par Pollux ! ces Dieux, à ce que je croi, se soucient fort de nos plaintes [1] *! ils s'inquietent beaucoup de ce que les vils & meprisables Humains souhaitent ou craignent ! ils ont bien d'autres afaires dans la tête, que d'abaisser leur attention divine à ces Sottises-là. Pour moi, qui ne cours point après la chimere, je ne veux parler que pour être entendu : c'est donc à vous, Messieurs, à qui je m'adresse, pour soulager mon amoureux martire en vous ouvrant mon Cœur.*

J'entre en matiere. Cette Piece-ci est inti-

[1] *Non tanti facere : ne faire pas si grand cas.* Quelques Païens, dit nôtre *devotieux* Sacrificateur bas Normand, au goût desquels Carin s'accommode, Croïoient qu'il étoit indigne de la Divinité de se mêler de nos affaires, & de se Prêter aux Prieres & aux besoin de l'Homme, qui, à l'égard de la Nature Divine est moins qu'un grain de Sable, ou qu'une formi.

[2] *Em-*

titulée chez les Grecs, le PASSAGER [1] DE PHILEMON; *& chez les Latins*, LE MARCHAND DE MARC ACCIE PLAUTE. *Mon Pere m'a envoïé ici, à Rhode pour trafiquer; & il y a déja deux ans que je suis sorti de la Maison Paternelle. Des que je fus dehors, l'Amour* me saute au collet; *& je deviens*, furieusement *épris d'une Femme, nommée Pasicompse*, belle creature, s'il en fût jamais! *la voir & l'aimer*, à la rage; *ce fut pour moi la même chose.*

Il faut, pourtant, que je vous dise comment je m'en amourachai : *bien entendu que vous voudrez bien m'écouter* [2], *& que vous m'honorerez de toute vôtre attention. Je confesse qu'en cela* [3], *je me suis ecarté du chemin de nos Predecesseurs, puisque je me suis jetté tout d'un coup sur la matiere de mes Amours, avant de vous en avoir demandé la permission.*

Car,

[1] *Emporus Philemonis : Emporos* vient de *Peiro*, mot Grec qui signifie, *transeo, je passe.* Il entend par ce terme là un homme qui voïage; & principalement celui qui passe la Mer. C'est pourquoi le Poëte Grec choisit ce mot là pour exprimer un Marchand, non pas de ceux qui sont sedentaires, & qui trafiquent dans leurs Maisons: mais de ceux qui portent des Marchandises par Mer, dans les Païs éloignez; ou qui vont en chercher pour les aporter dans leur Patrie.

[2] *Si opera est auribus :* c'est à dire si vos Oreilles sont Vuides, désoccupées; attentives; si elles peuvent s'appliquer à moi. *Dare operam preceptori*; c'est s'attacher à un Maître; c'est ecouter attentivement ses leçons pour en profiter.

[3] *Et hoc parum etiam more majorum institi :* & même j'ai mal suivi la coutume de nos Peres. Il demande pardon aux Spectateurs,

de

Car, ordinairement, tous ces maux-ci accompagnent l'Amour : l'inquiétude, le chagrin, la trop grande envie d'être propre, bien mis, voire jusqu'à la magnificence. Cette derniere passion ne cause pas seulement de grandes & violentes peines[1] *aux malades, aux blessez de Cupidon ; mais aussi à tous ceux qui en ont l'ame atteinte &, par Pollux ! jamais Personne ne s'est attaché au luxe, plus qu'on ne doit & qu'on ne peut, s'ans s'être attiré beaucoup de perte & de dommage.*

Mais l'Amour traine de plus à sa suite, bien d'autres mauvaises choses que je ne vous ai pas encore raporté : les insomnies, l'agitation d'esprit, l'inconstance, la crainte, les bagatelles ; la folie, &, par consequent la temerité ; l'imprudence, l'impudence, la bassesse d'ame & de cœur, l'effronterie, la convoitise, & la haine : ajoutons y les desirs dereglez, la paresse, le deshonneur, la pauvreté, l'infamie & la

de ce que sans avoir obtenu leur agrément ; sans même l'avoir demandé, il a entamé l'histoire de ses Amours. Il insinuë par là, que, suivant un ancien usage, ceux qui parloient en Public étoient obligez de se concilier la bien veillance des Auditeurs ; & Carin Prologue rejette sa faute sur l'Amour. qui étant naturellement aveugle, l'a mal conduit, l'a egaré dans le Pais de la bien seance & de la Civilité.

[1] *Magno atque solido multat infortunio : l'afflige d'une grande & solide infortune.* *Solide* est ici opposé à ce qui est leger & creux. Ainsi *Solidum* signifie ici plein, complet ; à quoi on ne peut rien ajouter. Terence dit *Solidum gaudium*, une joïe bien fondée & qui n'est nullement vaine. Donat : *Solide*, c'est ce qui est plein & entier. Dans l'Epidicus, *male facta Solida*, pour exprimer de grans forfaits.

[2] *Prin-*

folle depense ; le trop & le trop peu de paro-
. Ce dernier vice arrive souvent parce que
Esclave de Venus, parlant à contre tems
, presque toûjours, des choses inutiles, &
i ne viennent rien moins qu'au fait. J'ai fait
ßi mention de la taciturnité : parce qu'un A-
nt n'a jamais toute l'eloquence dont il auroit
oin pour bien exprimer tout ce qu'il pense,
tout ce qu'il sent. A present, Messieurs ;
llez pas, s'il vous plait, me reprocher mon
quet : le même jour que Venus, m'admet-
t dans son Empire, me fit amoureux, elle
fit aussi grand babillard. Mais il est tems
e je retourne sur mes pas pour continuer ce
e j'ai commencé.

Si tôt que je fus sorti de l'enfance [1] ; *& que,*
rant dans la premiere jeunesse, je renonçai
x puerilitez, pour passer à quelque chose de
s solide, je commencai à m'embarquer, en
ieux, dans l'amour d'une Courtisanne de
te Ville. Il ne faut pas demander si des
s tout l'Argent de mon Pere fondit de ce
côté-

Principio atque animus
bis ætate exiit : des que
esprit fut hors de l'en-
e. Ephebus vient de *pu-*
puberté. Donat dit que
âge-là est la sortie de
fance. & l'entrée de la
ıesse. Censorin specifie
ıx la chose. Car il mar-
comment à quinze ans,
u'on ne fait que sortir
'Enfance, on nous apel-
turi Ephebi : à seize ans
& à dix sept, *Ephebi*, comme étant alors sortis de ce qu'on nomme *Ephebia.* Or c'est ici une translation de la *puberté*, c'est à dire l'âge où les Garçons & les Filles, commencent à devenir capables de generations, les Garçons à quatorze ans, & les Filles à douze, c'est dis-je une translation de cette puberté corporelle à la maturité de l'esprit.

le Marchand. B [1] *Mus-*

côté-là sans qu'il en sût rien. Le Maquereau, homme importun & insatiable, comme tous ceux de son Ordre; & Maître de la Putain, *emportoit chez soi, par violence, & malgré que j'en eusse, tout ce qu'il pouvoit m'escamoter. Mon Pere, aiant decouvert la chose, me faisoit jour & nuit, de fortes & vives censures. Il me representoit la perfidie & la rapacité des Maquereaux : se plaignant que son bien s'en alloit le grand train de la dissipation, pendant que le Vendeur de pudicité s'enrichissoit, à ses depens : il ajoutoit que ce desordre lui étoit extrémement sensible. Il crioit cela tout haut & à pleine voix; se contentant quelque fois de murmurer entre les dents*[1]*; branlant la tête; & disant que ma folle conduite lui faisoit douter que je fusse son Fils. Mon bon homme faisoit eclater son bruit par toute la Ville : avertissant tout le Monde, de ne point me prêter d'Argent*[2] *: l'Amour, leur disoit il gravement & du plus grand serieux, a ruiné quantité de gens; il en a mis à la mendicité. D'ailleurs, mon Fils est ivrogne, superbe, outrageux : il me vole : il prend au Logis tout ce qui l'accommode, tout ce qui convient à ses debauches.*

La maniere d'agir de ce jeune homme-là, continuoit il, est de la plus haute impertinence. Quoi!

[1] *Mussans* : parlant bas, & presque sans ouvrir la bouche.

[2] *Omnes tenerent mutuanti credere : que chacun prit garde à ne me point Prêter. Tenerent* est ici pour *abstinerent*, s'abstinssent. *Mutuanti* c'est à dire à moi qui cherchois par tout à emprunter. Ce terme-là vient de mutuito, fréquentatif de *mutuo*.

1 *Con-*

Quoi ! il lui sera permis de prodiguer & d'en-
loutir un bien que j'ai amassé avec tant de pei-
nes & de travaux ? Ne devroit il pas plûtôt
voir honte de ce que je le nouris [1] *& l'entre-*
iens à mes frais depuis tant d'années ? Si
ela ne lui fait point de confusion , il devroit se
roire indigne de vivre. Pour moi , quand je
arvins à son âge , & même plus avant , j'é-
ois bien eloigné de m'amuser à l'amourette ,
la vie Venerienne , comme il fait : je ne co-
oissois alors , ni la paresse ni l'oisiveté : com-
ent serois-je tombé dans ces vices-là , Grans
Dieux ! J'avois un Pere qui savoit bien m'en
reserver : il m'occupoit aux plus bas & aux
lus penibles travaux de l'Agriculture [2].
Il ne m'étoit permis de venir à la Ville que
us les cinq ans : encore , des que j'avois vu le
Peplum [3] *, mon Pere me renvoioit il bien vîte*
nôtre Campagne : là , je travaillois comme un

B 2 *de*

[1] *Convitium tot me annos*
pascere : c'est une honte
e je le nourisse depuis tant
nnées. C'est à dire pro-
ment : que depuis si long-
ns , il me nourisse , moi
i suis son Fils , pour être
honte , l'opprobre , le
shonneur ; enfin , pour
e le reproche de mon
re & de ma Famille.

[2] *Immundo rustico se exer-*
um : qu'on l'occupoit dans
saleté , dans les immon-
ndices de la vie rustique.
autres lisent *in mundo ru-*
o : c'est à dire , dans l'or-
nement , dans l'equipage ,
dans la parure d'un gros
Païsan. Comme on dit *mun-*
dus muliebris , les habits ,
les parures , les Nipes des
Femmes. Dans cette leçon,
là , nôtre Comique parle-
roit par ironie & par contre
verité.

[3] *Vt spectavisses Peplum :*
qu'aussi tôt qu'il avoit vu le
Peplum. C'étoit un Habit
blanc sans manches & par-
semé de Clous d'Or : on
mettoit cette espèce de Robe
autour des Statuës divines.
Servius dit que c'étoit une
Robe

de nos Esclaves ; & toute la diference, c'est qu'on me mettoit à la tête des autres. C'est pour toi, me prêchoit sans cesse mon Pere, c'est pour toi que tu laboure, que tu herse, que tu sème, que tu moissonne : enfin ce travail, que tu trouve à present si rude & si dur, te procurera dans la suite une joie tranquile & un solide repos. Quand mon Pere fut mort, que fis-je ? je vendis ma terre : de cet argent-là, j'achetai un Vaisseau qui portoit trois cens mesures [1] *, ou trois cens tonneaux ; & avec ce Vaisseau, j'allai trafiquer par tout, jusqu'à ce que je me fusse fait une fortune dont je pusse vivre honnêtement & à mon aise. Voila comment*

Robe de Femme. D'autres veulent que *Peplum* étoit une sorte de Manteau Grec. Or le Manteau des Grecs, étoit un morceau de Drap, coupé de la Pièce entiere, autant qu'il en faloit pour couvrir tout le corps : ce vêtement étoit plus long que large ; sans aucune forme, si non que les deux extremitez pendoient à angles egaux. Sur le *Peplum* de Minerve étoit representée la victoire que cette Déesse remporta sur Encelade : quoi qu'on prétende que ce fut Jupiter qui foudroïa ce terrible Geant. On avoit peint aussi sur le *Peplum* de Minerve les noms des douze Tributs d'Athène : & ceux des plus grans hommes de la Republique. Cette Couverture Sacrée ne se montroit que pendant les Fêtes solennelles de cette Divinité Tutelaire. Ces Ceremonies se celebroient tous les cinq ans ; & on les nommoit *les grandes Panathenées :* car les petites *Panathenées* se fêtoient tous les ans, mais on n'y exposoit pas le *Peplum*.

[1] *Metrepas qua trecentas tolleret : qui portoit trois cens mesures.* Le poids de l'Amphore, soit Baril, soit une autre mesure de liquide, étoit de cent Livres. Un Vaisseau, de trois cens mesures, se nommeroit à present de trois cens tonneaux, quoique nos mesures ne répondent point à celles des Anciens.

ment mon Coquin de Fils devroit faire, s'il étoit raisonnable ; & s'il vouloit se mettre dans son devoir.

Me voïant donc dans la disgrace de mon Pere ; & reconoissant que j'avois le malheur de deplaire a celui dont l'amitié me devoit être la plus chere & la plus precieuse, aimant & furieux, après m'être fortifié l'esprit & le courage par toute sorte de raisons, je declarai à mon Pere que s'il vouloit j'irois aussi Negocier en Marchandises, dans les Païs etrangers ; & que pour recouvrer sa tendresse paternelle, je romprois brusquement avec l'amour. Le bon homme me remercie, & me loüe fort de ma resolution. Mais il ne neglige pas de me fournir tous les moïens necessaires à l'execution du nouveau dessein.

Il fait donc bâtir un gros Vaisseau Marchand; [1] il achette des Marchandises ; il equipe & charge le bâtiment. Outre cela : il me compte de sa propre Main, la valeur d'un talent d'Argent, c'est à dire, six cens ecus : il me donne aussi pour m'accompagner l'Esclave qui m'a elevé des mon enfans, en qualité de Pedagogue [2] ; afin qu'il fut, aupres de moi, comme mon

 Gar-

[1] *Ædificat navim Cercurum : il fait bâtir un Vaisseau de transport.* Nonius : *Cercurus* est un grand Vaisseau, construit à la maniere d'Asie : les uns l'apellent un Vaisseau de charge, de transport ; & les autres, un Vaisseau Marchand.

Talentum Argenti : un talent d'Argent : six cens Ecus.

[2] *Pædagogum :* Anciennement les Esclaves étoient Precepteurs, Medecins ; ils faisoient plusieurs professions qui sont aujourd'hui honorables, & aux quelles nous portons du respect.

Gardien, mon Conducteur, & mon Surveillant.

Tout cela étant fait; nous nous embarquons: on leve l'ancre, & on met à la voile. Nous arrivons heureusement à Rhodes : là je vendis toutes mes Marchandises; je les vendis ce que je voulus; & beaucoup au delà du prix auquel mon Pere les avoit fixé. Par ce moien là, je me voi Maître d'une grosse Somme qui me tenoit lieu d'un joli Capital. Mais il n'y a rien de stable dans la Vie: me promenant un jour sur le Port, un certain Hôte me rencontre, me reconoit, & m'invite à souper. J'accepte son humanité; je viens chez lui : on se met à table; il me fait grand' Chere, & fort bon visage.

Le repas aïant duré bien avant dans la nuit, lorsque nous allions nous coucher, voici une Femme qui arrive, qui se met auprès de nous; mais une Femme bien prise, tournée admirablement; & qui en beauté n'en cedoit à pas une de son Sexe. Mon Hôte commanda expressement à cette Nimphe de me tenir Compagnie, & de prendre la moitié de mon lit. Je vous laisse à juger si je fus ravi de ma bonne fortune; & si j'epargnai rien pour la faire valoir.

Le lendemain : je parle à mon Hôte : je le prie de me vendre cette charmante Esclave; l'assurant que je lui en aurois une obligation toute particuliere; & que d'ailleurs, je l'en recompenserois liberalement. Pour abreger mon recit, j'achetai la Courtisanne; & j'arrivai hier ici avec elle. Mais comme je veux cacher le fait à mon Pere; comme je ne veux pas qu'il sache que je suis reveau ici avec un tel butin,

une

ne telle Marchandise, j'ai laissé la belle au ort dans le Vaisseau avec mon Esclave. Mais e le voi, cet Esclave qui vient ici en cou- ant; lui à qui j'avois defendu absolument de nettre pié à terre: que veut dire cela? je crains uelque malheur.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHARIN, ACANTHION.

ACANTHION:

Fais ton possible [1], emploïe toutes tes forces pour aquerir la gloire de sauver ton jeune Maître. Courage, Acanthion! point de lassitude! secouë toute paresse [2], mon Brave; que la lâchetté n'ait point le dessus! triomphe de cet *essouflement*; car, par Hercule je respire aussi fort qu'un Asmatique;

 à

[1] *Ex summis opibus : de toutes les forces.* C'est tout le même sens que *summopere, extremement ; magnopere, tres fort.*

[2] *Cave pigritiæ prævorteris :* comme s'il disoit, *Cave ne pigritia te antevertat :* prens garde que la paresse ne te gagne.

Enicato suspiritus : c'est à dire : tâche de te rendre le Maître de ton soufle & de ta respiration qui te presse.

[3] *Se-*

à peine puis-je reprendre haleine ; & je ne ſai comment je n'etouffe point.

N'Importe : repouſſe, ecarte, détourne de ton chemin tous ceux qui marchant à ta rencontre, t'empêchent le paſſage. Avoüez moi que c'eſt ici une contume bien incommode : Perſonne n'auroit la conſideration de s'eloigner d'un pas, pour faire place à un pauvre homme qui eſt extrémement preſſé : ſi bien que ce malheureux qui n'a point d'autre but que de ſe hâter, eſt pourtant obligé de faire trois choſes à la fois : il faut qu'il coure, qu'il s'efforce, & qu'il diſpute ou querelle en chemin.

CHARIN:

Quelle raiſon pourroit avoir celui-ci pour vouloir courir librement, & avancer chemin ſans obſtacle ? Je ſuis inquiet de ce que c'eſt, & de la nouvelle qu'il m'aporte.

ACANTHION:

Mais je ſuis un grand Sot de me retarder moi même, par mon *babil:* plus je m'arrête, plus l'afaire devient dangereuſe.

CHARIN:

Il vient aſſurement m'aprendre quelque facheux accident.

ACANTHION:

Les genoux tombent au courier ; je ſuis perdu : la rate [1] ſe *gonfle* ; elle monte juſqu'au diaphragme : ah je ſuis mort ! il ne m'eſt

[1] *Seditionem facit lien : la rate ſe revolte.* Comme s'il diſoit : la rate me fait mal en courant : elle me remuë ici & là dans les entrailles. Il eſt aſſez vraiſemblable

m'eſt plus poſſible ni de pouſſer mon ſoufle, ni de le retirer : je ſerois, à l'heure qu'il eſt, un mauvais joüeur de flute.

CHARIN:

Mais, par le Temple de Pollux ! prens le bas de ta Robe pour t'eſſuïer ; l'eau te coule à groſſes goutes du viſage.

ACANTHION:

Ma foi ! tous les bains de Monde ne pourroient jamais me remettre de l'horrible fatigue où je me trouve [1]. Ce qu'il y a de plus facheux pour moi, c'eſt que je ne ſai ou prendre nôtre jeune Maître ; s'il eſt dedans ou dehors ; s'il eſt au Logis, ou s'il n'y eſt pas.

CHARIN:

Je ne puis plus me retenir : l'inquietude m'emporte : il faut que je m'aſſure ; & que je ſache ce qu'il y a.

ACANTHION:

Cependant, je m'arrête encore ; je differe à enfoncer nôtre porte. *Hola ho*, quelcun ! ouvrez, & au plus vîte. Où eſt Charin ?

blable que Plaute fait parler ici, tout exprés, cet Eſclave en ignorant, & en homme qui prend l'un pour l'autre, dans les parties interieures du corps Humain. Car, ajoute le Delfinaire, Achantion prend le mouvement de la rate pour celui du Cœur : ce n'eſt pas la rate que nous incommode quand nous courons trop fort : c'eſt le Cœur. Je ne ſai ſi tout le Monde ſeroit de cet avis là ; & ſi quelcun ne diroit point que l'Eſclave en ſait là deſſus plus long que l'Annotateur.

[1] *Omnes balinea.* Le bain eſt ſalutaire pour reparer les eſprits, pour remettre les forces ; enfin, pour ſe delaſſer d'une grande fatigue.

[1] *Prin-*

rin ? est il au Logis ? est il sorti ? pas une ame ne daigneroit paroître pour me répondre.

CHARIN:

Apaise toi, Acanthion : me voici, moi même que tu cherche avec tant d'empressement ; & pour qui tu fais si grand bruit.

ACANTHION:

Non : il ne s'est jamais vu de Maison plus mal reglée ; & où la negligence regne d'avantage.

CHARIN:

Quelles choses te mettent dans une si facheuse & si violente agitation ?

ACANTHION:

Plusieurs, Monsieur ; toutes, tres mauvaises pour vous & pour moi.

CHARIN:

Mais encore ; qu'est ce qu'il y a ?

ACANTHION:

Premierement : c'est que nous sommes perdus.

CHARIN:

Va porter à nos Ennemis [1] ton *premierement*.

ACAN-

[1] *Principium inimicis dato : adresse ton discours à nos Ennemis.* C'étoit une coutume superstitieuse chez les Anciens, que quand il echapoit dans la conversation quelque chose de mauvais augure, chacun tâchoit de détourner le mauvais presage de dessus soi ; & de le tourner, du moins par souhaits & par vœux, contre les Ennemis. Ainsi Acanthion aïant dit, *periimus*, *nous sommes perdus*, Charin repond : puisse le ciel nous preserver de ce malheur là, & le faire tomber sur nos Ennemis.

[1] *Rupi.*

ACANTHION:

Mais il eſt pour vous ; & c'eſt la mauvaiſe fortune qui vous l'envoïe.

CHARIN:

Dis moi donc cette affaire là, quelque mortelle qu'elle puiſſe être.

ACANTHION:

Doucement, s'il vous plait, doucement: donnez moi le tems de me reconnoitre, & de reprendre mes eſprits. Je me ſuis rompu [1] les boïaux pour l'amour de vous, ne vous en deplaiſe ; & il y a déja du tems que je crache le ſang.

CHARIN:

Devore moi de la reſine [2] d'Egipte, faite de miel : cela te guerira.

ACANTHION:

Et vous, par le Temple de Pollux ! avalez moi une bonne doſe de poix bouillante [3] ; je vous répons que vôtre mal ſe diſſipera.

[1] *Rupi ramices ; je me ſuis rompu dans le corps. Ramex* eſt chez Plaute, ce que *Hernia* eſt chez Martial, *Hernia*, une *Hergne* ; Or une Hergne eſt quand, pour s'être trop efforcé, ſoit en agiſſant, ſoit en parlant, il ſort du bas ventre cette enflure, ou cette tumeur que nous apellons *dêcente de boïaux*. Mais parce que nôtre homme dit qu'il crache le Sang, il eſt clair que par *ramices* le Poëte entend les veines du poûmon. Or il ſemble que *Ramex* tire ſon origine de *Ramus*, un *rameau*, par ce qu'on en voit un repreſenté ſoit dans la Hergne, ſoit dans les veines.

[2] *Reſinam ex melle :* d'autres liſent *cum melle ! de la reſine avec du miel*. Savoir ſi c'eſt là un bon remède pour reformer les veines, & pour arrêter le Sang, c'eſt au Tribunal de la Medecine à en decider.

[3] *Calidam picem.* Acanthion

CHARIN:

Je n'ai jamais vu d'homme qui se fache plus aisement que toi.

ACANTHION:

Et moi, je n'ai jamais vu d'homme qui parle plus desobligeamment que vous.

CHARIN:

Je t'indique ce que je te croi de plus salutaire & de meilleur.

ACANTHION:

Otez moi tous ces moïens de santé qui la procurent par la douleur & par le tourment.

CHARIN:

Dis moi : est il quelque part un bien à l'usage de l'homme, qui ne soit mêlé de mal, & dont tu puisse te servir sans peine & sans travail ?

ACANTHION:

Mon savoir ne va pas jusque là : je n'ai jamais apris la Philosophie pour disputer, ni ne la veux aprendre. Une chose sais-je de science certaine : c'est que je ne souhaite point qu'on me donne un bien où le mal soit attaché.

CHARIN:

Donne moi la Main : allons donc, Acanthion.

ACAN-

thion perd le respect à son Maître & lui répond brutalement : mais les Esclaves se familiarisoient beaucoup. Au reste : on faisoit avaler de la poix bouillante aux profanes & aux Blasphemateurs.

ACANTHION:

Oh ! on vous la donnera: tenez: la voi-i ! vous n'avez qu'à la prendre.

CHARIN:

Es tu mon Esclave ? veux tu m'obeir, ou on ?

ACANTHION:

Vous pouvez le conoitre certainement ar experience : moi qui viens de me rom-re, pour vôtre service ; & afin que vous achiez au plûtôt ce que j'avois apris.

CHARIN:

Console toi, mon Ami : je t'affranchi-ai dans quelques mois.

ACANTHION:

Vous me flatez, vous voulez me repaî-re d'une vaine esperance ; vous m'en don-ez à garder.

CHARIN:

Moi, que j'osasse te faire une fausse pro-nesse ? He, mon Enfant ! tu me conois si fond qu'avant même que j'aïe parlé, tu ais si je veux mentir.

ACANTHION:

Ah ! vos paroles me fatiguent : par Her-ule ! vous me tuez.

CHARIN:

Est ce ainsi que tu m'es soumis ?

ACANTHION:

Que me voulés vous ?

CHARIN:

Et tu peux encore demander ce que je te eux ?

ACANTHION:

Sans doute : que vous plait-il ? qu'eſt ce que vous exigez de mon obeiſſance ?

CHARIN:

Je vais te le dire.

ACANTHION:

Dites.

CHARIN:

Mais je veux te le dire tout doucement.

ACANTHION:

Eſt ce que vous avez peur de réveiller les Spectateurs, à qui nos Sotiſes provoquent le ſommeil ?

CHARIN:

Malheur ſur toi !

ACANTHION:

C'eſt, preciſement, ce que je vous aporte du Port.

CHARIN:

Quoi ? Que m'aporte tu ? Dis moi.

ACANTHION:

La violence, la crainte, la douleur, l'inquietude, la querelle, & la pauvreté.

CHARIN:

Je ſuis mort ! ſurement, tu m'aporte là un comble de peines & de maux : je ſuis perdu ! je ne ſuis plus !

ACANTHION:

Au contraire : vous êtes toûjours.

CHARIN:

Je t'entens : Je ſuis en effet ; mais fort miſerable : n'eſt ce pas comme tu l'entens ?

ACAN-

ACANTHION:

Vous m'avez prevenu : je me tais.

CHARIN:

Mais enfin ; Qu'eſt ce que c'eſt donc que ce terrible malheur?

ACANTHION:

Ah ! ne le demandez pas : c'eſt une infortune des plus cruelles & des plus accablantes.

CHARIN:

Je te prie & te conjure ; tire moi, délivre moi de l'etat afreux où tu me mets : c'eſt trop me tenir en ſuſpens ; il y a de la Barbarie [1] ; mon ame eſt au ſuplice.

ACANTHION:

Doucement : j'ai encore pluſieurs queſtions à vous faire, avant que je ſois châtié [2].

CHARIN:

Oui, par Hercule ! je te chatierai ſi tu ne parle

[1] *Diſſolve jàm me : hâte toi de me detacher* C'étoit la coutume de tenir les Eſclaves pendus ou ſuſpendus peudant qu'on les fouettoit; puis, l'execution finie, on les detachoit. C'eſt a cela que Charin fait alluſion. Comme s'il diſoit : Il y a aſſez longtems que tu me tiens en ſuſpens, & l'eſprit en l'air pour me foueter, non avec des verges ; mais avec des paroles. Ainſi tu dois me delier maintenant ; tu dois m'aprendre ta nouvelle, & me tirer par là de l'inquietude dans laquelle tu me tiens.

[2] *Prius quam vapulem :* avant que je ſois batu. Car Acanthion avoit peur qu'on ne l'accuſat de negligence à l'égard de Paſicompſe : il craignoit que Charin, l'accuſant d'avoir mal gardé ſa Maitreſſe ne le Châtiât pour l'avoir laiſſé voir à Demiphon ſon Pere.

parle tout à l'heure : ou fors d'ici, ôte toi de ma presence.

ACANTHION:

Voïez, je vous prie, qu'il est doux! qu'il est caressant! Il n'y avoit pas d'homme plus honnête, plus affable que lui, quand il a commencé.

CHARIN:

Au nom de Hercule! je te prie, je te conjure ; dis moi ce qu'il y a, puisque j'en suis reduit à m'abaisser devant mon Esclave jusqu'à lui faire les plus humbles suplications.

ACANTHION:

Enfin, je vous parois donc meprisable?

CHARIN:

Au contraire: digne d'estime & de consideration.

ACANTHION:

C'est ainsi que je l'ai toûjours cru.

CHARIN:

Je te conjure : le Vaisseau séroit il peri? auroit il fait naufrage au Port?

ACANTHION:

Nôtre Navire est en pleine santé : ne craignez rien de ce côté là.

CHARIN:

Et l'Equipage?

ACANTHION:

Il ne lui est arrivé aucun accident, il est tout comme vous l'avez laissé.

CHARIN:

Pourquoi donc tarde tu, differe tu si opinia-

iatrément à me dire, par quelle raiſon tu
ourois tantôt dans la Ville pour me trou-
ver ?

ACANTHION:

Certainement; vous m'ôtez la parole de la bouche; vous ne me donnez pas le tems de parler.

CHARIN:

Je me tais.

ACANTHION:

Vous faites ſagement. Vous me preſſeriez d'une terrible force, à ce que je m'imagine, ſi j'avois une bonne nouvelle à vous annoncer; puisqu'étant obligé de vous aprendre un grand malheur vous me donnez ſi peu de relâche, & que vous me pouſſez ſi vivement.

CHARIN:

Je t'en prie mille & mille fois: veuille me dire ce que c'eſt que cette disgrace là.

ACANTHION:

Je vous la dirai donc à la fin, puisque vous m'en conjurez ſi fort: ecoutez bien. Vôtre Pere.

CHARIN:

Eh bien quoi! mon Pere?

ACANTHION:

Vôtre Maitreſſe. . .

CHARIN:

Eh bien quoi! ma Maitreſſe?

ACANTHION:

Vôtre Pere l'a vuë.

CHA-

CHARIN:

Il l'a vuë ? Ah, je ſuis perdu ! Répons moi à ce que je vais te demander.

ACANTHION:

Vous pouvez demander tout ce qui vous plaira.

CHARIN:

Comment mon Pere a-t-il pu voir ma Maitreſſe?

ACANTHION:

La choſe n'eſt nullement difficile à concevoir : il a des yeux, comme vous ſavez, qu'il ouvre & ferme quand il veut: malheureuſement, ces deux petites Fenêtres étoient ouvertes, lors que le haſard fit placer la Courtiſanne devant lui ; & voila juſtement, par où & comment il l'a vuë.

CHARIN:

Mais de quelle maniere?

ACANTHION:

Il agrandiſſoit ſes yeux ; il les ouvroit une fois plus que Nature.

CHARIN:

Va au Tartare, Scelerat que tu es ! tu badine, *tu t'epanouis la rate* dans une afaire qui m'eſt dangereuſement eſſentielle & capitale.

ACANTHION:

Eſt ce donc plaiſanter que de répondre juſte & fort ſerieuſement à vos queſtions ?

CHARIN:

Eſt il donc bien vrai que le bon homme a vû mon achat?

ACAN-

ACANTHION:

Par Hercule ! cela eſt auſſi vrai qu'il eſt
rai que vous me voïez, & que je vous
oi.

CHARIN:

Où l'a t-il vuë?

ACANTHION:

Dans le Vaiſſeau : y étant décendu, &
aïant apercuë ; après l'avoir bien exami-
ée, il s'eſt aproché d'elle, & lui a parlé;
s ont cauſé quelque tems enſemble.

CHARIN:

O mon Pere ! ô mon Pere ! vous avez
iné mon bonheur. Mais toi, mais toi,
endard ? pourquoi n'empêchois tu point
ette vuë funeſte & fatale? Ne devois tu pas
acher promptement la Courtiſanne, & la
ourrer dans quelque niche où mon Pere ne
ut pas la decouvrir?

ACANTHION:

Ce n'eſt pas ma faute : nous étions occu-
ez à nos affaires de Marine ; à plier, & à
acommoder les Equipages : pendant que
ous ne penſions qu'à nôtre travail, vôtre
ere eſt venu dans un petit Bateau ; & pas
n de nous ne l'avoit aperçu avant qu'il fût
ur nôtre bord.

CHARIN:

C'eſt ên vain que je ſuis echapé aux ora-
es, aux Tempêtes, à tous les perils de la
Mer : je me rejouiſſois de me voir à terre;
dans un lieu où Neptune n'eſt point à
raindre : mais, helas ! d'autres Flots im-
etuëux, d'autres vagues furieuſes me re-

jet-

jettent & me brisent contre d'autres rochers & d'autres Ecueuils. Dis moi ce qui est arrivé en suite.

ACANTHION:

Vôtre Pere n'a pas été plûtôt auprès de la Fille, qu'il lui a demandé de quel païs elle étoit.

CHARIN:

Qu'a-t-elle répondu?

ACANTHION:

Moi, aïant oui cette interrogation là, j'ai volé, je suis accouru; &, sans donner le tems à vôtre Belle de répondre, j'ai dît que c'étoit une jeune Esclave que vous aviez acheté pour Madame vôtre Mere.

CHARIN:

A-t-il paru se païer de cette monnoïe-là? l'a-t-il cru?

ACANTHION:

Vous demandez encore? le vieux Pêcheur a commencé à s'echauffer auprès de la jeune *monture*; à la caresser, à la *chifonner*, à la. . . &c.

CHARIN:

Quoi ma Maitresse?

ACANTHION:

Et qui donc? Il eut mieux valu qu'il eût jetté son feu, qu'il eût passé sa rage amoureuse sur moi? j'admire qu'il ne l'ait point fait.

CHARIN:

Par Pollux! mon miserable cœur se fond goûte à goute; à peu près comme si tu jettois du sel dans de l'eau. C'est fait de moi! je suis mort! ACAN-

ACANTHION:

Oh oh ! vous n'avez dit que cela de fort
tain : mais, après tout c'eſt une folie.

CHARIN:

Que ferai-je ? Je ſuis perſuadé que mon
e ne me croira point, quand je lui dirai
: j'ai acheté cette Servante-là pour ma
ere. D'ailleurs, il me ſemble que c'eſt
grand crime de mentir impudemment à
omme du Monde à qui on doit le plus de
peƈt, tel qu'eſt un Pere. Mais, le bon
mme ſe moquera de moi; & il n'aura pas
t, quand je pretendrai lui faire accroire
e j'ai acheté une Femme de cette beauté
pour être Eſclave dans la Maiſon.

ACANTHION:

Vous tairez vous dans vôtre inſigne fo-
? J'en repons, ſur la foi de Hercule ; il
croira : car, tout à l'heure, quand je
ai donné cette defaite-là que j'ai inven-
, ſi heureuſement il a pris cela *pour*
gent comptent.

CHARIN:

Malheureux que je ſuis ! je tremble que
on Pere ne ſoupçonne la verité. Mais
nte moi donc comment la choſe s'eſt
ſſée.

ACANTHION:

Ca ! que voulez vous aprendre?

CHARIN:

Ne t'a-t-il point fait voir par quelque ſig-
, par quelque grimace, qu'il ſe defioit
e cette Fille eſt ma Courtiſanne ?

ACANTHION:

Rien moins que cela : au contraire : il
m'a

m'a femblé qu'il ajoutoit foi à tout ce que je lui difois.

CHARIN:

Oui; à ce que tu t'imagine.

ACANTHION:

Non: je puis vous affurer qu'il aquiefçoit fincerement.

CHARIN:

Que je fuis un infortuné Mortel! Mais à quoi bon me tuër ici à me plaindre & à me lamenter? Ne devrois-je pas plûtôt aller au Vaiffeau? Suis moi.

ACANTHION:

Prenez garde à ce que vous faites: fi vous allez-là; vous y rencontrerez infailliblement le Patron: Vous voïant avec vôtre air timide, effraïé, embaraffé; il ne manquera pas de vous prendre en particulier, pour vous fonder & vous arracher vôtre fecret: il vous demandera où vous avez trouvé cette belle Creature: combien elle vous coute, à quoi, ferieufement, vous l'avez deftinée; fi ce n'eft pas vôtre Maitreffe: enfin, comme un vieux Renard, il profitera de vôtre timidité, pour vous tirer les vers du nez, & pour vous faire avouër le fait.

CHARIN:

N'importe: la refolution en eft prife: je veux abfolument aller au Vaiffeau. Crois tu que mon Pere ne foit pas encore forti du Port?

ACANTHION:

C'eft ce que je ne puis vous dire: Je fuis venu promptement devant, à caufe de cette mau-

auvaiſe avanture-là, craignant que, s'il us ſurprenoit, il ne vous accablât, & ne us fît donner dans quelque Piége.

CHARIN:

Tu as fort bien fait.

ACTE PREMEIR.

SCENE SECONDE.

DEMIPHON.

DEMIPHON:

Il faut avouër que les Dieux ont des oïens admirables pour ſe moquer des mi-ables Humains, & pour rire à leur de-ns : ces Etres immortels, mais naturel-nent malins, prennent auſſi plaiſir à nous oubler la nuit par des ſonges merveilleux. 'eſt ce qui m'eſt arrivé, pas plus loin que nuit derniere, pendant laquelle j'eus, dormant, un rève qui me cauſa une ru- & violente agitation.

Je m'imaginois avoir fait aquiſition d'une lle Chevre : mais deux choſes me don-ient de l'inquietude, & rabatoient la joïe e j'avois de mon marché : premierement craignois qu'une autre Chevre que j'a-is auparavant au Logis ne maltraitât ma uvelle venuë ; & enſuite, j'avois peur e ſi on les mettoit toutes deux dans un ême endroit, elles ne puſſent jamais s'ac-rder. Pour obvier à ces inconveniens, us ne devineriez jamais ce que je fis ? je con-

confiai ma jeune & jolie bête à un Singe, le chargeant de la bien garder, & d'en avoir grand ſoin.

Un peu après, ce Singe vient chez moi: il me gronde, il m'injurie, il me querelle, accuſant ma Chevre d'être cauſe, par ſon arrivée, & par ſon moïen, qu'il avoit commis un crime afreux, & cauſé une perte irreparable. Il ſe plaint que cette mechante Chevre que je lui avois donné à garder, avoit rongé toute la dot de ſa Femme.

D'abord je ne pouvois comprendre qu'une ſeule Chevre eût été capable de brouter tout le bien de la Femme du Singe; lui d'inſiſter ſur la verité du fait: ajoutant, pour concluſion, que ſi je ne me hâtois de tirer la Chevre de chez lui, & de le delivrer d'une hôteſſe ſi vorace, il la meneroit incontinent chez moi, & la remettroit entre les mains de ma Femme.

Par Hercule! il me ſembloit que je faiſois tout mon poſſible pour adoucir le Singe irrité: mais ne ſachant à qui recommander ma pauvre Chevre, cela me jettoit dans une inquietude horrible, dans un embaras furieux: ne ſachant à quoi me determiner, je ſouffrois comme un miſerable. Pendant ce tems-là, je voi paroitre un bouc: il me parle, & me dit qu'il avoit ôté la Chevre au Singe; après quoi, il commence à me rire au nez, & à me faire des gambades. Moi de pleurer, me plaignant amerement de ce qu'on avoit volé ma Chevre.

Pour ce qui eſt à preſent de l'interpretation de mon ſonge, c'eſt dont je ne puis venir

venir à bout, je n'y comprens rien : à moins que je ne me defie que j'ai déja trouvé la Chevre, & ce que elle me presage.

Ce matin, dès le point du jour, il m'a pris envie d'aller ſur le Port ; après y avoir fait ce que je ſouhaitois ; tout d'un coup, j'aperçois le Vaiſſeau dans lequel mon Fils revint hier de Rhode: je ne ſai comment la curioſité m'a pris : mais enfin, j'ai voulu faire viſite à nôtre Navire : je me ſuis donc jetté dans une petite Barque qui me transporte rapidement juſqu'au Vaiſſeau. Y étant monté, & regardant de tous côtez, je decouvre une Marchandiſe fort curieuſe & très attirante : c'eſt une Femme, d'une beauté achevée, que mon Fils a emmenée pour en faire preſent à ſa Mere en qualité d'Eſclave.

Des que j'ai vû cette charmante Perſonne, j'en ai eu le Cœur penetré d'amour ; &, ſans m'amuſer, comme ceux qui ſont tant ſoit peu ſages, à reflechir & à raiſonner, j'ai donné, à Cœur perdu, dans ce nouvel amour, comme un tranſporté, comme un furieux. Par Hercule ! j'ai aimé autrefois dans ma jeuneſſe : mais jamais, je ne me ſuis trouvé ſi foû ni ſi emporté qu'aujourd'hui. Ma foi ! je ſuis fort aſſuré d'une choſe ; c'eſt que je ſuis un homme perdu ſans reſſource.

Vous autres Meſſieurs, qui me contemplez ſi à vôtre aiſe, & en riant : voïez un peu, je vous prie, à quel point ce mechant Amour me reduit, & ce que c'eſt

que ma vieille figure [1]. Certainement j'ai attrapé la signification de mon Rève : cette belle Femme, c'est ma belle Chevre: Savoir ce que le Singe & le Bouc veulent dire ? c'est ce qui me derange la Cervelle ; c'est ce qui m'inquiete, & me fait apréhender bien des choses. Mais il faut me taire : voici le Voisin qui sort de chez lui.

[1] *Vosmet videte caterum quanti siem : au reste : jugez, vous autres, de ce que je vaux.* D'autres lisent *qui siem, qui je suis*, ce que c'est que de moi.

ACTE SECOND.

SCENE SECONDE.

LISIMAQUE, DEMIPHON, LES FOUETEURS.

LISIMAQUE:

Ma foi ! je veux absolument qu'on châtre ce vilain bouc qui nous cause tant de perte & de dommage à la Campagne.

DEMIPHON:

Qu'entens-je ? mauvais augure ! Voila un *Diable* de presage [1] qui ne dit rien de bon pour

[1] Lisimaque avoit à la Campagne quelque Bouc qui faisoit du ravage ; & il ordonne à ses Esclaves qu'on chatre au plûtôt cête mechante bête. Demiphon qui, comme il vient de dire, a rêvé un bouc, & qui craint que ce Songe ne lui presage quelque malheur ; tire un mauvais augure du commandement de Lisimaque : c'est pourquoi il dit :

Nec omen illud mihi, nec auspi-

ɔur moi, au moins : ma foi ! j'ai peur
ıe ma Femme ne me faſſe ôter ce que Me-
: Nature m'a donné pour la propagation de
Eſpèce, comme celui ci veut faire cou-
er à ſon bouc les inſtrumens de la gene-
ıtion : cela ne m'accommoderoit point
anchement ; car j'aime à me ſervir de tous
ɪes outils naturels. Je crains fort auſſi que
Ionſieur mon Voiſin ne ſoit le Singe du
ɛve ; qu'il ne ſoit dans les interets de ma
emme ; & qu'il ne ſoûtienne ſon parti.

LISIMAQUE:

Va-t'en droit à la Metairie, toi : Porte
es hoïaux ; & quand tu feras arrivé, ſou-
ens toi de les donner en mains propres,
devant tout le Monde à Pieſte nôtre Me-
ïer. Tu diras à ma Femme que j'ai des
aires en Ville, & qu'ainſi elle ne m'atten-
: point : dis lui qu'il faut que je termine,
ue je vuide aujourd'hui trois procès[1] : mais
ır tout garde toi bien d'oublier cet arti-
e-là.

LES FOUETEURS:

N'y a-t-il rien d'avantage, Monſieur?

ſpicium placet ni l'augure l'auſpice ne me plaiſent & me ſignifient rien de bon.

1 ----- *nam mihi ...is hodie lites judicandas ...cito : car tu diras que je ...s aujourd'hui terminer ...is procès. Iudicandas:* c'eſt ...lire; que je dois plaider ...jourd'hui trois fois en Iuſtice contre ma partie : car Liſimaque n'étoit pas juge. C'eſt ainſi qu'on dit d'un plaideur, qui a gagné ſon Procez, il a condamné ſa partie : ce n'eſt pourtant pas le plaideur ; c'eſt le Iuge qui a prononcé la Condamnation.

LISIMAQUE:

Non : c'eſt tout.

DEMIPHON:

Bon jour Seigneur Liſimaque!

LISIMAQUE:

Oh, Seigneur Demiphon! Serviteur tres humble. Eh bien ! que dit on? que fait on? comment va le Cœur?

DEMIPHON:

Fort malheureuſement.

LISIMAQUE:

Aux Dieux ne plaiſe!

DEMIPHON:

C'eſt ce qu'ils font, pourtant; & tel eſt leur bon plaiſir.

LISIMAQUE:

Qu'eſt-ce qu'il y a donc?

DEMIPHON:

Je ne demande pas mieux que de vous le dire, dès que je ſerai ſur que vous avez l'envie & le loiſir de m'ecouter.

LISIMAQUE:

Quoique j'aïe beſoin de mon tems, Demiphon : croïez que j'en ai toûjours de reſte pour un Ami, lors qu'il ne s'agit que de l'entendre.

DEMIPHON:

Vous ne me dites rien-là que je ne ſache par ma propre experience. Dites moi, un peu, s'il vous plait, mon Voiſin, & mon bon Ami, quel âge me donneriez vous bien?

LISIMAQUE:

A vous? je ne ſaurois deviner juſte: mais

.ais vous me paroiſſez uſé, caſſé, decrepit : vous touchez à la derniere vieilleſſe; x je vous croi ſur le bord de vôtre foſſe.

DEMIPHON:

Fi donc, Liſimaque ! ou vous badinez, ›u vous ne voïez rien qui vaille. Je ne ſuis ງu'un enfant de ſept ans.

LISIMAQUE:

Eſt ce que vous extravaguez, de vous croire revenu à cet âge là?

DEMIPHON:

Je dis la verité.

LISIMAQUE:

Par Hercule ! ce que vous dites-là me fait penſer à une choſe : la vieilleſſe decrepite ôte à l'Homme le ſentiment & le bon ſens. On dit ordinairement que la caducité fait *radoter*; & rentrer en enfance.

DEMIPHON:

Je ſuis donc bien eloigné de ce cas-là : car je me ſens la moitié plus ſain & plus vigoureux qu'auparavant.

LISIMAQUE:

Ma foi ! c'eſt une très bonne affaire ; & je m'en rejouis pour l'amour de vous.

DEMIPHON:

Et même, afin que vous le ſachiez, mes yeux rajeuniſſent ; & je voi mieux que je n'ai jamais fait.

LISIMAQUE:

Cela va bien.

DEMIPHON:

Oui : mais tout cela tend à me rendre malheureux.

LISIMAQUE:

Oh! voila un mechant *mais*; il gâte tout.

DEMIPHON:

Oserois-je vous parler ouvertement, & vous confier un secret?

LISIMAQUE:

C'est ce que vous pouvez faire en toute sureté.

DEMIPHON:

Obligez moi donc de m'écouter.

LISIMAQUE:

Je le ferai attentivement.

DEMIPHON:

Vous saurez donc, Seigneur Lisimaque que j'ai commencé aujourd'hui à aller à l'Ecole: Je suis déja bien savant, oui: dès ma premiere leçon, j'ai apris par cœur cinq Lettres [1].

LISIMAQUE:

Comment cinq Lettres? que voulez vous donc dire? Qui sont elles?

DEMIPHON:

J'AIME.

LISIMAQUE:

Quoi! la tête blanche comme un Cigne, vous êtes amoureux, mechand Vieillard?

DEMIPHON:

Que cette tête soit blanche; que elle soit

[1] ... *ternas Scio jam*: *je sai deja trois lettres* car il sait & il sent A. M. O. les trois Lettres qui composent *Amo*, *l'aime*; ce qu'on ne peut rendre en François que par cinq lettres.

ſoit rouſſe ; qu'elle ſoit noire : enfin l'Amour me tient, & me ſecouë d'une grande force.

LISIMAQUE:

Serieuſement, Demiphon : je croi que vous vous egaïez, que vous vous divertiſſez ſur mon compte.

DEMIPHON:

Si je vous dis une fauſſeté, coupez moi le Cou : faiſons mieux ; pour vous perſuader de la choſe, à ne pouvoir plus en douter : prenez un Couteau : coupez moi un Doigt, une Oreille, le Nez, ou une Levre; ſi j'en branle ; ou ſi je ſens rien de l'operation, je conſens, mon Ami, que vous me gueriſſiez de l'Amour en me tuant.

LISIMAQUE:

Si on a jamais vu un Amant en peinture, tenez, le voila : car, ſelon moi un homme, ſi accablé d'années, qu'il ne lui reſte plus qu'un ſoufle de vie dans le corps, n'a pas plus de vertu, & n'eſt guere plus à eſtimer qu'une figure peinte ſur la muraille.

DEMIPHON:

Je ne doute point que vous ne vouliez me faire ici une verte & ſevere reprimande.

LISIMAQUE:

Moi ! que j'aille m'eriger en Pedagogue à vôtre egard ?

DEMIPHON:

Il n'y a là aucun ſujet de me gronder : d'autres Gens, d'une plus grande diſtinction que la mienne, ont eu la même avanture. C'eſt une choſe humaine que l'Amour ; & l'Humanité veut auſſi qu'on le pardonne. Ne me

C 4 cen-

censurez donc point, je vous en prie : je ne me suis pas laissé prendre volontairement[1].

LISIMAQUE:
A qui en avez vous avec vôtre apologie? je vous assure que je ne vous blame point.

DEMIPHON:
Mais ne vous imaginez pas que j'en sois moins honnête homme.

LISIMAQUE:
Moi? Oh, les Dieux m'en preservent!

DEMIPHON:
Pensez y donc bien encore une fois.

LISIMAQUE:
Cela est tout pensé.

DEMIPHON:
Assurement?

LISIMAQUE:
Ah! vous me tuez par vôtre importunité. Cet homme là perd absolument la raison par la violence de l'Amour. Y-a-t il quelque chose pour vôtre service?

DEMIPHON:
Adieu.

LISIMAQUE:
Je m'en vais promptement sur le Port: car j'y ai affaire.

DE-

[1] *Hoc non me voluntas impulit :* la volonté *ne m'a point poussé à cela.* Car ce *hoc* est pour *adhuc.* D'autres lisent *huc ici.* Quoi qu'il en soit : on voit bien que cet *Amoureux* suranné & qui n'a plus de dents, veut se justifier auprès de son Ami, sur ce que il ne lui a pas été possible de resister à la force de sa passion.

DEMIPHON:

Bon voïage.

LISIMAQUE:

Bon jour & bonne ſanté.

DEMIPHON:

Je vous en ſouhaite autant. Apreſent que me voila ſeul, c'eſt auſſi au Port où eſt ma Principale affaire: je prendrai donc auſſi mon chemin de ce côté-là. Mais voila mon Fils qui vient le plus à propos du monde: je veux l'attendre ici de pié ferme. C'eſt maintenant à moi de voir comment je pourrai le reſoudre à vendre ſa belle Eſclave, & à ne point la donner à ſa Mere: mais en même tems, je ne ſaurois aſſez m'obſerver pour l'empêcher de preſſentir, en aucune maniere, que cette beauté là m'a ſaiſi le Cœur.

ACTE SECOND.

SCENE TROISIEME.

CHARIN, DEMIPHON.

CHARIN:

Je ne croî pas qu'il y ait ſous le Ciel un Mortel plus malheureux que moi, ni à quî il arrive tant de diſgraces. Il ſuffit que j'entreprenne une choſe, quoi que ce puiſſe être, afin que tout reuſſiſſe au rebours de mon attente & de mes deſirs: il ſurvient toûjours quelque facheux incident qui detruit mon

projet, qui renverse le dessein que je croïois le mieux concerté [1].

Sous quelle maligne constellation faut il que je sois né? J'achette une Maitresse pour mon plaisir & pour mon usage ; me flatant que je pourrai en jouir à l'insû de mon Pere : point ! ce n'est plus cela : il a su mon emplette ; il a vu l'objet de mon amour ; & en cela, il m'a coupé la gorge : je n'ai point encore assez reflechi sur ce que je pourrois lui répondre, quand il me questionnera touchant cette Esclave etrangere : je suis comme si j'avois dans le corps dix ames qui se battroient de toute leur force [2].

Serieusement : je ne sai à quoi me determiner, tant mon pauvre esprit flote dans l'incertitude ; tant j'ai le cœur dans une cruelle agitation. Tantôt je trouve du bon sens dans le conseil de mon valet ; & la defaite qu'il a donné à mon Pere me paroit heureuse : un moment après, elle me semble mauvaise ; & je ne puis me résoudre à m'en servir. En effet : est il tant soit peu probable que

[1] *Proprium nequit mihi evenire quod Cupio : Rien de ce que je souhaite ne peut m'arriver en propre* : C'est à dire : je ne saurois avoir une fois en ma vie, le plaisir de me voir une chose tout à fair à moi ; & si bien à moi qu'on ne puisse me l'ôter.

[2] *Ita animi Decem in pectore incertant : comme si j'avois dans le corps dix esprits qui s'agitent & qui se combatent.* Il entend par ces esprits ses differentes pensées qui lui viennent ; & qui lui causent de l'inquietude & du chagrin. *Decem*, *dix* ; nombre certain pour l'incertain. *Incerti certant* ; jeu de mots.

[3] *Scio*

que mon Pere se mette dans l'esprit, & croïe de bonne foi que j'ai acheté cette Fille là pour en faire present à ma Mere?

D'un autre côté, si je vais parler sincerement, & dire la chose comme elle est; si je lui avouë naturellement que j'ai fait cette aquisition là pour mes besoins; quelle idée aura-t-il de moi? Il debutera par m'enlever ma chere Capture: ensuite, il ne balancera point à passer la Mer, pour l'aller vendre en quelque Païs où il croira pouvoir en tirer une grosse somme d'Argent. Je conois son humeur; il n'y a pas d'homme plus dur, ni moins compatissant aux foiblesses des autres: j'en ai fait une rude experience au Logis [1] pendant mon Education.

Cela peut il donc s'apeller des Amours? j'aimerois mieux labourer que d'être Amant, à ce prix là. Mon Pere m'a contraint, presque par force, de quiter la Maison pour aller trafiquer: c'étoit là où ma mauvaise étoile m'attendoit. Je dis ma mauvaise étoile; car quand le chagrin l'emporte de beaucoup sur le plaisir, goute-t-on une douceur solide dans un tel état?

En vain, j'ai tâché de tenir ma Maitresse dans un endroit où personne ne pût la

 de-

[1] *Scio domo doctus*: c'est à dire *Domestico experimento*: je le sai par experience domestique; je le conois pour l'avoir eprouvé au Logis.

Arare mavelim quam sic amore: j'aimerois mieux labourer que d'aimer de cette maniere-là. Les nciens regardoient le travail de l'Agriculture, comme le plus grand & le plus penible qu'il y ait.

[1] *Musca*

decouvrir ; je la croïois *introuvable* : mon Pere est une vraïe mouche[1] : on ne peut rien derober à ses yeux de linx : il n'y a rien, ni de sacré, ni de profane qu'il ne deterre ; & où il n'aparoisse comme un phantôme. Enfin : je n'ai rien de certain sur quoi je puisse compter, ni fonder le moindre raïon d'esperance.

DEMIPHON:

D'ou vient que mon Fils parle & raisonne ainsi tout seul ? il me paroit avoir dans la tête quelque chose qui l'inquiete, & qui lui met la cervelle en mouvement.

CHARIN:

Oh, oh[2] ! mon Pere est ici ; je le voi : il faut que je l'aborde. Mon Pere, je vous souhaite le bon jour : puis-je vous demander ce que vous faites-là ?

DEMIPHON:

D'où venez vous ? pour quoi êtes vous si empressé mon Fils?

CHARIN:

Pardonnez moi[3], mon Pere : je n'ai ni empressement, ni hâte : je suis dans mon assiete naturelle.

DE-

[1] *Musca est meus Pater : c'est une mouche que mon Pere.* Les Egiptiens nommoient *mouche*, un homme curieux & impudent. Nous ne prenons cette comparaison que par raport à la penetration & à la defiance. Nous disons dans ce sens là. *C'est une fine mouche.*

[2] *Attate !* Cette interjection marque la surprise & la crainte en même tems. Plaute la met souvent en œuvre.

[3] *Recte Pater :* c'est à dire : je ne me hâte nullement. Les Anciens se servoient souvent du mot recté, quand ils nioïent sans vouloir exprimer la particule negative.

DEMIPHON:

C'est ainsi que je le souhaite. Mais pourquoi vôtre visage est il alteré ? qu'est ce qui vous oblige à changer de couleur ? avez vous quelque sujet de chagrin ?

CHARIN:

Oui, mon Pere : j'ai quelque chose de facheux dans l'esprit. D'ailleurs je n'ai pas bien dormi cette nuit.

DEMIPHON:

Comme vôtre navigation a été fort agitée & fort tempetüeuse, il ne faut pas s'étonner si vous en êtes encore tout étourdi ; & si vous avez de la peine à vous reconoitre sur la Terre.

CHARIN:

Effectivement, je croi que c'est cela.

DEMIPHON:

Ce n'est assurement point autre chose : mais cela se passera bientôt ; & les suites n'en sont point à craindre. Par Pollux ! vous devenez pâle comme la mort. Si vous faites bien, vous vous en irez au Logis ; & vous vous coucherez dans toutes les formes.

CHARIN:

Je n'en ai pas le tems : je veux auparavant m'aquiter de toutes les commissions dont je suis chargé.

DEMIPHON:

Que vous les fassiez demain ou après demain, n'est ce pas la même chose ?

CHARIN:

Je vous ai oui dire souvent, mon Pere,

que les Gens sages devoient preferer à tout, l'execution des afaires qu'on leur a recommandé.

DEMIPHON:

Faites donc comme vous l'entendrez, je ne veux point m'oposer à vôtre bonne & prudente maxime.

CHARIN:

Cela va bien pour moi, si ce Docteur est ferme & constant dans son opinion.

DEMIPHON:

Quelle saillie lui prend il, de se retirer ainsi brusquement à l'ecart, comme pour se consulter en particulier? Je suis toûjours bien sur de mon fait touchant une chose: c'est qu'il ne peut pas avoir le moindre soupçon de mon amour pour sa belle Esclave: car jusqu'a present, je n'ai point encore fait aucune etourderie, ni même rien dit par où je pusse me decouvrir, comme c'est la coutume des Amans.

CHARIN:

Par Hercule! il n'y a point encore de mal: je voi fort bien que le bon homme ne se defie nullement de mes amours; car pour peu qu'il s'en defiât, il me tiendroit bien un autre langage.

DEMIPHON:

Mais qu'est ce qui m'empêche de lui parler touchant cette Creature, il faut que je le mette un peu sur ce chapitre-là.

CHARIN:

Je me tire d'ici bien vîte, de peur de malheur. Avec vôtre permission, mon Pere; je vais degager ma parole envers mes amis;

&

& leur faire voir, par mon exactitude à remplir leurs commiſſions, que je ne ſuis pas indigne de leur confiance & de leur amitié.

DEMIPHON:

Non, non: demeurez; cela peut bien ſe remettre juſqu'à demain. J'ai encore quelque choſe à vous demander.

CHARIN:

Que vous plait il, mon Pere? je ſuis prêt à vous contenter.

DEMIPHON:

N'avez vous point été malade depuis vôtre depart?

CHARIN:

Non: graces aux Dieux, j'ai toûjours joüi d'une ſanté parfaite: mais je ne ſai pourquoi, depuis mon retour au Port, il y a quelque choſe dans ma machine qui ne va pas bien; le cœur me fait mal.

DEMIPHON:

Par Pollux! c'eſt un effet des nauſées que cauſe l'agitation de la Mer: mais cela ne durera pas. A propos! vous ne me dites rien d'une choſe: N'avez vous pas amené de Rhode une Eſclave pour en faire preſent à vôtre Mere?

CHARIN:

Oui, mon Pere; j'en ai amené une; & je l'ai deſtinée à ce que vous dites.

DEMIPHON:

Eh bien! cette Femme-là; comment la trouve tu?

CHA-

CHARIN:

Par le Temple de Pollux ! il faudroit avoir le goût tout à fait depravé, pour avancer que elle eſt laide.

DEMIPHON:

Eſt elle ſage & de bonnes mœurs?

CHARIN:

Autant que je m'y conois ; je n'ai jamais vu une Fille mieux élevée, ni de meilleure conduite.

DEMIPHON:

Par le Temple de Pollux ! elle m'a paru telle quand je l'ai vuë.

CHARIN:

Oh, oh! eſt ce que vous l'avez vuë, mon Pere?

DEMIPHON:

Je l'ai vuë : mais cela ne nous convient point ; cela ne nous eſt pas propre : c'eſt pourquoi, elle ne me plait pas.

CHARIN:

Par quel endroit, mon Pere?

DEMIPHON:

Par ce que elle eſt trop belle & trop bien faite pour ſervir au Logis. Nous n'avons pas beſoin d'une Eſclave, a moins qu'elle ne ſache faire de la toile, moudre, fendre du bois, filer, nettoïer la Maiſon, ſouffrir les coups, & faire la Cuiſine à nôtre maniere. Or, je ſuis ſur que vôtre Etrangere ſeroit incapable de tout ce que je viens de dire-là.

CHARIN:

Enfin, quand je l'ai achetée, je n'ai

point

point eu d'autre but que de la donner à ma Mere.

DEMIPHON:

Veux tu me croire ? N'en fais rien ; & bien loin de la lui donner, ne lui dis pas même que tu l'as amenée.

CHARIN:

Les Dieux voudroient ils bien se déclarer pour moi ?

DEMIPHON:

Je le gagne peu à peu. Mais, ce que je ne t'ai point encore dit : c'est qu'une Creature de cet air-là ne pourroit pas honnetement suivre ni accompagner ta Mere ; & même je ne le souffrirois jamais.

CHARIN:

Pourquoi donc cela, s'il vous plait, mon Pere ?

DEMIPHON:

Parceque ce seroit un crime à une Mere de Famille, à une honnête Femme, si elle se faisoit suivre par une Fille dont la mine est si majestueuse, le port si haut, & la beauté si eclatante. Quand cette Nimphe Esclave marcheroit par les rues, tout le Monde s'arrêteroit pour la regarder & pour la considerer depuis les piez jusqu'à la tête ; on lui feroit signe de la tête & des yeux ; on siffleroit ; on la pinceroit ; on l'agaceroit ; on l'apelleroit ; on ne la laisseroit jamais passer en repos : on viendroit chanter devant ma Maison ; je verrois ma porte barbouillée de loüanges ecrites avec du charbon ;

bon [1]; & comme la medisance regne beaucoup de nôtre tems, on ne manqueroit jamais de reprocher à ma Femme & à moi que nous tenons bordel. Qu'avons nous afaire de tout cela?

CHARIN.

Par Hercule ! vous raisonnez fort juste, mon Pere ; & j'entre, tout à fait, dans vôtre sentiment. Mais il reste une grande dificulté : que deviendra la Creature ? qu'en ferons nous ?

DEMIPHON.

Fort bien. J'achetterai pour vôtre Mere, une Esclave Sirienne ou Egiptienne, n'importe : mais qui soit robuste, propre à tout, & principalement à la grosse besogne; qui puisse servir au moulin, & faire telle tâche qu'on lui assignera ; qui soit bien batuë,

[1] *Impleantur meæ fores elogiorum Carbonibus: que pour donner des loüanges, ma porte soit toute blasonnée de Charbon !* *Elogium* est un terme composé d'une preposition latine & d'un nom Grec : comme *prologue*, *antelogium*, & plusieurs autres mots semblables, qu'on apelle *hibridis*. Or les Amans avoient coutume de répandre du Vin & des parfums devant la porte de leur Maitresse : ils y venoient souvent aussi veiller & chanter pendant la nuit. S'ils ecrivoient quelque chose à la loüange de la Belle ; c'étoit avec de la craïe : s'il s'agissoit de Satire & de medisance, la plume, ou le pinceau étoit de Charbon. Cependant : il paroit par cet endroit-ci qu'on emploïoit quelquefois le Charbon pour ecrire des Loüanges. Ces Eloges étoient courts & renfermez en peu de paroles. Comme, *Passicompsa pulchra, la belle Passicompse*, sur ce pié là, on avoit bientôt fait le Panegirique d'une Maitresse ; & le tems étoit bon pour *l'impromptu*.

[1] *Dixit*

uë, quand elle l'aura merité; & qui ne ous attire point d'insultes, ni d'insolences evant la porte.

CHARIN:

Nous ne ferions donc pas mal de renoïer celle-ci au Marchand qui me l'a renduë?

DEMIPHON:

Oh, point du tout! il faut bien s'en donner de garde.

CHARIN:

Cependant: je me suis engagé d'honneur à la lui rendre[1], en cas qu'on n'en fût point content ici; & que ma Mere ne la trouvât pas à son gré.

DEMIPHON:

C'est ce qu'il ne faut pas faire. Je ne veux pas que vous aïez un procês contre lui. S'il y a de la perte, j'aime mieux la prendre sur mon compte & la suporter; j'aime mieux qu'on se plaigne de vôtre probité, que de voir ma Maison deshonorée par le crime d'une Femme. Enfin, je croi que, vendant

[1] *Dixit se redhibere si non placeat : il a dit qu'il la reprendroit, si on n'est pas content. Se redhibere*, pour *redhibiturum esse*, qu'il la retirera. Car *redhibere* est ici pour *recipere*, *reprendre* : comme si vous disiez, *rehabere*, *ravoir*. Ainsi *redhibere*, c'est ici *recepturum esse* qu'il la reprendra. A moins que *redhibere* ne signifie ici precisement que celui qui à vendu Pasicompse rendra l'Argent qu'il a reçu pour elle; Car chez les Iurisconsultes, *redhibere* signifie *reddere*, *rendre*. Ulpien: *Redhibe*, c'est faire que le Vendeur redevienne le Maître de sa Marchandise; & par ce que cela se faisoit en rendant, on a composé le mot redhibition, de *reddo* & *habeo*; comme si on disoit; *ravoir en rendant ce qu'on a reçu*.

dant cette belle Esclave en vôtre nom, je pourrai en tirer un bonne somme d'Argent.

CHARIN:

Ce sera donc, mon Pere, à condition que vous ne la vendrez point au dessous de ce qu'elle m'a couté.

DEMIPHON:

Tais toi, seulement: il y a dans le Monde un certain Vieillard qui m'a prié de lui en acheter une, à peu près de cette tournure-là.

CHARIN:

Nous sommes donc à deux de jeu, mon Pere: car il y a aussi dans le Monde, un jeune homme qui m'a chargé de lui acheter une Fille, comme celle qui est dans le Vaisseau.

DEMIPHON:

Je compte que je pourrai la vendre vingt mines.

CHARIN:

Et moi, je suis tressur que si je veux, on m'en donnera tout à l'heure, vingt sept.

DEMIPHON:

Et moi.

CHARIN:

Et moi, vous dis-je.

DEMIPHON:

Mais vous ne savez pas ce que je veux dire: taisez vous; & du moins laissez moi parler. Je me vante encore de faire hausser de trois mines le prix de la convention; & ce seroit trente mines, voïez vous.

CHA-

CHARIN:

De quel côté vous êtes vous tourné?

DEMIPHON:

Vers l'Acheteur.

CHARIN:

Et où *Diable* eſt il cet homme là?

DEMIPHON:

Le voici, je le voi; & même, il m'ordonne d'ajouter encore cinq mines.

CHARIN:

Par Hercule! que les Dieux le rendent miſerable, quel qu'il ſoit, je n'excepte perſonne!

DEMIPHON:

Tenez, tenez; il me regarde, & me fait ſigne de monter juſqu'à ſix Pieces.

CHARIN:

Et moi, morbleu! je vais juſqu'à ſept. Par le Temple de Pollux! Vôtre Acheteur ne l'emportera pas aujourd'hui ſur mon marché. Celui que je repreſente, & pour qui je negocie, me fait ſigne d'aller juſqu'à ſept [1]; & je vous aſſure qu'il n'en demordra point.

DEMIPHON:

Vôtre homme a beau faire: le morceau n'eſt point pour lui: je l'aurai en depit qu'il en ait.

CHA-

[1] *Minis commodis: des Mines commodes.* C'eſt à dire, entieres, de poids, aïant le cercle, le rond; ſans la moindre entamure: des Mines qui ne ſoient ni coupées ni rognées; enfin, ſi bien conditionnées qu'elles aïent toute leur juſte valeur.

CHARIN:

Mais c'eſt lui qui a fait la premiere offre.

DEMIPHON:

C'eſt de quoi je me ſoucie fort peu.

CHARIN:

Il offre juſqu'à cinquante Pieces.

DEMIPHON:

Quand il en offriroit cent, il ne l'auroit pas. Voulez vous donc encherir contre ma volonté? Aſſurement, vous y feriez un gros profit! telle eſt la diſpoſition du Vieillard dont je ſuis le courtier, & pour qui j'achette : il aime la Fille à la fureur; & il vous donnera pour elle, tout ce que vous lui demanderez.

CHARIN:

En verité, le jeune homme, pour qui j'achette, brule & meurt d'amour pour mon etrangere.

DEMIPHON:

Par Hercule! mon vieux Amant eſt cent fois, mille fois plus enflammé : ſi tu le conoiſſois!

CHARIN:

Par le Temple de Pollux! jamais ce Vieillard la n'a été, ni ne ſera ſi embraſé d'amour que le jeune homme à qui je rens ſervice actuellement. O mon Pere!

DEMIPHON:

Soïez en repos, vous dis-je, je ne ferai rien à la legere; j'examinerai la choſe à fond.

CHARIN:

Que faites vous?

DE-

DEMIPHON:

Quoi?

CHARIN:

Je ne l'ai pas reçuë avec garantie au moins.

DEMIPHON:

Non? Eh bien; le Vieillard la prend pour elle [1], laissez moi faire.

CHARIN:

Selon la loi, vous n'êtes pas en droit de la vendre.

DEMIPHON:

Je trouverai quelque expedient.

CHARIN:

D'ailleurs cette Fille là m'est commune avec un autre;& nous la possedons lui & moi, en bons associez: sur ce pie là, je dois être informé des intentions de mon *Compartageant:* que sais-je s'il trouveroit bon qu'on vendit la Fille; & s'il n'est pas plûtôt dans une ferme esperance que nous la garderons?

DEMIPHON:

Je sai qu'il consent à la vente.

CHARIN:

Mais, par Pollux! je suis persuadé que quel-cun est bien resolu de n'y point consentir.

DEMIPHON:

Qu'est ce que cela me fait?

CHA-

[1] *Sed ille illam.* Le Pere rejette l'objection de son Fils; il répond que cet inconvenient là n'empêchera point la conclusion du Marché; & que le vieux Amant se croira encore trop heureux de prendre sans caution, & a ses propres risques, une beauté dont il est épris si vivement.

CHARIN:

Vous ne sauriez sans injustice & sans violence, lui ôter la disposition & la proprieté de son bien.

DEMIPHON:

Que dites vous-là?

CHARIN:

Je vous dis que je possede l'Etrangere en communauté avec un autre; & que mon Associé n'est point ici.

DEMIPHON:

Vous répondez avant qu'on vous interroge.

CHARIN:

Et vous, mon Pere, vous achetez avant que je vende. Je le repète: je ne sai si mon Ami veut qu'on la vende, ou non.

DEMIPHON:

Qu'est donc devenu celui, qui, suivant ce que vous disiez, il n'y a qu'un moment, vous a ordonné d'acheter la Fille pour lui seul? Quoi qu'il en soit: quand vôtre Ami de communauté persisteroit eternellement dans son refus, vous n'y gagneriez rien. Par le Temple de Pollux! Qui que ce soit ne l'aura avant le Vieillard que je represente ici. C'est une chose absolument arrêtée: cela sera, ou j'en mourrai à la peine.

CHARIN:

Mais êtes vous bien assuré, mon Pere, que cela sera?

DEMIPHON:

J'en suis si sur, que, de ce pas, je m'en vais au Port, pour y vendre la belle en question.

CHA-

CHARIN:

Vous plait il que je vous accompagne?

DEMIPHON:

Non : je ne le veux pas.

CHARIN:

Mauvaiſe afaire pour moi!

DEMIPHON:

Vous ferez mieux d'aller auparavant degager vôtre parole, & remplir vos commiſſions.

CHARIN:

C'eſt vous même, mon Pere, qui me l'avez defendu.

DEMIPHON:

Vous alleguerez pour excuſe que ce n'eſt point vôtre faute, & que vous avez fait vôtre poſſible. Mais ſur tout, je vous le repete : gardez vous bien de venir au Port.

CHARIN:

Vous ſerez obei.

DEMIPHON:

A preſent que m'en voila defait, je vais droit à nôtre Vaiſſeau. Je ne ſaurois prendre aſſez de precaution pour me deguiſer à mon Fils; & pour lui cacher mon ſecret: auſſi ne ſera-ce pas moi qui achetera la Belle : j'en donnerai la charge à mon Ami Liſimaque. Il m'avoit dit en me quittant qu'il alloit au Port. Mais je retarde mon afaire tant que je reſte ici *planté*.

CHARIN:

Je ſuis perdu! je ſuis mort.



ACTE SECOND.

SCENE QUATRIEME.

CHARIN, EUTICHE.

CHARIN:

On dit que les Bacchantes, prenant le Roi Penthée [1] pour un sanglier, le dechirerent en morceaux : pure bagatelle en comparaison de ce que je souffre dans toutes les parties de mon Ame! Pourquoi suis-je encore en vie? Qu'est ce qui m'empêche d'apeller la mort à mon secours? Est il desormais aucun bien pour moi chez les Vivans? la resolution en est prise : je m'en vais chez un Medecin : je lui demanderai du Poison ; & ce sera par cette porte-là que je dêcendrai chez les morts. Qu'ais-je afaire de vivre, quand on m'arrache l'unique objet pour lequel je vivois? Allons donc! je veux mourir.

EU-

[1] Penthée, Fils d'Echion & d'Agavé, pour s'être moqué des Fêtes de Bacchus, apellées Orgies, & voulant les faire passer pour des folies & pour des extravagances, outre qu'il commettoit un grand crime, en poussant sa curiosité profane jusqu'à vouloir voir ces redoutables misteres, il fut mis en pièces sur le mont Citheron, par sa Mere & par ses Tantes, qui prenoient le Roi de Thebes pour un sanglier. Il est vrai que les bonnes & religieuses Dames étoient transportées de la fureur Bachique. Ainsi la méprise n'est pas surprenante ; & il faut mettre tout sur le compte d'un Dieu irrité & cruellement vindicatif.

EUTICHE:

Arrête, arrête: je t'en conjure, Charin.

CHARIN:

Qui me rapelle?

EUTICHE:

C'eſt Eutiche, ton ami, ton Camarade, & ton plus proche voiſin.

CHARIN:

Ah, mon cher! tu ne ſais pas dans quel abîme de malheur je ſuis plongé.

EUTICHE:

Je ſuis mieux informé que tu ne penſe: j'ai tout entendu de la porte: enfin, ta disgrace ne m'eſt pas moins conuë qu'à toi même.

CHARIN:

Et que ſais tu? que je voïe.

EUTICHE:

Ton Pere veut vendre. . .

CHARIN:

En effet, tu ſais tout.

EUTICHE:

Ta Maitreſſe.

CHARIN:

Tu en ſais beaucoup trop.

EUTICHE:

Et cela, bien malgré toi.

CHARIN:

A ce que je voi, tu es bien inſtruit, mais qui t'a dit que cette Fille eſt ma Maitreſſe?

EUTICHE:

Tu me fais là une plaiſante demande: ne

te souvient il déja plus de me l'avoir dit hier?

CHARIN:

Se peut il que j'aïe oublié de t'avoir confié un secret de cette importance-là?

EUTICHE:

C'est ce qui n'est pas fort surprenant.

CHARIN:

Je te prens donc, à present, pour mon Oracle: de quel genre de mort me conseille tu principalement de perir? Repons moi franchement.

EUTICHE:

Fy donc! Ne veux tu pas te taire? il ne faut point parler de cela.

CHARIN:

Que veux tu donc que je dise?

EUTICHE:

Si je jouë un joli tour à ton Pere, ne m'en sauras tu point mauvais gré?

CHARIN:

Non assurement.

EUTICHE:

Veux tu que j'aille au Port?

CHARIN:

Non seulement que tu y aille; mais que tu y coure de toute ta force; & si tu pouvois voler [1], ce seroit encore le meilleur.

EUTICHE:

J'acheterai la Femme.

CHA-

[1] *Qui potius quam voles?* comme s'il disoit non seulement y aller: mais plût au Ciel que tu pusse voler! tant mon impatience est extrême.

CHARIN:

Peux tu mieux faire que de la racheter au ɔids de l'or?

EUTICHE:

Mais où le prendras tu?

CHARIN:

Je prierai Achille de me donner, ou de ne prêter tout l'Argent qu'il reçut pour la ançon de Hector.

EUTICHE:

Es tu dans ton bon sens?

CHARIN:

Par Pollux! si j'y étois, je ne te souhaiterois pas pour mon Medecin.

EUTICHE:

Veux tu qu'on en donne le prix que ton Pere demandera?

CHARIN:

Va même jusqu'à mille pièces audessus de ce que l'acheteur en offrira.

EUTICHE:

C'est assez. Mais que dis tu? A quelle source puiseras tu la somme quand ton Pere la demandera?

CHARIN:

On la cherchera, on la trouvera, on fera quelque chose.

EUTICHE:

Tu me fais mourir: *on fera quelque chose:* cet *on* là me fait déja trembler.

CHARIN:

Veux tu te taire?

EUTICHE:

Tu ordonne à un homme qui n'a point de langue.

CHARIN:

Cela est il assez commandé?

EUTICHE:

Tu ferois mieux d'avoir soin d'autre chose.

CHARIN:

Je ne le puis pas.

EUTICHE:

Adieu : Porte toi bien.

CHARIN:

Par Pollux ! c'est ce qui ne sauroit être avant ton retour.

EUTICHE:

Tâche d'être plus sage.

CHARIN:

Adieu, mon Ami : reviens victorieux, & sauve moi la vie.

EUTICHE:

Je le ferai. Attens moi au Logis.

CHARIN:

Il faut donc que tu revienne bien vîte avec la Proïe.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISIMAQUE, PASICOMPSE.

LISIMAQUE:

J'en ai agï en bon Ami ; & mon Voisin Demiphon m'aïant prié d'acheter pour lui, cet belle marchandise-là, je l'ai fait sans scrupule.

ule. A present, ma Fille, c'est à moi à qui tu apartiens : viens avec moi. Quoi tu pleure? tu es folle: ne gâte point de si beaux yeux; c'est dommage de les abandonner aux larmes. Après tout, tes larmes sont mal fondées ; & tu as bien plus sujet de te rejoüir que de t'affliger.

PASICOMPSE:

Mon venerable Vieillard, je vous en prie, au nom du Dieu Castor ; dites moi une chose.

LISIMAQUE:

Quoi ? tu peux me demander tout ce que tu voudras.

PASICOMPSE:

Pourquoi m'avez vous acheté?

LISIMAQUE:

Pourquoi je t'ai acheté ? c'est afin que tu fasse tout ce qu'on t'ordonnera; & que, de mon côté, j'execute aussi tout ce que tu me commanderas.

PASICOMPSE:

Je suis resoluë, autant que mes forces & mon esprit le permettront, à faire tout ce que je croirai que vous attendrez de moi.

LISIMAQUE:

Ne vous effraiez pas : je ne vous ordonnerai point de travail rude, ni de besogne penible.

PASICOMPSE:

Par le Temple de Pollux? vous ferez fort humainement, Monsieur: car, à vous dire le vrai, je ne suis nullement accoutumée, ni à porter des fardeaux, ni à nourir des

bêtes à la Campagne, ni à élever des enfans.

LISIMAQUE:

Si tu veux être bonne & raisonnable, je te répons que tu seras parfaitement bien.

PASICOMPSE:

Avec tout cela, par Pollux! me voila perduë, malheureuse que je suis!

LISIMAQUE:

Comment? Que veux tu dire?

PASICOMPSE:

C'est que dans le païs d'où je viens, il n'y a ordinairement que les malhonnêtes Gens qui sont heureux; & ce n'est pas ma coutume de dire ce que je croi que tout le Monde sait.

LISIMAQUE:

Par le Temple de Pollux! Voila une *Commere* qui en sait bien long! elle parle-là d'un si grand sens, que ce que elle dit vaut plus que l'Argent qu'elle a couté. N'entens tu pas, sous l'envelope de tes paroles, qu'il n'y a pas une seule bonne Femme sur la Terre?

PASICOMPSE:

Je ne dis pas cela; vous allez trop loin.

LISIMAQUE:

Je veux te demander une chose.

PASICOMPSE:

Je vous répondrai naïvement.

LISIMAQUE:

Je suis curieux de savoir ton nom.

PASICOMPSE:

Pasicompse.

LI-

LISIMAQUE:

C'est à dire qu'on t'apelle ainsi à cause de ta grande beauté. Mais dis moi, belle Pasicompse : ne pourrois tu pas, s'il en étoit besoin, filer une trame fine?

PASICOMPSE:

Oui, je le pourrois bien.

LISIMAQUE:

Si tu sais filer fin, à plus forte raison, tu sauras filer gros, j'en suis sur.

PASICOMPSE:

Pour la Manufacture de laine, je ne crains personne de mon âge.

LISIMAQUE:

Par Hercule ! je te regarde déja comme une Femme sage, & d'un âge mur, puisque tu raisonne si murement de ton devoir.

PASICOMPSE:

Par Pollux ! j'ai commencé en bonne main ; j'ai été elevée par une habile Maitresse. Je ne suis pas une ouvriere à souffrir qu'on trouve à redire à mon travail.

LISIMAQUE:

Bon ! si la chose est comme tu le dis, je te donnerai une Servante particuliere ; & cette Servante sera une jeune brebis de soixante ans [1].

[1] *Ovem tibi ancillam dabo natam annos sexaginta : je vous donnerai, pour servante particuliere une brebis de soixante ans.* Suivant la coutume des Grecs, ils ne donnoient pour servantes à leurs femmes, que des laides, des Vieilles ; & qui étoient presque toutes Africaines ou Egiptiennes : C'est pour quoi ils donnoient à ces desagreables Esclaves des noms conformes à leur diffor-

PASICOMPSE:

Quoi, Monſieur ! ſi agée, ſi vieille que cela?

LISIMAQUE:

Elle eſt Greque [1] : ſi tu en as bien ſoin, elle eſt très bonne ; & on pourra la tondre fort proprement.

PASICOMPSE:

Tout ce qu'on me donnera pour me faire honneur, quoique ce puiſſe être, me ſera toûjours bien agreable.

LISIMAQUE:

Maintenant, la belle Fille, pour ne point t'abuſer d'avantage ; tu n'es pas à moi ; ne va pas te l'imaginer.

PASICOMPSE:

Dites moi donc, je vous prie, à qui je ſuis.

LISIMAQUE:

Tu apartiens doublement à ton Maître : car outre que tu étois déja à lui par l'achat que ſon Fils avoit fait de ta perſonne, il m'a prié de t'acheter une ſeconde fois, pour pouvoir te poſſeder ſeul, & à l'inſû de ſa Fa-

difformité : par exemple, Pitecie, d'un mot Grec qui ſignifie Singe. La raiſon de cette pratique-là étoit de peur qu'en mettant de jeunes & de jolies perſonnes auprès de leurs Epouſes, on ne les ſoupçonnât de maquerellage. Liſimaque apelle ſa vieille Servante, une brebis, à cauſe des cheveux blancs, & d'une tête ſemblable à une toiſon.

[1] *Generis Græci eſt : elle eſt de race Grèque :* c'eſt à dire de Tarente ; qui étoit une Ville de la Grande Grèce. Or les toiſons des moutons Tarentins étoient les plus eſtimées.

Famille, en quoi j'ai bien voulu lui faire plaisir.

PASICOMPSE:

Le courage me revient, pour vû qu'on me tienne parole, & qu'on me garde la foi.

LISIMAQUE:

Espere bien de ton sort, mon Enfant: cet homme-là ne manquera pas de te faire libre. Par Pollux! quand il t'a vuë aujourd'hui dans le Vaisseau, il a été si vivement, si profondement touché de tes charmes, qu'il t'aime au delà de l'imagination.

PASICOMPSE:

Par le Temple de Castor! il y a déja deux ans qu'il est en commerce avec moi. Comme je voi que vous êtes son Ami, je ne crains point de vous en faire confidence.

LISIMAQUE:

Que viens tu de me dire? ais-je bien entendu? Il y a déja deux ans qu'il est en commerce avec toi?

PASICOMPSE:

Il n'y a rien de plus vrai; & nous nous sommes accordez par serment lui avec moi, moi avec lui, que nous vivrions comme Mari & Femme, avec une fidelité reciproquement inviolable; & sans jamais faire le moindre ecart amoureux.

LISIMAQUE:

Dieux Immortels! Quoi il auroit mis aussi dans le marché, qu'il ne couchera jamais avec sa Femme?

PASICOMPSE:

Avec sa Femme? En a-t-il une, je vous

 prie?

prie ? Non : je ſuis bien ſure qu'il n'eſt pas marié ; j'eſpere même, que ſuivant ſa promeſſe, il ne ſe mariera jamais.

LISIMAQUE:

Par Hercule! je ſerois bien faché qu'il ne le fût pas. Aſſurement, cet homme-là eſt un perfide.

PASICOMPSE:

J'aime ce jeune homme-là paſſionnement.

LISIMAQUE:

Oui folle que tu es, c'eſt un fort joli jeune homme : car, il n'y a pas longtems que les dents lui ſont tombées!

PASICOMPSE:

Comment les dents?

LISIMAQUE:

Cela n'eſt rien. Viens ici avec moi. Il m'a prié de te garder aujourd'hui toute la journée dans ma Maiſon ; & cela, parceque ma Femme eſt à la Campagne.

ACTE TROISIEME.

SCENE SECONDE.

DEMIPHON.

DEMIPHON:

Enfin, j'ai combatu en moi même ſi vaillamment pour la cauſe du vice, que j'ai remporté la victoire ; j'ai obtenu de me corrompre & de me debaucher. Ma Maitreſſe eſt achetée ; &, ce qu'il y a de meilleur, c'eſt que ma Femme & mon Fils n'en ſavent rien.

J'en

J'en ai pris la resolution : je vais me remettre dans l'ancien train de ma jeunesse; & m'en donner encore une fois à cœur joïe. Je veux finir mes jours dans le plaisir, dans le vin & dans la volupté amoureuse : car enfin, n'est il pas plus que raisonnable d'égaïer, tant qu'on peut, la triste Vieillesse? n'est il pas juste de presser, & d'avancer le bon tems à mesure qu'on aproche de sa fin?

Quand vous êtes jeune, & que la chaleur du sang donne la force [1], la vigueur convenable à ce bel âge, il faut travailler à sa fortune : mais en recompense, quand le grand nombre des années vous aproche du tombeau, tournez vous tout entier vers le repos; abandonnez vous à l'indolence, à la mollesse, à toute sorte de douceurs, autant que vos sens, vos forces, & vos *Pistoles* pourront s'etendre. C'est un gain, c'est un profit pour vous que ce peu de vie qui vous reste ; & suivant le cours ordinaire, il y a long tems que vous devriez être pourri. Je m'en tiendrai donc à ma Morale ; je la pratiquerai fort exactement ; en un mot, je ferai tout ce que je viens de vous dire.

Cependant, il faut que j'entre au Logis ; & que je voïe un peu ce qui se passe chez

 moi.

[1] ...... *tum cum est sanguis integer* : *à cet âge-là que le sang est entier.* Les jeunes gens ont le sang beaucoup plus pur, plus chaud ; & consequemment beaucoup plus fecond en esprits que le sang des Vieillards : c'est ce qui fait que Plaute attribuë à la Ieunesse *un sang entier*, *sanguis integer.*

moi. Je m'imagine que ma Femme m'attend depuis longtems pour diner, & que elle eſt dans une grande impatience : ſi je rentre, elle va ſe mettre en furie; elle m'acablera de reproches & d'injures. Avec tout cela, Madame mon Epouſe a beau peſter, je n'irai pas d'abord chez nous. Je veux auparavant parler à mon bon Voiſin ; je veux le prier de louër une Maiſon où je puiſſe entretenir ſecretement ma belle Eſclave. Mais le voici juſtement qui ſort de chez lui.

ACTE TROISIEME.

SCENE TROISIEME.

LISIMAQUE, DEMIPHON.

LISIMAQUE:

Je te l'amene dans un moment, ſi je puis le trouver.

DEMIPHON:

C'eſt de moi qu'il parle.

LISIMAQUE:

Oh, Seigneur Demiphon ! que dit le cœur ?

DEMIPHON:

Eſt elle là dedans?

LISIMAQUE:

Qu'en croïez vous?

DEMIPHON:

Si je l'allois voir?

LI-

LISIMAQUE:

Où courez vous si fort ? arrêtez.

DEMIPHON:

Que faut il donc que je fasse ?

LISIMAQUE:

Doucement: donnez vous un peu le tems de reflechir sur ce que vous avez à faire.

DEMIPHON:

De quelle reflexion est il besoin ? Par Hercule ! je ne sache absolument rien autre chose sinon que je dois entrer tout à l'heure.

LISIMAQUE:

Comment, vieux Mouton [1], vieux Paillard, vous entrerez tout à l'heure?

DEMIPHON:

De quoi s'agit il donc ? puis-je rien faire de mieux?

LISIMAQUE:

Il faut auparavant que vous m'ecoutiez [2] attentivement. Mon opinion est que, selon le droit naturel & l'equité, vous devez faire quelque chose avant de la voir : car si vous entrez, ce sera d'abord pour l'embrasser, pour lui conter *fleurete*, pour la baiser.

DEMI-

[1] ---- *ita ne vero vervex intro eas ?* comment *Vieux Mouton, que vous entriez ?* c'est l'apeller impudique, & à qui la Vieillesse ne permet que de vains efforts, n'aïant pas plus de Vertu generative qu'un Mouton.

[2] *Ausculta atque ades : ecoutez & aprochez vous de moi.* D'autres lisent, *atque adis :* c'est à dire : avant d'aller voir Pasicompse, ecoutez moi ; & apres que je vous aurai dit mes raisons, vous entrerez si vous le jugez à propos.

[3] *Quod*

DEMIPHON:

En verité : il semble que vous lisiez dans mon ame : vous devinez précisement ce que j'ai envie de faire.

LISIMAQUE:

Et en cela, vous ferez tres mal.

DEMIPHON:

Seriez vous devenu mon Rival [1] ?

LISIMAQUE:

Oh point du tout ! Mais que vous, avec vôtre visage tout decharné, vôtre corps en Squelette, vôtre Haleine mauvaise [2], vous puant comme un vieux bouc, que vous debutiez avec cette jeune & belle Femme par des baisers, & par des atouchemens ? avez vous donc envie de ne l'aborder que pour la faire vomir ? Par Pollux ! je voi qu'il faut que je sois extremement de vos amis, puis que vous voulez bien me confier un si vilain mistere.

DEMIPHON:

Si donc nous prenions un Cuisinier qui nous apretât à manger chez vous jusques au soir, trouvez vous que cela seroit mieux [3] ?

LI-

[1] *Quid ne ames ?* maniere de parler extraordinairement concise, pour exprimer ce qui vous engage à me dire cela; est ce à cause que vous êtes devenu amoureux de Pasicompse ?

[2] *Jam plenus ætatis anima fœtida : deja chargé d'années, aïant l'haleine puante.* D'autres lisent : *jejunitatis plenus : plein d'abstinence & de jeune :* parce que ordinairement, quand on est à jeun, l'haleine est plus forte que quand on a pris quelque chose.

[3] *Vnum factum hoc si censes :* c'est à dire, *bonum factum ; une bonne action.* Or *bonum factum* étoit une maniere de s'exprimer pour faire

LISIMAQUE:

Oh ! bon pour cela : vous parlez, à present en homme ſage & en amant diſcret.

DEMIPHON:

Cela étant, que faiſons nous ici ? allons vîte à la proviſion ; achetons de quoi faire grand chere ; & nous reviendrons nous regaler agreablement.

LISIMAQUE:

Je vous accompagnerai volontiers. Mais ſi vous faites bien, vous chercherez au plûtôt une cage pour loger vôtre bel oiſeau : car par Hercule ! je vous declare que l'Eſclave ne peut pas demeurer chez moi paſſé ce jour ci. Je crains ma Femme, voïez vous; & je ne voudrois pas pour beaucoup, qu'à ſon retour de la Campagne, elle trouvât au Logis ce friand morceau.

DEMIPHON:

La choſe eſt toute prête. Venez ſeulement avec moi.

re conoitre qu'on aprouvoit ce qui s'étoit dit ou propoſé. Cette formule entroit même dans les Actes publics.

ACTE TROISIEME.

SCENE QUATRIEME.

CHARIN, EUTICHE.

CHARIN:

Ne ſuis-je pas bien malheureux ? le repos me

me fuit ; & je ne ſaurois en trouver nulle part. Suis-je au Logis ? mon eſprit eſt dehors : ſuis-je dehors ? mon eſprit eſt au Logis : tant l'amour me cauſe un furieux embraſement dans le cœur ! Si les larmes n'empêchoient le feu de monter par les yeux, je croi que ma tête bruleroit, & qu'elle ſeroit actuellement en flammes.

J'ai l'eſperance dans la main : j'ai perdu le ſalut, reviendra-t-il ? ne reviendra-t-il point ? c'eſt le nœu de la queſtion ; & c'eſt tout mon ſuplice, tout mon embaras. Si mon Pere m'opprime [1] & m'accable, comme il m'en a menacé, adieu le ſalut ! il ne vit plus pour moi ; ma perte eſt inevitable. Si, au contraire mon Ami a reüſſi heureuſement dans l'execution de ſa promeſſe, oh, pour lors, le ſalut ne ſe ſera pas eloigné de moi pour longtems.

Mais enfin : quand Eutiche auroit la goûte, [2] il ne pourroit pas revenir plus lentement du Port. Ce Garçon là a un très grand defaut, c'eſt qu'il ne ſait ce que c'eſt que de ſe hâter, en quoi il me deſole ; ſurtout, dans

[1] *Si reprimit Pater : ſi mon Pere m'opprime :* c'eſt à dire : ſi par le pouvoir qu'un Pere a ſur ſon Fils, il me ſepare d'avec ma Maitreſſe.

[2] *Sed tandem ſi podagroſis pedibus eſſet Eutichus : mais enfin quand Eutiche auroit les piez gouteux.* L'Annotateur Roïal fait ici une Remarque admirable pour ſa verité & pour ſa clarté, pour ne point diminuer la gloire de nôtre Illuſtre, je veux le citer en original ; *quia, dit il, qui Podagra laborant, ægre incedunt : parce que ceux qui ſont attaquez de la goûte, ont de la peine à marcher.* Vive la Science !

[3] *Divum*

dans une conjoncture aussi pressante que celle-ci. Ne le vois-je pas accourir ? Ma foi, c'est lui même. Il est juste que je lui epargne un peu de peine & de chemin, en allant au devant de lui.

O Fortune qui, quoique aveugle, volage & capricieuse, ne laisse pas de contempler [1], de diriger, de conduire generalement tout ce qui se passe chez les Dieux & chez les Hommes ! O Fortune ! je te rens graces de ce que tu veux bien effectuër mon esperance, & la rendre certaine dans ce point-là : mais bornerez vous mon bonheur à si peu de chose ? Le reste ne suivra t-il point [2] ? Helas ! C'est fait de moi. Le visage d'Eutiche ne me le presage que trop : il marche d'un air sombre & triste ; il paroit tout echauffé ; cela m'inquiete : il secouë la tête. Il faut que je l'apelle : Eutiche !

EUTICHE:

Oh ! mon cher Charin, es tu là ?

CHARIN:

Avant de reprendre tes esprits, dis moi tout d'un coup ; où suis-je ? fais-je encore ma

[1] *Divum atque hominum qua spectatrix atque hera hominibus es ! O toi qui regarde tout ce que les Dieux & les Hommes font ; & qui es la Maitresse absoluë des uns & des autres !* On apelloit autrefois la Fortune, la Spectatrice & la Maitresse des Mortels & des Immortels. Par Fortune, ils entendoient aparemment le *Fatum*, le Destin, à la puissance aveugle duquel ils assujettissoient tout ; sans même en excepter le Seigneur Jupiter.

[2] *Nunquid restat : ne reste-t-il rien ?* on doit sous entendre, *quod sperem*, *à esperer pour moi.*

Pectus

ma refidence chez les Vivans ? fuis-je dêcendu chez les Morts [1] ?

EUTICHE:

Tu n'es ni chez les Morts, ni ici.

CHARIN:

Je fuis fauvé. Me voila déja fur de n'être point mort. Celui ci aura, fans doute, acheté ma Maitreffe : il a trompé finement & ingenieufement mon Pere. Voila le plus habile homme que je conoiffe pour venir à bout de tout ce qu'il entreprend. Mais dis moi, fi je ne fuis ni dans les Enfers, ni ici, où fuis-je donc ?

EUTICHE:

Tu n'es nulle part [2].

CHARIN:

Je fuis perdu ! cette derniere réponfe me coupe la gorge. Lors qu'il s'agit d'une affaire auffi importante que preffée, il eft odieux d'emploïer les detours ; on ne fauroit venir trop tôt au fait : En quelque état que foit mon affaire, dis moi promptement ce qui en eft.

EUTICHE:

La premiere nouvelle que j'ai à t'annoncer,

[1] *Pectus ardet :* *le cœur m'echauffe*, dans une grande agitation d'efprit, le battement du cœur redouble ; & ce Viscere s'échaufe.

[2] *Nufquam gentium :* *en aucun endroit.* C'eft à dire *tu es plus que mort.* Ovide:

--- *nefcit an vita fruatur*
An fit apud manes : fed quam non invenit ufquam.
Effe putat nufquam : il ne fait fi elle eft vivante ; ou fi elle eft chez les Ombres : mais ne fachant où la trouver, il croit qu'elle n'eft nulle part.

cer, c'eſt qu'il n'y a plus d'eſperance pour nous.

CHARIN:

Pourquoi ne m'aprens tu pas plûtôt quelque choſe que je ne ſache point?

EUTICHE:

On t'a enlevé l'Eſclave; on t'a mis hors d'etat de pouvoir pretendre.

CHARIN:

Ah, Eutiche! tu fâis un crime capital & digne de mort.

EUTICHE:

Pourquoi cela?

CHARIN:

Parce que tu perce, tu enfonce le Poignard dans le cœur d'un Citoïen libre, & qui plus eſt, ton meilleur Ami, & ton fidele Compagnon.

EUTICHE:

Aux Dieux ne plaiſent!

CHARIN:

Tu m'as mis l'epée dans la gorge: tu vas me voir tomber à tes piez.

EUTICHE:

Ne te deſeſpere point: je t'en conjure au nom du bon Hercule.

CHARIN:

Comment pourrois-je me deſeſperer, aïant perdu toute eſperance? Mais aprens moi encore une autre circonſtance de mon infortune. A qui ma chere Maitreſſe a-t-elle été venduë?

EUTICHE:

C'eſt ce que je ne ſaurois te dire: le marché

ché étoit conclu ; & la belle Esclave déja amenée quand je suis arrivé au Port [1].

CHARIN:

Malheur à moi ! combien de Montagnes de feu & de malheur tu lance contre moi ? continuë, ecrase moi, bourreau, puis que tu as si bien commencé.

EUTICHE:

Je t'assure, mon Ami, que cette affaire-là ne te cause pas plus de douleur qu'à moi.

CHARIN:

Dis donc : qui est l'Acheteur?

EUTICHE:

Je te jure, ma foi, que je n'en sai rien.

CHARIN:

Quoi ! est ce là rendre service à un bon Camarade?

EUTICHE:

Que veux tu que je fasse ?

CHARIN:

Je veux que tu fasse ce que tu me vois faire ; que tu perisse. Pourquoi ne t'es tu pas informé de l'Acheteur ? quelle sorte d'homme c'étoit ? comment il est tourné ? son Visage, son Poil, sa Taille, &c. Peut-être que, par cette voïe-là, on auroit pû decouvrir des nouvelles de la Femme.

EU-

[1] *Jam addicta atque abducta erat : elle étoit déja ajugée & emmenée :* Car Lisimaque avoit acheté comme pour soi la belle Pasicompse. *Addictus & abductus, ajugé & amené* sont deux termes propres à une enchere ou vente publique.

[2] *Istuc*

EUTICHE:

Helas ! tu as raiſon : faut il que j'aïe été aſſez ſtupide, aſſez bête, pour n'avoir point penſé à cela ?

CHARIN:

Ceſſe de pleurer ; & fais ce que tu fais à preſent [1].

EUTICHE:

Qu'eſt ce que j'ai fait ?

CHARIN:

Tu m'as perdu ; & tu as perdu auſſi toute la confiance que j'avois en toi.

EUTICHE:

Les Dieux ſont temoins que ce n'eſt nullement ma faute.

CHARIN:

Bon ! courage ! De tous ces Dieux que tu cite en temoignage, il n'y en a pas un ici : comment puis-je donc ſavoir ſi tu dis vrai ?

EUTICHE:

Il eſt en ton pouvoir de le croire, comme il eſt en mon pouvoir de le dire.

CHARIN:

Tu ne manque pas de ſubtilité pour chicaner en reponſes : mais pour bien executer ce qu'on te recommande, tu es boiteux, aveugle, muet, manchot, & imbecille. Tu me promettois de tromper mon Pere, & *de lui couper l'herbe ſous le pié.* J'ai cru mettre mon afaire entre les mains d'un habile homme : *vraiment !* j'étois bien loin de mon com-

[1] *Iſtuc quod nunc agis :* ce que tu fais maintenant : il faut ſous entendre, *agè, fais cela :* c'eſt à dire : que tu

compte : j'ai choisi une Pierre [2], une grosse souche pour mon Commissionnaire & pour mon Procureur.

EUTICHE:

Que devois je faire?

CHARIN:

Ce que tu devois faire ? ose tu encore me le demander ? Tu devois t'informer, demander qui est cet homme-là ? d'où il est, de quelle Famille ; s'il est Citoïen ou etranger.

EUTICHE:

Ils disoient qu'il est Bourgeois d'Athène.

CHARIN:

Il faloit tâcher de savoir où il demeure: tu le trouverois, du moins ; si tu ignore son nom.

EUTICHE:

Pas un ne le conoissoit.

CHARIN:

Mais, comme je t'ai déja dit, tu devois principalement questionner les temoins sur le visage de ce *maudit* Marchand.

EUTICHE:

Je l'ai fait.

CHARIN:

Comment donc le depeignoient ils?

EUTICHE:

Voici son Portrait : les cheveux blancs, les

tu sois miserable ; comme tes larmes semblent marquer que tu l'es déja.

[2] *Lapidi maximo : à une fort grande Pierre.* C'est à dire, selon le Delfinaire; & il s'y conoit bien, un Stupide, un esprit epais & bouché.

[3] Mega-

les jambes tournées en dedans ; un gros ventre ; la taille un peu courte ; les yeux tirant sur le noir ; les joües pendantes ; & un peu vouté.

CHARIN:

Ce n'est pas un homme que tu me peins-là ; c'est un Monstre de difformité : N'as tu plus rien à m'en dire ?

EUTICHE:

C'est tout ce que j'en sai.

CHARIN:

Certainement ; & je puis en jurer par le Temple de Pollux : le Monsieur aux Joües pendantes, me plonge dans un abime de disgrace. Je ne puis plus me souffrir ici : il faut absolument que je me bannisse, & que j'aille me confiner dans un exil. Ce qui m'embarasse, c'est que je ne sai où le choisir, cet exil : c'est ce qui m'occupe le plus. Je ne sai si je dois aller à * Megare, en Eretrie, à Corinthe, en Chalcide, en Crète, en Cipre, à Sicione, à Gnide, à Zaçinthe, à Lesbos, en Beotie.

EUTICHE:

Pourquoi formes tu ce dessein là ?

CHARIN:

Parce que l'Amour me tourmente ; il me met hors de moi.

EU-

* Megare, Ville d'Achaïe ; Eretrie, Ville de Thessalie ; Chalcis, Ville d'Eubée. Sicione, dans le Peloponese, Gnide & Doride, en Asie ; Zacinthe Ville & Ile de la Mer Ionienne : Lesbos Ville & Ile de la Mer Egée, aujourd'hui Mitilene : Beotie, Païs vis à vis de l'Eubée, l'Euripe étant au milieu.

EUTICHE:

Mais dis moi : quand tu auras pris ta resolution pour un de ces Païs-là ; & que tu y feras arrivé, que feras tu ? si un autre objet t'y donne de l'amour ; & que tu ne puisse point le posseder, tu quiteras ton nouveau sejour, pour en chercher un plus eloigné. En suite, si tu as le même sort dans ce troisiéme Païs, tu te refugieras dans un quatriéme. Ainsi tu passeras toute ta vie, courant d'exil en exil, de banissement en banissement : tu ne pourras jamais te fixer nulle part. De plus : si tu quite cette Ville ci, t'imagine tu guerir d'une passion qui s'est emparé de toute ton ame, & que tu porte au fond du cœur ? si tu crois que l'eloignement & le tems pourront dissiper ton mal, ne ferois tu pas beaucoup mieux de t'en aller quelque part à la Campagne ; d'y demeurer & d'y vivre jusqu'au recouvrement de ton repos & de ta liberté ?

CHARIN:

As tu tout dit ?

EUTICHE:

Oui.

CHARIN:

C'est comme si tu n'avois point parlé : ta belle exhortation ne me fera point changer de dessein : mon parti est trop bien pris. Je m'en vais chez nous voir mon Pere & ma Mere : en suite, je partirai de ce Païs-ci à leur insu ; & puis je verrai à quoi je me determinerai.

EU-

EUTICHE:

Comment il est parti brusquement, & m'a laissé là ? Que je suis malheureux ! s'il quite le Païs, on ne manquera pas de s'en prendre à moi ; tout le Monde criera contre ma foiblesse, & mon peu d'amitié. J'ai envie de louër les Crieurs Publics, & de les mettre tous en Campagne, pour chercher sa Maitresse, & pour la trouver. Après cela : j'irai dabord chez le Preteur : je le prierai de me donner des Inspecteurs dans toutes les Ruës : car je voi bien que je ne saurois faire autrement.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Doripe, Sira.

DORIPPE:

Mon Mari m'aiant fait savoir qu'il ne viendroit point me trouver à la Campagne, je me suis contentée suivant mon humeur ; me faisant un plaisir de poursuivre celui qui me fuit. Mais je ne voi point venir après moi nôtre Vieille Sira : Oh ! la voici qui marche à pas de canne. Pourquoi ne vas tu pas plus vîte ?

SIRA:

Par Castor ! cela m'est impossible ; tant je suis chargée : je succombe sous le faix.

DORIPPE:

Sous quel faix ?

SIRA:

De quatre vingt quatre ans, à quoi il faut ajouter l'Esclavage, la sueur & la soif. De plus : toutes ces afaires là que je porte, pesent si fort qu'elles m'entrainent.

DORIPPE:

Donne moi quelque chose, Sira, pour mettre sur cet Autel de nôtre Voisin.

SIRA:

Faites lui present de cette Branche de Laurier.

DORIPPE:

Entre au Logis.

SIRA:

Je ne demande pas mieux.

DORIPPE:

Grand Apollon [1] ! Veuille nous être propice : daigne accorder à nôtre Famille la paix, le salut & la santé. Sois favorable à mon Fils; & que ta bonté lui pardonne toutes les foiblesses de son âge.

SIRA:

A l'aide ! au secours ! je suis perdue ; je suis morte : Ah miserable que je suis ! malheur à moi !

DORIPPE:

Es tu devenuë folle tout d'un coup, je te prie ? Qu'as tu donc à crier si fort ?

SI-

[1] Apollon : c'ètoit la Statue de ce Dieu laquelle ètoit posée devant la Maison; hors le pas de la Porte ; & le visage tourné vers le chemin.

[1] Tuam

SIRA:

Ah, Madame, Ma chere Madame! ah ma bonne Maitresse!

DORIPPE:

Quel est le sujet de tes cris? dis le moi donc, je t'en conjure.

SIRA:

Il y a chez nous, oui chez nous, là dedans, dans la Maison, une je ne sai quelle figure de grande belle Femme que je ne conois point.

DORIPPE:

Quoi! une Femme dis tu?

SIRA:

Oui, une femelle humaine; & qui a toute la mine d'une franche *Putain*.

DORIPPE:

Mais parle tu serieusement?

SIRA:

Vous avez eu le Nez bon, ma foi, de ne pas rêster à la Campagne; la plus Sotte, la plus stupide de toutes les Femmes, s'apercevroit du premier coup d'œuil, que cette Créature, si bien etalée, est la Maitresse de vôtre Mari; car il est encore frais & gaillard; il ne demande qu'à rire.

DORIPPE:

Par Castor! cela se pourroit fort bien; & je croi que tu as raison.

SIRA:

Venez, venez avec moi, ma Junon; afin que vous aïez le plaisir de voir Alcmène vôtre Rivale [1].

[1] *Tuam Alcumenam Pellicem, mea Iuno: L'Alcmène qui*

DORIPPE:

Oui, oui alons vîte! je meurs d'envie de la voir.

qui vous derobe les faveurs de vôtre Iupiter, ma Iunon. De peur que nous ne prenions le change, Monsieur de l'Oeuvre a la bonté de nous avertir que la Vieille veut parler de Pasicompse; & je m'etonne que cet illustre *Charitides* ne confirme sa conjecture par quelque beau passage Grec.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SECONDE.

LISIMAQUE.

LISIMAQUE:

Quand il auroit invité a manger dix Citoïens de la plus haute importance; il y auroit plus de mets qu'il n'en faudroit: mais je m'imagine que, à present, il presse les Cuisiniers, comme le Comite presse les Rameurs. C'est moi même qui ai loué le Cuisinier. J'admire qu'il ne soit pas venu, comme je le lui avois ordonné. Mais qui sort de chez nous? On ouvre la Porte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE TROISIEME.

DORIPPE, LISIMAQUE.

DORIPPE:

Jamais Femme n'a été, ni ne sera plus à plain-

plaindre que moi, d'avoir epousé un homme si libertin, & si debauché. Malheureuse que je suis! Voila ce digne Epoux, à qui tu as abandonné ta Personne, & tout ce que tu avois! le voila ce fidele *Conjoint* à qui tu as aporté dix talens, pour être temoin de sa perfidie; & pour me voir couverte de honte & d'opprobre?

LISIMAQUE:

Je suis perdu sans ressource: ma Femme est revenuë de la Campagne: je ne doute point qu'elle n'ait vû cette Courtisanne dans la Maison. Mais, je ne puis pas entendre d'ici ce qu'elle dit: il faut que je m'approche.

DORIPPE:

Malheur à moi!

LISIMAQUE:

C'est bien plûtôt à moi, à pousser cette *lamentation* là.

DORIPPE:

Je suis morte.

LISIMAQUE:

Par Hercule! je ne suis plus en vie: ma perte est certaine & irreparable: constamment ma Femme a vû la belle Esclave. Que tous les Dieux veuillent te confondre, maudit Paillard de Demiphon!

DORIPPE:

Voila le mistere decouvert! Par Pollux! je voi clair à present dans le refus qu'il a fait de venir à la Campagne.

LISIMAQUE:

Que ferais-je maintenant? mon meilleur

parti eſt de l'aborder & de lui parler. Ma chere Epouſe, je vous ſouhaite le bon jour [1]. Quoi ! ne pas daigner me répondre ? Eſt ce que le gens de Ville contractent à la Campagne les manieres ruſtiques & groſſieres des Païſans [2] ?

DORIPPE:

Ces Villageois agiſſent plus honnêtement que ceux qui ſe piquent de Bourgeoiſie & d'Urbanité.

LISIMAQUE:

Eſt ce que les Païſans ne font jamais de fautes ?

DORIPPE:

Par Caſtor ! ils en font moins que les Gens de Ville ; & ils entendent beaucoup mieux leurs veritables interets : du moins, ils ne cauſent pas tant de dommage & de ruine.

LISIMAQUE:

Quel mal les Bourgeois ont ils commis ? dites le moi.

DORIPPE:

A qui eſt cette Femme qui eſt là dedans ?

LISIMAQUE:

L'avez vous vuë ?

DO-

[1] *Iubet ſalvere ſuus vir uxorem ſuam : le mari ſouhaite le bon jour à ſa Femme.* Maniere, Phraſe dont les Anciens ſe ſervoient, pour saluër en s'entr'abordant.

[2] *Vrbani fiunt Ruſtici : les Bourgeois deviennent Païſans.* Dorippe ne rendant point le ſalut à ſon Mari, Liſimaque lui reproche ſon incivilité, & lui inſinuë qu'elle a pris à la Campagne les airs & les manieres *de la Gent Villageoiſe & Ruſtique.*

DORIPPE:

Oui, sans doute, je l'ai vuë.

LISIMAQUE:

Et vous demandez d'où elle est?

DORIPPE:

Je le saurai pourtant. Oui, par Hercule! je veux savoir qui elle est. Mais vous me fondez, pour voir ce que j'en sai.

LISIMAQUE:

Faut il donc vous aprendre à qui elle apartient? Elle. . . elle. . . Par le Temple de Pollux! me voila miserable; je ne sai ce que je dirai.

DORIPPE:

Vous hesitez?

LISIMAQUE:

On balanceroit à moins: je ne croi pas que Personne ait jamais été plus embarassé.

DORIPPE:

Que ne parlez vous franchement! pourquoi ne dites vous pas la chose comme elle est?

LISIMAQUE:

Pourquoi cela ne m'est il pas permis?

DORIPPE:

Vous devriez déja l'avoir dit.

LISIMAQUE:

Je ne le puis pas, tant vous me poussez vivement: vous me pressez comme si j'étois coupable.

DORIPPE:

Oh point du tout! je vous reconois pour fort innocent.

LISIMAQUE:

Raillez hardiment tant qu'il vous plaira.

DORIPPE:

Mais enfin, dites donc.

LISIMAQUE:

Je vous le dirai.

DORIPPE:

Mais à quoi bon tant differer une chose qui doit se faire?

LISIMAQUE:

Elle est. . . . . Vous plait il aussi que je vous dise son nom?

DORIPPE:

Vous pretendez m'amuser par de vains subterfuges; & vous n'y gagnerez rien. Je vous tiens: vous êtes manifestement coupable; & vous ne sauriez plus vous en dedire.

LISIMAQUE:

De quoi suis-je coupable? cette Femme-là est assurement *Elle.*

DORIPPE:

Qui est donc cette *Elle*?

LISIMAQUE:

Elle.

DORIPPE:

Repetez cent fois *elle*; je n'en serai pas plus avancée.

LISIMAQUE:

Si cela n'étoit pas necessaire, je ne le dirois pas à present.

DORIPPE:

Vous ignorez qui elle est?

LISIMAQUE:

Non : je la conois bien : on m'a même choisi pour être son arbitre & son juge.

DORIPPE:

Son Juge ? Oh ! je comprens la chose à present : c'est à dire que vous l'avez fait venir auprés de vous pour la questionner & pour la consulter [1].

LISIMAQUE:

Vous n'y êtes point : on me la mis en depôt ; & comme en Sequestre [2].

DORIPPE:

Je vous entens.

LISIMAQUE:

Par Hercule ! il n'est rien de tout ce que j'ai dit.

DORIPPE:

Vous vous hâtez trop de vous justifier [3].

LISIMAQUE:

Je me suis embarqué-là dans une intrigue sotte, epineuse & trop embarassante : ma foi ! je ne sai [4] par où j'en pourrai sortir.

[1] *Huc tu in consilium istam advocavisti tibi : Vous l'avez fait venir ici pour la question ner, pour la consulter a fond.* Si nous en croïons le Docte Delfinaire, Madame Dorippe se moque ici de son Epoux.

[2] *Imo sic sequestro mihi data est : au contraire on me la mise entre les mains pour la garder.* On apelle sequestre celui à qui des Gens qui sont en dispute pour quelque chose, conviennent de la confier ; & l'en Chargent jusqu'a ce que le different soit fini. *Sequester* vient de *sequi, suivre.* On disoit autrefois *Sequestro* en adverbé.

[3] *Numero purgitas : vous vous justifiez fort à propos.* *Numero* signifie ici proprement, à point nommée.

[4] *Enim vero hareo : En verité je ne sai où j'en suis.*

ACTE QUATRIEME.

SCENE QUATRIEME.

LE CUISINIER, LISIMAQUE, DORIPPE, SIRA.

LE CUISINIER:

Courage, Garçons; allez promptement: car il faut que j'aprête aujourd'hui un grand repas pour ce Vieillard qui, pour ses Pechez, s'est avisé de devenir amoureux. Mais, quand j'y pense, je croi que nôtre Cuisine sera plus pour nous, que pour lui. Un Amant, qui est auprès de ce qu'il aime, ne pense guere à manger: c'est de quoi il se soucie le moins; sa Maitresse lui tenant lieu de nouriture & de bonne chere. Ainsi, j'espere que nous retournerons chez nous bien chargez de bons morceaux. Allez par ici. Mais je voi le Vieux qui m'a mis en besogne.

LISIMAQUE:

C'est à ce coup là que je suis mort! je ne puis pas en rechaper: voila ce malheureux Cuisinier qui paroit comme s'il venoit tout exprès pour mettre le comble à mon infortune.

LE CUISINIER:

Nous voici, Monsieur.

LISIMAQUE:

Va-t-en.

LE CUISINIER:

Comment! que je m'en aille?

LISIMAQUE:

Tais toi; & ne reste pas ici un moment.

LE CUISINIER:

Mais *tout de bon*, faut il que je m'en retourne?

LISIMAQUE:

Va-t-en; & que je ne te le dise pas d'avantage.

LE CUISINIER:

Est-ce que vous ne mangerez point? la partie est elle rompuë?

LISIMAQUE:

Nous avons déja l'estomac trop plein. Mais je suis perdu.

DORIPPE:

Que dites vous, à present, mon joli Vieillard? Ceux qui vous prennent pour juge & pour arbitre, ont ils aussi ordonné qu'on aportât ici tout cet attirail de Gueule?

LE CUISINIER:

Est-ce là cette Maîtresse, dont vous m'avez dit tantôt que vous etiez si amoureux; & au sujet de la quelle vous vouliez faire ce grand repas?

LISIMAQUE:

Ne veux tu pas te taire, Miserable?

LE CUISINIER:

Cette Femme-là n'a pas les traits du visage [1] desagreables: par Hercule! on voit bien qu'il lui en faut.

[1] *Satis scitum Filum mulieris*: c'est un visage de Femme

LISIMAQUE:

Le Diable t'emporte, Pendard que tu es!

LE CUISINIER:

Je vous assûre que elle n'est pas laide.

LISIMAQUE:

Et moi, je te declare que tu es un franc Scelerat

LE CUISINIER:

Par Hercule! je lui croi tous les agremens necessaires pour être un friand morceau de Concubine; & pour moi, je vous avouë que je m'en accommoderois fort.

LISIMAQUE:

Tu ne partiras point? Au moins, je veux bien que tu sache que ce n'est pas moi qui t'ai engagé tantôt.

LE CUISINIER:

Qu'est ce que cela veut donc dire? c'est vous même; ou il n'y a point de Hercule parmi les Dieux.

LISIMAQUE:

Que je suis malheureux!

LE CUISINIER:

Car vôtre Epouse est à la Campagne; &, à ce que vous me disiez, elle a de l'horreur pour vous, comme pour un serpent.

LI-

me assez joli. Filum: c'est à dire les lignes, les traits dans lesquels la beauté consiste. On emploïe aussi le même terme pour marquer la ressemblance & la dissemblance. Lucrece:

Esse pari filo, similique effecta figura: être d'un fil semblable; & faite d'une pareille figure: c'est à dire: avoir les mêmes traits & le même Visage.

LISIMAQUE:

Moi, je t'ai dit cela?

LE CUISINIER:

Oui, ma foi; vous me l'avez dit.

LISIMAQUE:

Tu es un impudent menteur! n'en croïez rien, ma Femme: Veuille Jupiter m'être favorable, comme il eſt vrai que cela ne m'eſt jamais ſorti de la bouche!

DORIPPE:

Vous avez encore la hardieſſe de le nier?

LE CUISINIER:

Ce n'eſt pas de vous qu'il parloit touchant la haine & l'horreur: c'étoit de ſa Femme.

DORIPPE:

Il paroit bien que tu me hais: la choſe parle d'elle même.

LISIMAQUE:

Et c'eſt ce que je nie abſolument.

LE CUISINIER:

Et il me diſoit que ſa Femme étoit à la Campagne.

LISIMAQUE:

La voici, ma Femme: pourquoi me tourmente tu, Maraud?

LE CUISINIER:

Parce que vous dites que vous ne me conoiſſez point: à moins que vous ne la craigniez.

LISIMAQUE:

Je fais ſagement de la craindre; car je n'ai que celle-là.

LE

LE CUISINIER:

Voulez vous donc que je vous apelle devant le Juge [1]?

LISIMAQUE:

Non: je ne le veux pas.

LE CUISINIER:

Paiez moi donc comme si j'avois travaillé.

LISIMAQUE:

Reviens demain, je te donnerai ton Argent. Pour à present, va-t-en au plus vîte.

DORIPPE:

Ne faut il pas que je sois bien malheureuse?

LISIMAQUE:

J'eprouve bien la verité de cet ancien proverbe que les maux se suivent de prés; & que l'un ne va jamais sans l'autre.

LE CUISINIER:

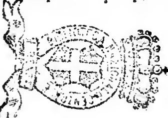
Que faisons nous ici? Pourquoi ne nous en allons nous point? S'il vous est arrivé quelque chose de facheux, ce n'est pas ma faute.

LISIMAQUE:

Tu t'abuse grossierement: car c'est toi seul qui me tuë, & qui m'arrache l'ame du corps: tant ta presence ici me cause de disgrace.

LE

[1] *Vin' me experiri?* Un Annotateur donne à cette interrogation là deux sens differens. *Vin' me experiri?* voulez vous que je vous apelle en Justice? ou; vous plait il eprouver vôtre Mercenaire, & l'emploier au metier pour lequel vous l'avez loüé? Quoique ces deux expiications soient opposées comme le jour & la nuit, on ne laisse pas de les donner sans preuve; & sur la simple autorité du grave Interprete.



LE CUISINIER:

Je voi bien ce que vous souhaitez, c'est
ıe je vous decharge de ma figure, qui vous
ese beaucoup, n'est il pas vrai?

LISIMAQUE:

Tu as raison: va-t-en.

LE CUISINIER:

La, la, un peu de patience: on s'en ira.
onnez une drachme.

LISIMAQUE:

On la donnera.

LE CUISINIER:

Ordonnez donc que nous l'aïons pen-
ınt que ceux-ci se dechargent des Provi-
ıns.

LISIMAQUE:

Pourquoi t'arrête tu? Est ce que tu ne
ux pas gagner sur toi de ne nous point chagriner?

LE CUISINIER:

Ca, Garçons! qu'on mette tout à l'heu-
les Viandes & les Mets aux pieds du
ieillard. J'envoirai tantôt chercher la vaisſe-
lle; ou peut-être attendrai-je jusqu'à de-
ain. Allons, Enfans; suivez moi.

LISIMAQUE:

Aparemment, vous êtes surprise de ce
uisinier, & de toute cette *mangeaille* qu'il
aporté chez nous. Je veux vous dire ce
ıe c'est.

DORIPPE:

Je ne suis surprise ni de vos folles depen-
s, ni de vos crimes. Mais, par Pollux!
ıoique j'aïe le malheur d'avoir Epousé un

si

si mal honnête homme, je ne souffrirai pourtant pas qu'il introduise, & qu'il regale des Putains dans ma Maison [1]. Sira: va-t'en chez mon Pere; & prie le de ma part qu'il ait la bonté de venir ici avec toi.

LISIMAQUE:

Ne faites point cela, ma Femme; je vous en conjure. Ne sachant point le fond de l'affaire, vous la prenez de travers. Je suis prêt à vous faire le serment le plus execrable, que je n'ai jamais eu aucun commerce avec cette Creature-là. Sira est elle déja partie? Par Hercule: je suis perdu. Bon! voila ma Femme aussi partie; Mortel! quelle est ta destinée? Mais que les Dieux & les Déesses te confondent, impudique Voisin, avec ta Maitresse & tes sales Amours! Il m'a exposé à un tres indigne soupçon [2]: il a excité les ennemis: ma Femme fait *rage* au Logis contre moi.

Je m'en vais sur la Place; & j'informerai Demiphon de toute cette belle avanture là. Je lui signifierai en même tems, que, prenant la belle par les cheveux, je la trainerai dans la ruë, s'il ne la retire, au plûtôt de chez moi; qu'il la place où il lui plaira.

Ma

[1] *Sic scorta obductarier*: c'est à dire: d'avoir ainsi ouvertement des Courtisannes, de n'en faire point de mistere, de ne point s'en cacher; enfin de les amener & traiter chez soi comme on feroit les plus honnêtes Gens.

[2] *Suspicione implevit me indignissime: il a attiré sur moi un tres vilain & tres indigne Soupçon*: C'est à dire, reprend finement & subtilement le Delfinaire, Demiphon est cause que ma Femme me croit debauché.

[3] *Ea-*

Ma Femme ! Ecoutez donc, ma Femme ! Si vous êtes sage, vôtre colere ne vous empêchera point de faire porter ces provisions dans la Maison : nous pourrons bientôt en faire un bon repas [1].

[1] *Eadem licebit mox cœnare rectius : nous pourrons tantôt souper de cela plus grassement.* Car après *eadem* il faut sous-entendre *opera*, ce qui signifie, *par ce moïen là ; c'est pourquoi ;* &c.

ACTE QUATRIEME.

SCENE CINQUIEME.

SIRA, EUTICHE.

SIRA:

Le Pere de ma Maitresse, chez qui elle m'avoit envoïé n'est point au Logis. Ils disent qu'il est parti pour la Campagne. Je reviens pour rendre reponse de ma Commission.

EUTICHE:

Je n'en puis plus de lassitude : j'ai couru toute la Ville ; & cependant, je n'ai rien fait. Il m'a été impossible d'aprendre aucune nouvelle de cette Courtisanne. Mais ma Mere est arrivée de la Campagne : car je voi Sira devant la Maison. Sira !

SIRA:

Quel-cun m'apelle : qui seroit-ce ?

EUTICHE:

C'est celui qui se dit, à la fois, ton Maître & ton Nourisson [1] ! SI-

[1] *Herus atque alumnus tuus sum : c'est le Fils du Logis,* &

SIRA:

Oh bon jour, celui que j'ai eu le bonheur de nourir & d'elever!

EUTICHE:

Ma Mere est elle déja revenuë de la Campagne? répons moi.

SIRA:

Elle est revenuë pour son grand bonheur, & pour celui de la Famille.

EUTICHE:

Que veux tu donc dire? il faut qu'il soit survenu quelque chose de bien nouveau.

SIRA:

Monsieur vôtre *galantissime* Pere a fait venir une Courtisanne dans la Maison.

EUTICHE:

Comment cela?

SIRA:

Vôtre Mere, revenant de la Metairie, a trouvé cette belle Pièce de Meuble au Logis.

EUTICHE:

Par Pollux! je ne croiois pas que mon Pere fût amateur de ce gibier-là! Cette Femme là est elle encore chez nous?

SIRA:

Oui.

EU-

& ton Nourisson. Alumnus, se prend ici passivement, & pour celui qui a reçu la nouriture: il se prend aussi quelquefois dans le sens actif, pour la mere nourice, par exemple, ou pour le pere Nouricier.

[1] *Pol haud Censebam istarum esse operatum patrem: Vive pollux! je ne croiois pas* que mon Pere se mêlat de ce mêtier là. Ou, comme dit le Delphinaire, *je ne pensois pas que mon pere fût homme à cela.*

[1] *Diva*

EUTICHE:

Suis moi. Mais qu'est ce que ceci ? Ne vois-je pas Peristrate, Femme de Demiphon? c'est elle même: elle avance à grans pas; elle jette les yeux de tous côtez ; elle lève la tête. Je veux m'arrêter un peu ici, pour voir, sans être vû, ce que elle a dans l'esprit ; & à qui elle en veut. Quoi que ce puisse être, la chose est assurement importante.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SIXIEME.

PERISTRATE, SIRE, LICISSE.

PERISTRATE:

La Déesse Astarte [1], vulgairement Venus, est la force, la vie, le salut des Hommes & des Dieux: mais cette même Déesse est aussi leur perte, leur mort, & leur entiere ruine [2]. O Mer ! ô Terre ! ô Ciel ! ô Astres qui nous

[1] *Diva Astarte : la Déesse Astarte.* C'étoit suivant Ciceron, Venus qui avoit epousé Adonis. Il est certain que tout ce que contiennent les dixsept premiers vers, quoique cela soit obscur, embarassé, & tres indigne de Plaute, peut s'entendre de Venus & de l'Amour. C'est la Decision du Savant & Roïal Oeuvre.

[2] *Mare, tellus : la Mer, la Terre.* Il semble dit le Deffinaire, que l'Auteur du Supplement veuille insinuer ici que la Déesse Astarte, ou Venus est la Mer, la Terre, le Ciel & les Astres. Ce qui ne me paroit aucunement

nous eclairez! Tous tant que nous sommes qui venerons les Temples de Jupiter, nous obeïssons à la volonté de cette Déesse; nous lui sommes soumis; nous dependons d'elle. Les autres chassent volontiers tout ce qui ne lui plait point.

Tout ce qui a la vie & le sentiment est sujet à l'Amour, c'est à dire, tout ce qui lui est agreable : Elle fait mourir les uns ; elle les tuë : elle nourit les autres de son lait, & les elève : mais ceux a qui elle donne la mort [1], ne laissent pas de vivre & de sentir. Au contraire : ceux que cette bizare Divinité se fait un plaisir de nourir & d'elever, ils ont aussitôt le malheur de perdre la vie & le sentiment ; leur vie n'étant plus qu'une mort continuelle.

Ses Amis sont renversez par Terre ; ils mordent la poussiere comme des enragez ; ils rampent sur la tête ; ils fremissent, ils sont

nement recevable. Lucien dit que Astarte est la Lune. Apulée la reconoit pour Venus, & l'apelle la Reine du Ciel; mais que cette Divinité soit à la fois le Ciel, la Terre & la Mer, qui oseroit avancer une si grande impertinence? C'est pourquoi, j'ai mieux aimé traduire par une invocation : O Mer! O Terre! &c. Peristrate dit que Venus cause bien du mal aux hommes ; & elle dit cela par raport à Charin, son Fils, que l'Amour met au desespoir.

[1] *Sed quos enecat : mais ceux qu'elle tuë.* C'est à dire : ceux qu'elle fait mourir sans leur ôter la vie, parce que la vie des Amans est tres semblable à la mort. Je ne sai ce que le Mistique Interprete veut dire par cette ressemblance entiere de l'Amour avec la Mort ; & je doute que le bon & docte Prêtre ait, lui même, bien compris sa propre idée.

font un bruit eclatant ; & lors qu'ils se croïent le plus en vie, c'est alors qu'ils perissent le plus cruellement [1].

Quand les Jeunes Gens veulent courir après l'objet de leur amour, ils chancellent ; ils tombent comme des Vieillards. Ceux là aiment ; ils veulent être aimez ; & qu'on conoisse ce qu'ils aiment. Mais pour ceux-ci ? des qu'une fois leur feu s'embrase ; dès qu'ils se fourrent, à cet âge là, l'Amour dans le tête, leur folie surpasse infiniment celle de la Jeunesse. Que s'ils n'ont rien qui puisse les faire aimer ? Alors, ils sont odieux, incommodes, ennuïeux, babillards ; sujets à la haine & à l'inimitié ; prompts à se mettre en colere ; insuportables à eux mêmes ; & à ceux qui leur apartiennent, si on fait avec moderation, avec modestie, ce qu'ils ont commis autre fois sans honte, sans retenuë, sans pudeur, ils ne peuvent pas le souffrir, comme la raison & l'equité veulent que les Peres soufrent de leurs enfans, mais ils grondent, ils querellent, ils crient, à plein gosier, à leur grande infamie ; & au deshonneur de la Famille.

SIRA:

A ce que je voi, le Seigneur Demiphon n'en agit pas fort bien avec sa chere moitié.

PE-

[1] *Quos properat alere* : c'est à dire : Ceux que Venus allaite, par l'esperance de la Volupté, elle les fait perir par une longue mort. Cette belle & devote Morale est tellement dementie par l'experience, que elle, aussi bien que plusieurs autres de son espèce & de sa sorte, merite le nom de Iargon.

PERISTRATE:

Il n'y a rien de plus vrai que ce que je dis. Mon Fils devient amoureux; & cette maladie le tourmente jusqu'à mettre sa vie en danger. Que fait le Pere? il se fache plus aigrement contre son Fils; il se met en fureur contre lui. Quel travers de conduite! Mon Mari a tellement diffamé le pauvre jeune homme, qu'il l'a contraint, comme par force, d'aller trafiquer à Rhodes. A present, qu'il en est de retour, il va se bannir & s'exiler bien loin, s'il faut en croire Acanthion.

O Pere barbare! ô Fils infortuné! où te retireras tu? ou abandonneras tu ta Mere desolée? quoi! je vivrai seule? je perdrai mon Fils unique? Non! je ne permettrai jamais cela, le Pere a vendu la Maîtresse, la Mere l'aiant découverte, en quelque endroit qu'elle soit la rachettera. Dis moi, Licisse, ne croit on pas que elle a été amenée ici quelque part, dans le voisinage?

LICISSE:

Oui: & je m'imagine que ce sera dans la Maison de ce Viellard, qui est le bon Ami de nôtre Maître.

PERISTRATE:

Je n'en conois point ici près d'autre que Lisimaque.

SIRA:

Elle nomme nôtre Monsieur. Ma foi! il pourroit fort bien être que les deux vieux Coqs se sont accordez pour la même Poule, & pour le même Nid.

PE-

PERISTRATE:

Je vais trouver Doripe, sa Femme.

LICISSE:

Pourquoi l'aller trouver? ne la voïez vous pas qui vient?

PERISTRATE:

Oui, vraïment la voila: ecoutons un peu: elle murmure je ne sai quoi entre les dents, comme si elle étoit bien fachée.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SEPTIEME.

DORIPPE, PERISTRATE, SIRA, LICISSE.

DORIPPE:

Il y a je ne sai combien que j'ai envoïé nôtre Sira pour faire venir mon Pere: la Vieille ne revient point: je croi qu'à cause de sa lenteur, les Dieux l'auront metamorphosée en Pierre; ou qu'étant devenuë enflée par la morsure de quelque serpent, elle n'aura pu avancer.

SIRA:

Je suis perduë: voila ma Maitresse: elle me cherche.

DORIPPE:

Je ne puis pas me souffrir chez nous; la Maison m'est un enfer: mes yeux ne sauroient suporter la vuë de cette belle Courtisanne; car il faut convenir que elle excelle en beauté. Je l'aurois déja mis dehors:

mais mon Eutiche m'en a empêché : je ne croi pourtant point du tout ce qu'il me dit.

LICISSE:

Entendez vous, Madame?

PERISTRATE:

Oui : mais tais toi : laissons là continuer.

LICISSE:

Volontiers.

DORIPPE:

Mon Fils pretend que la Creature a été conduite ici pour obliger un vieux Ami : que cet homme-là n'a point d'autre but que de la vendre, pour l'ôter à son Fils qui en est passionnement amoureux. Voila déja une tromperie ou de mon mari, ou de mon Fils : leurs raisons ne s'accordent nullement. Le Pere dit qu'on lui a confié la Belle en Sequestre, le Fils soûtient que c'est pour la vendre : vous m'avoûrez que cela ne va point droit.

SIRA:

Je veux la surprendre, & me môntrer tout d'un coup devant elle, afin qu'elle ne s'apercoive pas que je me suis amusée.

DORIPPE:

Mon Fils a beau dire ; je ne l'en croirai point dans cette afaire-là : il favorise son Pere ; & il est toûjours prêt à mentir copieusement pour lui, comme un vrai Coucou [1]. Le Cuisinier a parlé naturellement ; & je veux

[1] *Cuculo* : L'Oiseau de mauvais augure, que nous nommons Coucou, se prend souvent chez Plaute pour un Adultere : parce que un Adultere tend des pieges au lit d'un autre, comme le Coucou met ses œufs dans le

veux m'en tenir à son raport. Mais voici Sira : comme elle court, la vieille sorciere ! Sira!

SIRA:

Qui est ce qui m'apelle?

DORIPPE:

La Peste te creve ! & que les Dieux te l'envoïent au plûtôt!

SIRA:

Madame, si vous faites sagement, vous formerez ce bon vœu là pour la Putain, & pour vôtre Mari [1].

DORIPPE:

La pensée est fort bonne : Va, je ne suis plus en colere contre toi ; tu as trop bien rencontré. Mais où est mon Pere ? pourquoi ne vient il point? a-t-il la goûte?

le nid de la fauvette. En France nous donnons, par derision, le nom de Coucou, ou plûtôt de Cocu à celui dont la femme est adultere : ce que je croi-rois être arrivé, dit l'Annotateur, parce que comme la femelle du Coucou pond & Couve dans le nid d'un autre oiseau, de même une femme adultere couche dans un autre lit que celui de son Mari. Par cette raison là; le Cocuage perdroit un grand nombre de supots: car combien de femmes, sans se decoucher, blasonnent & *Cornifient* le front de leurs Epoux ?

[1] *Tuæ pellici : à vôtre Rivale.* Le mot *pellex* signifiant proprement Concubine, femme ou fille debauchée, ne devroit, ce semble convenir qu'au Mari. Cependant Plaute joint ce terme là plûtôt avec l'Epouse qu'avec l'Epoux, *tuæ pellici* ; parce que la Maitresse occupe la place de la Femme legitime. Ciceron dit *filiæ pellicem*, *la Concubine de la Fille : matris pellicem*, *la Maitresse de la Mere;* c'est à dire la Rivale de l'une & de l'autre.

SIRA:

Il n'eſt ni gouteux, ni attaqué de la maladie articulaire: car il eſt allé à pié à la Campagne.

DORIPPE:

Il n'eſt pas au Logis?

SIRA:

Non.

DORIPPE:

Où eſt il donc?

SIRA:

On le croit à la Campagne. Il eſt même fort incertain qu'il revienne aujourd'hui; aïant aſſez de comptes à examiner avec le Metaïer.

DORIPPE:

Tout me tourne aujourd'hui en malheur. Je ne ſerai pas en vie ce ſoir, ſi je ne jette cette debauchée hors de ma Maiſon. Je rentre chez moi.

LICISSE:

Madame! elle s'en va au moins.

PERISTRATE:

Quoi! elle s'en va? arrête la donc, & lui parle.

LICISSE:

Madame Dorippe! Madame Dorippe!

DORIPPE:

Quel nouveau chagrin me ſurvient? qu'eſt ce qui me rapelle?

LICISSE:

Je ne ſuis point une facheuſe: je ne vous veux que du bien. D'ailleurs: c'eſt Periſtrate, vôtre bonne Amie, qui voudroit vous dire

dire quelque chose. Arrêtez ; je vous en supplie.

DORIPPE:

Oh, oh, Peristrate! Par Pollux! je ne te reconoissois point : une mauvaise bile me tourmente, & me met dans une agitation à ne me pas conoitre moi même.

PERISTRATE:

J'ai une chose à vous demander ; ne me la refusez point, je vous en conjure. J'ai entendu tout ce que vous venez de dire. Ouvrez moi vôtre cœur ; & que je sache le sujet de vôtre inquietude.

DORIPPE:

Les Dieux veuillent vous conserver vôtre Fils unique, ma chere Peristrate ! je vous prie de m'ecouter favorablement : rien, à l'heure qu'il est, ne peut me causer une plus grande consolation. Nous sommes nées à peu près dans le même tems; nous avons grandi ensemble ; nos maris sont de même âge ; & il n'y a point de Femme avec qui je cause plus volontiers qu'avec vous. Tout cela suposé : je voudrois bien savoir ce que vous feriez, si vôtre vieux Epoux, Demiphon, venoit vous produire chez vous une Putain devant les yeux?

PERISTRATE:

Est ce que Lisimaque auroit fait cela?

DORIPPE:

Il l'a fait.

PERISTRATE:

Est elle encore dans vôtre Maison?

DORIPPE:

Oui sans doute. Bien plus : on avoit loüé

des Cuisiniers ; & la fête amoureuse se seroit celebrée par un Festin magnifique, si je n'avois tout renversé par mon retour imprevu de la Campagne. La Dame Venus & son petit Cupidon se sont avisez assez mal a propos, de mettre mon Vieillard en mouvement.

PERISTRATE:

Mais tout cela est peu de chose, ma Dorippe; il faut mepriser de telles Sotises. Plût aux Dieux que je ne fusse pas plus malheureuse que vous!

DORIPPE:

Vous pouvez traiter cela de bagatelles?

PERISTRATE:

C'en sont effectivement ; & ces petits ecarts d'un Mari, ne doivent point alterer le cœur d'une bonne & sage Epouse.

DORIPPE:

Qu'est ce que vôtre Mari pourroit vous faire de plus outrageant?

PERISTRATE:

Lui ? ce qu'il me fait est plus atroce que l'atrocité même.

DORIPPE:

Cela se peut il ? Eh je vous conjure, ma bonne Voisine contez moi franchement vos griefs, afin que nous puissions voir ensemble ce qui sera le meilleur & le plus convenable pour nôtre repos. Vous n'ignorez pas le vieux proverbe : *c'est avoir de l'esprit que de savoir se faire sage par la folie des autres.*

PE-

PERISTRATE:

J'ai un Fils; & je n'ai que celui-là, vous le ſavez.

DORIPPE:

Je le ſai.

PERISTRATE:

Il y a quelque tems que ſon Pere, voulant le chaſſer d'ici, l'obligea de s'embarquer pour Rhode.

DORIPPE:

Pourquoi cela?

PERISTRATE:

Parce qu'il étoit amoureux.

DORIPPE:

Pour un ſujet ſi leger, & ſi commun à la Jeuneſſe?

PERISTRATE:

Encore à preſent: il en uſe avec la même rigueur, avec la même dureté. Mon Fils aïant amené de Rhode une belle Fille, pour être mon Eſclave, dès que le Pere a ſu cela, il a mis la Creature en vente.

DORIPPE:

Oh, oh! j'entens à preſent. Mon Fils m'avoit dit la verité. Je croïois bonnement que c'etoit la Maitreſſe de mon Mari: mais je voi bien qu'il ne l'a que pour la vendre. A qui dit on que elle a été livrée?

PERISTRATE:

A un certain Vieillard du Voiſinage qui eſt le bon Ami. Or je ne croi pas que mon Epoux ait dans nôtre quartier d'autre Ami que le vôtre.

DORIPPE:

C'est assurement la belle en question. Mais que fait vôtre Fils?

PERISTRATE:

Il veut quiter la Ville, & s'en aller le plus loin qu'il pourra.

DORIPPE:

Il n'y a plus rien à craindre: l'afaire est en sureté [1]. Mais si vôtre Charin retrouve sa Maitresse?

PERISTRATE:

Ne doutez point qu'il ne reste.

DORIPPE:

Nous sommes toutes deux sauvées bien heureusement; & contre nôtre esperance. Soïez en certaine; la Fille est chez moi.

PERISTRATE:

Chez vous? C'étoit aparemment d'elle que vous parliez tantôt.

DORIPPE:

Oui.

PERISTRATE:

Oh que cela va bien [2]! j'ai grand sujet de vous aimer; car vous m'avez rendu mon Fils. Je vous prie, faites la moi voir.

DO-

[1] *In portu res est : l'afaire est au Port.* C'est à dire: il n'y a plus rien à craindre. L'Allegorie est prise de la Navigation, dans laquelle le port passe pour le lieu où les Vaisseaux sont le plus en sureté.

[2] *O factum bene! O que cela est bon?* Nôtre Comique se sert en plusieurs endroits de cette expression-là; & on peut dire qu'elle lui est familiere. C'est une formule transplantée de la Procedure Juridique.

[1] *Id*

DORIPPE.

Entrons.

PERISTRATE.

Je vous ſuivrai. Ecoute, Liciſſe ! Va faire part de cette bonne nouvelle à nôtre Acanthion. Pour moi, je m'en vais chez ma Voiſine.

ACTE QUATRIEME.

SCENE HUITIEME.

SIRA.

SIRA.

Par Caſtor ! les lois ont rendu la condition des Femmes bien malheureuſe : on ne leur fait aucune juſtice à l'egard de leurs Maris. Car qu'un Mari ait une Maitreſſe à l'inſu de ſa Femme ; & que celle-ci vienne à le ſavoir ; on ne punit point le Seigneur Epoux [1] ; il en eſt quite pour eſſuïer la mauvaiſe humeur de la Partie intereſſée. Au con-

[1] *Id ſi reſcivit uxor. impune eſt viro : Que l'Epouſe ait decouvert la choſe ; l'Epoux eſt ſur qu'il ne lui en arrivera rien, & qu'on ne l'en punira point.* Caton chez Agellius : *in adulterio uxorem tuam ſi deprehendiſſes : ſine judicio impune necares. Illa te, ſi adulterares, digito non auderet contingere ; neque jus eſt. Si vous trouviez vôtre Femme en adultere ; ſans autre forme de procès, il vous ſeroit permis de la tuer : Mais ſi vôtre Epouſe vous ſurprenoit dans le même cas d'infidelité, elle n'oſeroit vous toucher du bout du doigt ; & il n'y a point de droit pour elle.*

1 .... exi.

contraire : si l'epouse met seulement le Pié hors de la Maison, sans que son Mari sache où elle a été, il est en droit de la repudier [1].

Plût aux Dieux que la loi fût egale & reciproque pour les deux *Conjoints* ! Car puis qu'une honnête Femme se contente d'un seul Mari [2], pourquoi Monsieur le Mari ne se contentera-t-il pas d'une seule Femme? n'est ce pas la precisement l'equité naturelle. Par Castor ! si les Maris qui ont des Maitresses subissoient la même peine que les Femmes qui sont surprises en infidelité conjugale, & dont la vertu a fait naufrage, ma foi ! la viduité [3] regneroit beaucoup plus chez les Epoux que chez les Epouses.

ACTE

[1] ---- *exigitur matrimonio* : elle est chassée du mariage. Cet *exigitur* est un terme consacré au divorce : ou pour mieux dire, à l'action de repudier. Ciceron : *Mimam suas res sibi habere jussit : ex duodecim tabulis causam addidit ; exegit : il dit à la Comedienne de reprendre tout ce qui lui apartenoit : outre cela il lui intente un procès conformement à la loi des douze Tables ; & en suite, il la repudie.*

[2] *Nam uxor contenta est, quæ bona est, uno viro : car une Femme, qui est sage & de bonnes mœurs, se contente de son Mari.* Horace : *Dos est magna, parentum virtus & metuens alterius viri.*

Certo fœdere Castitas : c'est une grande dot que le merite, que la vertu des parens ; & qu'une chasteté conjugale si ferme, si inviolable, qu'on ait peur de tout autre homme que du Mari.

[3] *Viri vidui : des Maris veufs.* On entend ici les Maris dont les Femmes ne sont point encore mortes, mais qui en sont separez par le divorce ou autrement. Car le mot *Viduus*, *veuf*, ne signifie rien autre chose que *divisé*, separé. D'ou vient que dans les parties du Mois, on emploïe le mot *Idus ; les Ides*, divisent & partagent le Mois.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

CHARIN.

CHARIN:

Adieu, Parties ſuperieure & inferieure de la Porte paternelle [1]! je vous ſouhaite continuation, augmentation de ſanté, & de proſperité. C'eſt pour la derniere fois que je ſors aujourd'hui de chez mes Parens. Je ne pretens plus rien à cette Maiſon là: tout ce qu'elle a d'utile, d'agreable, de beau, pour l'uſage de la vie, m'eſt ôté, m'eſt ravi, m'eſt enlévé; tout cela eſt mort, eſt detruit pour moi; & c'eſt de mon côté, comme ſi j'étois mort à tout cela.

Dieux Penates de mes Parens! & tôi Maître Lar; Dieu du foïer; & Pere de la Famille: je vous recommande de veiller ſoigneuſement pour garder les Perſonnes & les biens de mon Pere & de ma Mere. Pour moi, je vais chercher d'autre Dieux Penates, un autre Lar, un autre Ville, une autre Cité.

 J'ai

[1] *Limen ſuperum inferumque ſalve: bon jour, pas ſuperieur & inferieur de la Porte.* Les Romains avoient quelque ſorte de Religion pour les Portes, leurs jambages, leurs pas; & pour tout ce qui en dependoit; & cela, parce que les Portes étoient conſacrées aux Lares. C'eſt pourquoi quand ils partoient pour un exil ſoit volontaire, ſoit de contrainte, ils baiſoient, ils invoquoient la Porte, en la tenant. Il y avoit auſſi le Dieu *Limantine*, de *Limen*, le ſeuil ou le pas de la Porte.

[2] *Non*

J'ai les Athèniens en horreur : Vivre parmi des Gens dont les mœurs se corrompent de plus en plus, où vous ne sauriez distinguer le vrai & fidèle Ami d'avec le faux & le perfide, & où on vous arrache par violence l'objet de vôtre tendresse & de tous vos plaisirs ? Non, quand ces Barbares-là voudroient me faire leur Roi, leur Empereur, des sujets d'un si mauvais naturel ne me tenteroient point [1].

[1] *Non est Cupida civitas : ce n'est point une Ville souhaitable :* car *Cupida* est ici au passif. Ainsi Charin veut dire, qu'Athène n'est pas un lieu fort agreable, ni dont on doive beaucoup se soucier.

ACTE CINQUIEME.

SCENE SECONDE.

EUTICHE, CHARIN.

EUTICHE:

O Fortune ! Toi qui as toûjours l'œuil ouvert sur les Dieux, & sur les hommes ; toi qui es la Maitresse des uns & des autres ; O Fortune ! je te remercie de m'avoir fait trouver ce que j'esperois. Est il quelque Dieu, à l'heure qu'il est, qui ose se vanter d'être aussi content que je le suis ? Ce que je cherchois étoit au Logis [1] : j'y ai trouvé six Compagnons :

[1] *Domi erat quod quaritabam : ce que je cherchois étoit chez nous.* Savoir, Pasicompse ; Eutiche, comme un Ami plein de zèle & d'ardeur, aïant couru par tout pour la deterrer.

[2] *Abjicio*

pagnons : la Vie, l'Amitié, la Ville, la Joïe, le Jeu, le Divertissement. En les trouvant, & avec leur secours, j'ai étouffé, j'ai ecrasé dix Monstres qui trainent la mort après eux : la Colere, la Haine, la Fureur, la Ruine, la Resistance opiniatre, la Tristesse, les Pleurs, l'Exil, la Pauvreté, l'Abandonnement de tout le Monde. Grans Dieux ! faites moi la grace que je puisse trouver au plûtôt mon Ami.

CHARIN:

Mon Equipage de voïageur est comme vous le voïez. Je renonce à la superbe [1]. Je suis mon Compagnon, mon Valet, mon Cheval, mon Palfrenier, mon Ecuïer : je suis mon Gouverneur & mon Eleve ; je me commande & je m'obeis, tour à tour. Je porte fort bien sur mes epaules tout ce qui m'est necessaire en chemin. O Cupidon ! que ta puissance est bisarre ! car si par ton feu, tu inspire le courage & la hardiesse, aussi, d'un seul revers, tu jette tes Champions dans la foiblesse & dans l'abatement.

EUTICHE:

Je pense de quel côté je pourrois le rencontrer.

CHARIN:

C'est une resolution prise ; & je ne m'en relacherai jamais. Je veux chercher ma Maitresse, en quelque endroit de la Terre qu'on

F 7 l'ait

[1] *Abjicio superbiam : je renonce à la superbe.* C'est à dire : je ne suis rien moins qu'Equipé en Voïageur de ma condition : mais je neglige cela ; je le mets au dessous de moi ; la superbe ne me touche point.

[2] *Non*

l'ait cachée : ni les Fleuves, ni les Montagnes, ni la Mer même ne feront point d'obstacle à ma course & à ma recherche. Je ne crains ni le Chaud, ni le Froid, ni le Vent, ni la Grêle : je souffrirai patiemment la Pluie, la Fatigue, le Soleil & la Soif. Enfin, je ne me fixerai dans aucun lieu [1]; je ne me reposerai ni Jour, ni nuit, avant d'avoir trouvé ou ma Maitresse ou la Mort.

EUTICHE:

Je ne sai quelle voix a frapé mes Oreilles.

CHARIN:

Pour ne manquer à aucune precaution, je vous invoque aussi, Lares qui presidez aux chemins [2] : daignez me prendre sous vôtre pretection.

EUTICHE:

Grand Jupiter ! Charin seroit il ici?

CHARIN:

Adieu, tous mes bons Concitoïens ! je prens congé de vous pour jamais.

EUTICHE:

Arrête, sur le Champ, Charin.

CHARIN:

Qui me rapelle?

EU-

[1] *Non concedam* : je ne me retirerai, je ne m'arrêterai dans aucun endroit pour me reposer.

[2] *Invoco vos Lares Viales* : *je vous invoque, Lares des Chemins.* Afin que rien ne manque à sa devotion, il s'adresse aussi aux Divinitez qui presidoient aux Chemins ; Mercure y avoit sa bonne part. Il y avoit aussi, *les Semitales, les Dieux des Sentiers : Dea Bivia, la Déesse des deux chemins; Dea Compitorum ; la Deesse des Carfours ;* enfin, *Dii Vii, les Dieux des Chemins.*

[1] *Cape*

EUTICHE:

L'esperance, le Salut & la Victoire.

CHARIN:

Que me voulez vous ?

EUTICHE:

Aller avec toi.

CHARIN:

Cherchez donc un autre Camarade ; car ceux qui me tiennent, ne veulent pas me laisser aller.

EUTICHE:

Et qui sont ils ces Compagnons ?

CHARIN:

L'inquietude, l'affliction, la douleur, les larmes, les gemissemens.

EUTICHE:

Chasse cette vilaine Compagnie là : tourne toi de ce côté ci; & reviens sur tes pas.

CHARIN:

Si c'est l'envie de causer qui te tient, tu peux me suivre.

EUTICHE:

Arrête donc absolument.

CHARIN:

Tu as grand tort de me retarder, dans le dessein que j'ai d'avancer ? Voila le Soleil qui se couche.

EUTICHE:

Si tu te hâtois autant de t'aprocher de moi, comme tu te presse de t'en eloigner, tu ferois beaucoup mieux. Le vent soufle maintenant en Poupe de ce côté-ci : c'est pourquoi tourne la voile [1]. Ce Zephire, ou Vent

[1] *Cape modo Vorsoriam : prens maintenant la Vorsoire.*

C'est

Vent d'Occident est ferain :[1] au contraire, ce Vent de Midi presage la Pluïe : l'un aporte le Calme : l'autre foulève tous les Flots. Reviens ici à Terre, Charin : Ne vois tu pas vis à vis de toi une nuée noire & prête à crever ? Regarde maintenant à gauche : comme le Ciel est clair & luisant ! le vois tu ?

CHARIN:

Cet homme-ci m'ebranle, & m'a donné du Scrupule[2] : pour le plus fur, je vais me tourner de son côté.

EUTICHE:

O mon cher Charin ! que tu es un brave homme ! Marche à ma rencontre : avance : tens le bras : prens ma Main ; la tiens tu ?

CHARIN:

Je la tiens.

EUTICHE:

Tiens moi donc bien. Ca, de bonne foi ! fans ma rencontre, où allois tu ?

CHA-

C'est la Corde qui sert à faire tourner la voile d'un Vaisseau, selon les differens tours du Vent. C'est donc par cette metaphore tirée de la Marine & de la Navigation, que Euriche détourne fon Ami du dessein qu'il a formé de fuir & de s'exiler : *Cape Versoriam* : tourne la voile, change de résolution, reviens sur tes pas.

[1] *Hic favonius serenus est : ici est un ferain & agreable Vent du couchant.* Allegorie continuée & fort ingenieuse.

[2] *Religionem ille objecit : celui-la m'a jetté de la Religion :* c'est à dire : il me rapelle avec tant d'empressement ; & il me dit tant de choses que ma Conscience en est ébranlée. Ce *Religionem objicit* revient à nôtre Phrase ; *il me donne des Scrupules.*

CHARIN:

En exil.

EUTICHE:

Qu'iras tu faire en ce Païs là, quel qu'il soit?

CHARIN:

Ce qu'un malheureux y fait.

EUTICHE:

Ne crains rien: je veux te rendre toute ta joïe avant ton depart.

CHARIN:

Je m'en vais donc tout à l'heure.

EUTICHE:

Afin de te rejouir, laisse moi te dire, ce que tu souhaite, avec le plus d'ardeur & de passion, qu'on te dise. Arrête toi donc: je suis ici comme ton meilleur Ami; & comme celui qui va te faire le plus grand bien que tu. . . . .

CHARIN:

Qu'est-ce que c'est?

EUTICHE:

Ta Maitresse.

CHARIN:

Eh bien, ma Maitresse! qu'as tu à m'en dire de nouveau?

EUTICHE:

Je sai où elle est.

CHARIN:

Toi je te prie?

EUTICHE:

Pleine de vie & en parfaite santé.

CHARIN:

Mais où l'as tu laissée dans une si belle disposition?

EU-

EUTICHE:

Où je sai que elle est.

CHARIN:

J'aimerois mieux que ce fût moi qui le fût.

EUTICHE:

Mais enfin, te sens tu capable de te tranquiliser?

CHARIN:

Si je suis dans une agitation trop violente, dans un trop grand mouvement?

EUTICHE:

Je saurai bien le calmer & le rassurer: ne crains point.

CHARIN:

Je te prie, je te conjure; parlez nettement: dis moi où elle est, & où tu l'as vuë? Pourquoi as tu la cruauté de me faire languir: chaque instant que tu retarde, m'est un nouveau coup de Poignard.

EUTICHE:

Elle n'est pas loin d'ici.

CHARIN:

Montre la moi, donc, si tu la vois.

EUTICHE:

Ma foi! je ne la voi pas à present: mais il n'y a pas longtems que je l'ai vuë.

CHARIN:

Pourquoi ne me procure tu point le plaisir de la voir?

EUTICHE:

Je le ferai.

CHARIN:

Je le ferai? ce mot la n'accommode point l'im-

l'impatience d'un Amant : c'est le renvoïer trop loin.

EUTICHE:

Quoi ! la peur te tient encore ? Je veux te faire conoitre toutes choses. Celui qui garde ta Maitresse, est le meilleur Ami que j'aïe; c'est l'homme du Monde à qui je suis obligé de souhaiter le plus de bien.

CHARIN:

Je ne me soucie point de cela: je cherche ma Maitresse.

EUTICHE:

C'est aussi d'elle que je te parle : mais, afin que tu le sache, son nom ne me vient pas dans l'esprit aussi vivement qu'à toi.

CHARIN:

Dis moi donc où elle est ?

EUTICHE:

Chez nous.

CHARIN:

Cette Maison-là doit être belle, & bien bâtie [1], si tu dis vrai : mais de quelle maniere dois-je ajouter foi à ce que tu dis ? parle tu sur la foi de tes yeux, ou si ce n'est que par oui dire ?

EU-

[1] *Pulchreque adificatas;* & *d'une belle structure.* Dans la Vente d'une Maison, il y entroit toûjours cette formule là : *Maison bonne & bien bâtie.* Ciceron : *Quod si qui proscribunt villam bonam, bene que adificatam, non existimantur fefellisse, etiamsi illa nec bona est, nec adificata ratione : ceux qui font crier ou afficher qu'une Metairie à Vendre est bonne & bien bâtie, n'ont point trompé, quoique la Metairie ne soit pas bonne ; quoi qu'elle soit bâtie à contre sens.*

[2] *Opta*

EUTICHE:

Je l'ai vuë ; vuë, te dis-je, comme je te voi.

CHARIN:

Qui l'a amenée chez vous ?

EUTICHE:

Ah ! tu es importun & malin dans tes interrogations.

CHARIN:

Tu dis vrai.

EUTICHE:

Certainement Charin, tu n'as ni honte, ni retenuë: après tout: que t'importe avec qui ta Belle soit venuë chez nous?

CHARIN:

Pourvû que elle y soit.

EUTICHE:

Oui, surement, elle y est.

CHARIN:

Demande moi donc tout ce que tu voudras [1] en recompense de ta bonne nouvelle.

EUTICHE:

Mais quoi ! si je demandois?

CHARIN:

Prie les Dieux qu'ils me donnent le moïen de la voir.

EUTICHE:

Tu te moque.

CHA-

[1] *Opta ergo: tu n'as donc qu'à choisir.* Autrefois on donnoit une recompense à ceux qui avoient aporté une bonne nouvelle; & apparemment, le Porteur étoit en droit de choisir, & de demander ce qui l'accommodoit le mieux.

[1] *Sed*

CHARIN:

Enfin, pourvu que je la voïe, je ſuis ſauvé. Mais pourquoi n'otai-je point tout ce biſarre Equipage [1] ? Hola ho, Garçon ! venez ici ; & qu'on m'aporte au plûtôt mon Manteau.

EUTICHE:

Oh ! cela va bien : que tu me plais à preſent !

CHARIN:

Cela eſt fort bien, mon Enfant : puis que te voila venu, prens la Caſaque & tout le reſte de l'attirail : mais à condition que tu te tiendras ici à l'ecart, afin que ſi ce qu'on me dit n'eſt pas vrai, je continuë le Voïage que j'ai commencé.

EUTICHE:

Tu ne me crois donc point encore?

CHARIN:

Je ne doute aſſurement point de ce que tu me dis ; je te croi en tout : mais d'un autre côté, pourquoi ne me fais tu pas entrer, afin que j'aïe le plaiſir de la voir?

EUTICHE:

Attens encore un peu.

CHARIN:

Que veux tu que j'attende?

EUTICHE:

Il n'eſt pas tems d'entrer.

CHA-

[1] *Sed quin ornatum hunc rejicio ? mais pourquoi ne me debaraſſai je point de tout cet Equipage ?* Charin, voïant ſa Maitreſſe retrouvée, & aïant bonne Eſperance de la poſſeder, perd tout d'un coup l'envie de courir le Monde, & ôte tout ce qu'il s'étoit mis ſur le corps dans la vuë de voïager plus commodement.

CHARIN:

Tu me fais mourir.

EUTICHE:

Par quelle raiſon?

CHARIN:

Parce que tu ne veux pas me faire entrer.

EUTICHE:

Je te dis qu'il n'eſt pas à propos.

CHARIN:

Pourquoi?

EUTICHE:

Par ce que la Fille n'eſt pas en commodité.

CHARIN:

Elle qui m'aime, & que j'aime reciproquement n'eſt pas en commodité de me voir? Ah! je voi bien que cet homme-ci me jouë & ſe moque de moi en toute maniere: moi encore plus ſot & plus foû de me fier à lui: il m'amuſe, & ne fait que me retarder. Il faut que je reprenne ma Caſaque.

EUTICHE:

Arrête un moment; & laiſſe moi te dire quelque choſe.

CHARIN:

Aproche, Garçon; & reprens mon Manteau.

EUTICHE:

Ma Mere eſt dans une furieuſe colere contre mon Pere, de ce que pendant qu'elle étoit à la Campagne, il l'a fait venir, ſans aucun reſpect pour elle; comme pour l'inſulter, pour la braver à ſon retour; car elle ne doute point que ta belle ne ſoit la Maitreſſe de ſon Mari.

CHA-

CHARIN:

Donne moi ma Ceinture [1].

EUTICHE:

Ma Mere est actuellement occupée à examiner cette afaire-là dans la Maison.

CHARIN:

Je tiens déja mon épée.

EUTICHE:

Car si je te mene à present chez nous pour te donner le plaisir de la voir...

CHARIN:

Je prens ma cruche [2]; & adieu, je m'en vais.

EUTICHE:

Doucement, Charin; demeure encore un peu: rien ne te presse; tu partiras toûjours bien.

CHARIN:

Si tu t'imagine pouvoir me rendre ta dupe, tu te mécomte fort, mon Ami: je suis du moins aussi fin que toi.

EU-

[1] *Zonam sustuli : j'ai relevé ma Ceinture.* Charin s'imaginant que son Ami lui disoit une fausseté, & qu'il ne cherchoit qu'à l'amuser pour l'empêcher de partir, reprend son Equipage de Voïageur : il commence par la Ceinture dont ils se servoient pour retrousser l'Habit ; & dans laquelle on mettoit le *Viatique*, ou l'Argent du Voïage.

[2] *Tollo ampullam : j'emporte ma Courge*, les Voïageurs portoient ordinairement un certain vase plein d'huile, pour se froter les piez. Ce Vaisseau se nommoit *Ampoule*. Quand on y mettoit du vin, il s'apelloit *Oenophorum*. Parce que ces Vaisseaux avoient un gros ventre, Horace, par une metaphore tirée de là, nomme *Ampoules* de graus mots ; des mots affectez.

EUTICHE:

Par Pollux! je ne pense à rien moins qu'à te tromper.

CHARIN:

Pourquoi donc ne me laisse tu point partir pour mon grand voïage?

EUTICHE:

Je ne le soufrirai pas.

CHARIN:

Ah! je ne fais ici que m'amuser, & que perdre mon tems. Ca, Garçon! rentre au Logis; & au plus vîte. Pour moi, je suis déja monté en Chariot; & je tiens la bride.

EUTICHE:

En verité, tu n'es pas dans ton bon sens.

CHARIN:

Pourquoi mes pieds ne vous jettez vous point dans le Chariot pour aller droit en Cipre, puis que mon Pere me condamne au banissement.

EUTICHE:

Que tu es foû! Ne parle donc point comme cela: tu te perds dans tes fausses & ridicules imaginations

CHARIN:

Tu as beau dire & beau faire: je suis absolument resolu de courir après ma Maitresse & de la chercher par tout.

EUTICHE:

Je te dis que elle est au Logis.

CHARIN:

Et moi je soûtiens que quiconque le dit en a menti.

EUTICHE:

Tu m'insulte, mon Ami; car surement je

je ne t'ai dit que la vérité : mais, je le pardonne à la violence de ton chagrin.

CHARIN:

Bon ! me voila déja heureusement arrivé à Cipre.

EUTICHE:

Peste soit du foû ! laisse là ton Cipre où il est ; & sui moi, afin que tu aïe le ravissement de voir cette beauté en l'honneur de la quelle tu fais un si bel êcart de bon sens.

CHARIN:

Je l'ai cherché de tous côtez : mais ma peine a été inutile.

EUTICHE:

Je ne me soucie point de la mauvaise humeur de ma Mere ; je veux passer par dessus pour l'interêt de mon Ami.

CHARIN:

Ca : je me remets en chemin pour continuer ma recherche. Me voici à Chalcide : j'apercois de loin mon hôte de Zacinte [1] : il faut que je le salue ; & que je lui aprenne le sujet de mon arrivée : je lui parle actuellement : je lui demande s'il n'a point oui dire que quel-cun a amené ici ma belle Déesse ; & quel est le trop heureux Mortel qui s'en est mis en possession.

EUTICHE:

Veux tu donc enfin quiter ton impertinent & degoûtant galimatias ? Allons ! romps tout

[1] *Hospitem Zacyntho* : On doit sous entendre la préposition *E*, *Hospitem e Zacyntho*, *mon hôte de Zacinte*. Dans le même sens ; *uxor Lemno* ; *la Femme de Lemne* : *anus Corintho*, *la Vieille de Corinte* : *Vinum Chio*, *le Vin de Chio*.

le Marchand. G [2] *Respon-*

tout d'un coup ton Voïage Phantaſtique ; & entre avec moi là dedans.

CHARIN:

Mon hôte me répond tout de travers ; & comme s'il faiſoit ſemblant de ne me point entendre, il m'aprend pour nouvelles que les figues [1] ne ſont pas mauvaiſes à Zacinte.

EUTICHE:

Il n'a rien dit en cela que de vrai ; elles y ſont d'un bon Suc.

CHARIN:

Mais touchant ma Maitreſſe ; il croit avoir oui dire que elle eſt ici à Athènes.

EUTICHE:

Ce Prophète-là eſt aſſurement un autre Calchas de Zacinthe.

CHARIN:

Je m'embarque : je mets à la voile : j'entre dans nôtre Port : me voila au Logis. Je ſuis donc graces aux Dieux revenu de mon exil dans une ſanté parfaite, & ſans la moindre fatigue. Oh, bon jour mon cher Ami, & cher Compagnon Eutiche ! Comment t'es tu porté en mon abſence ? He bien ! Mon Pere & ma Mere jouiſſent ils d'une bonne diſpoſition ? ſont ils auſſi bien que je les ai laiſſé ? Pour toi, cher Ami ? tu ne manqueras pas de me donner à Souper, ſelon la coutume. Bon ! tu ne fais que ton devoir en

[1] *Reſpondet Zacyntho ficos fieri : il rêpond que les figues ſont aſſez bonnes à Zacinte.* C'eſt à dire : je demandois à mon hôte s'il n'avoit rien apris de Paſicompſe, ma Maitreſſe : mais il me parle de tout autre choſe, ſans ſe mettre en peine de rêpondre poſitivement à mon interrogation.

en m'invitant. Demain chez toi ; aujourd'hui chez nous: voila la belle methode; & cela doit se faire ainsi.

EUTICHE:

Helas ! se peut il que tu debite tant de folies ? Cet homme là a perdu l'esprit ; il faut necessairement que la Cervelle lui ait tourné.

CHARIN:

Pourquoi aussi ne marque tu pas plus d'empressement, plus de chaleur à secourir ton Ami ?

EUTICHE:

Veux tu me suivre ?

CHARIN:

Oui, & de bon cœur.

EUTICHE:

Marche, je te prie, tout doucement sur les talons, entens tu ?

CHARIN:

Je le fais comme s'il y avoit longtems que tu me l'eusse dit.

EUTICHE:

Je veux refaire la Paix entre mes Parens ; car ma Mere est outrée à present de depit.

CHARIN:

Va seulement ton chemin.

EUTICHE:

C'est au sujet de la belle Esclave en question.

CHARIN:

Ne perds donc point de tems : fais ton afaire.

EUTICHE:

Prens donc bien garde.

CHARIN:

Que tu es importun ! je croi que tu ne finiras point : va ton chemin , encore une fois : & ne crains rien : je la rendrai aussi douce que l'est Junon , quand elle est en paix conjugale avec Jupiter.

ACTE CINQUIEME.

SCENE TROISIEME.

LISIMAQUE, DEMIPHON,

LISIMAQUE:

Je ne doute point, Nôtre ancien Ami, que vous n'aïez oui souvent cette belle sentence des sages, *la Volupté est l'Apas de tous les maux* ; car effectivement, le plaisir n'est pas moins à l'egard des hommes qu'un Hameçon, par lequel ils se laissent prendre comme des Poissons. Lorsque tous les Vieillards , amortis par la longueur & par la glace de l'Age, sont insensibles aux attraits de la Volupté , la fuïant même, comme ne leur convenant plus ; vous cependant, n'avez point à vôtre Vieillesse une obligation si precieuse : puisque le nombre des années, non seulement n'a point éteint en vous le feu d'un Amour impudique ; mais même qu'il vous y replonge plus avant. C'est cette malheureuse passion qui vous perd entierement ; qui vous aveugle tout à fait ; n'aïant plus ni esprit, ni discernement, ni penetration. Vous m'avez aussi , de vôtre grace , embarqué dans une jolie afaire : je ne sai

par

par où m'y prendre, pour me tirer de ce pas-là.

DEMIPHON:

Ces sortes d'afaires-là ne dependent point des hommes; c'est aux Dieux qu'il faut s'en prendre. Si vous faisiez serieusement, Lisimaque, cette pieuse & edifiante reflexion, vous tomberiez d'accord que vous êtes injuste contre un Ami; & contre un Ami qui vous conoit un peu, comme vous savez. Vous me la donnez bonne, vraïment! N'êtes vous jamais tombé [1] en pareil cas s'il vous plait?

LISIMAQUE:

Par Pollux! je ne me suis jamais precautionné criminellement. Malheureux que je suis! je ne me conois plus: à peine sais-je si je dois me compter encore parmi les Vivans, car ma Femme est dans une fureur horrible [2] contre moi à cause de cette Courtisanne, elle la prend de bonne foi pour ma Maitresse.

 DE-

[1] *Quasi tu nunquam quicquam assimile hujus facti feceris: comme si vous n'aviez jamais rien fait de semblable.* Demiphon, dit le Delfinaire; & prenons garde de nous y tromper, Demiphon, dis-je, fait cette objection à Lisimaque, pour s'excuser de la remontrance & des reproches qu'il vient de lui faire. C'est comme s'il lui disoit: en verité vous avez bonne grace! Ne semble-t-il pas, à vous entendre, que vous n'avez jamais aimé; & que vous ne conoissez l'Amour que de nom?

[2] *Vxor tota in fermento jacet: ma Femme est tout en ferment.* Le levain, ou ferment est le simbole de l'aigreur, & de la colere que l'aigreur produit. C'est comme si Lisimaque disoit, ma Femme bouillonne de colere.

Expurgationem habebo: je vous justifierai auprès d'elle; je lui ferai voir la fausseté de sa prevention.

[1] *Plu-*

DEMIPHON:

Que cela ne vous inquiete point : je ſaurai ſi bien vous juſtifier dans ſon eſprit, que toute ſa colere s'apaiſera.

LISIMAQUE:

Suivez moi donc : mais je voi mon Fils qui ſort.

ACTE CINQUIEME.

SCENE QUATRIEME.

EUTICHE, LISIMAQUE, DEMIPHON.

EUTICHE:

Ma Mere eſt *defachée*, Dieux merci ; & je vais chercher mon Pere pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Je reviens dans un moment.

LISIMAQUE:

Le debut me plait beaucoup [1]. A qui en veux tu Eutiche ? Qu'eſt ce qu'il y a ?

EUTICHE:

La Déeſſe Oportunité [2] vous eſt bien favora-

[1] *Placet initium : le commencement me fait plaiſir.* C'eſt à dire : le commencement eſt de bon augure. Le bon homme dit cela parce qu'il voit que ſon Fils vient à lui avec un viſage ouvert, avec un air gai, content, riant, qui fait conjecturer aiſément qu'il eſt porteur d'une bonne nouvelle. C'eſt ce qui paroît d'un bon préſage à Liſimaque. Un Annotateur, non moins pénétrant que *Eradit*, croiroit volontiers que le Vieillard joue ici ſur le nom de ſon Fils. Car Eutiche ſignifie bonne fortune. Ainſi, *placet initium*, cela voudroit dire : *le commencement eſt heureux & fortuné.*

[2] *Optima Opportunitate : le plus à propos du monde.* Les Anciens mettoient parmi leurs Divinitez la bonne occaſion, la Rencontre favorable ; ils la *diviniſoient*, dis-je, ſous le nom *d'Opportunité.* [3] *Suâpte*

vorable ? vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMAQUE:

Quelle avanture peut donc être survenuë chez nous ?

EUTICHE:

Vous avez à present, mon Pere, une Moitié aussi douce & aussi brebis que vous l'aïez jamais eprouvée. Vous n'avez hardiment qu'à mettre la Main l'une dans l'autre, & qu'à refaire la Paix.

LISIMAQUE:

Les Dieux ont pitié de moi ; ils me sauvent.

EUTICHE:

J'ai assuré que vous n'aviez point de Maitresse.

DEMIPHON:

Les Dieux te confondent ! Mais aprenez-moi, je vous prie, ce mistere imprevû.

EUTICHE:

Je vais vous le reveler: il ne s'agit que de me prêter vos Oreilles: ecoutez donc bien.

LISIMAQUE:

Tu ne te plaindras pas de nôtre attention, je t'en assure.

EUTICHE:

Ceux qui sont nez de bon Sang & de bonne Famille [1], s'ils ont reçu de la Nature de mau-

[1] *Suâpte culpâ genere capiunt genus.* D'autres lisent *ex genere ;* comme si vous disiez *degenere*, de *degeneris & hoc degenere*, *qui degenere.* Après ce Préambule Grammatical, on peut eclaircir ainsi cette Phrase obscure & embarassée : Ceux qui sont néz de bonne race, s'ils sont d'un mechant naturel, par le bon sang dont ils

mauvaises & scelerates inclinations; ils deshonorent leur Race; ils souillent & corrompent leur Naturel.

DEMIPHON:

Ce qu'il dit-là est inconteſtable.

LISIMAQUE:

C'eſt donc à vous, Seigneur Demiphon, à qui mon Fils s'adreſſe, excuſez la jeuneſſe de la Barbe.

EUTICHE:

Il n'y a rien de plus vrai que ce que dit mon Pere. Car il étoit inique & criant, qu'à vôtre âge, vous ôtaſſiez, vous raviſſiez, vous enlevaſſiez à vôtre Fils, jeune & amoureux, une belle Maitreſſe qu'il avoit acheté & paié de ſon propre Argent.

DEMIPHON:

Que dites vous là? Cette Etrangere eſt la Maitreſſe de Charin?

EUTICHE?

Voïez comment le mechant diſſimule & fait ſemblant de l'ignorer!

DEMIPHON:

Certainement, il m'avoit aſſuré que ſon but, en achetant cette Eſclave, étoit d'en faire preſent à ſa Mere, comme d'une jolie Servante.

EUTICHE:

C'eſt donc pour cela Monſieur, que vous l'avez rachetée ſur lui avec tant d'ardeur, Amant

ils ſont formez, ils prènent un mauvais ſang, & corrompent leur bonne naiſſance; c'eſt à dire: ils abuſent des bonnes ſemences qu'ils avoient reçu de la Nature; & au lieu qu'ils étoient néz pour le bien, ils ſe tournent vers le Vice; ſouvent même, ils donnent dans le Crime & dans la Scelerateſſe. ¹ Ve-

Amant de fraiche date, *Adolescent* voûté, sous le poids des années [1].

LISIMAQUE:

Par Hercule! tu dis merveilles: continue: je me mettrai de l'autre côté pour t'aider: chargeons le de concert; & disons lui en suivant tout son merite.

DEMIPHON:

Je suis perdu.

LISIMAQUE:

Ce vieux *Paillard* qui, pour assouvir sa Lubricité honteuse, a fait à son Fils une injustice, une violence que ce pauvre jeune homme n'avoit rien moins que merité.

EUTICHE:

L'envelement de sa Maitresse, par son propre Pere, avoit jetté mon Ami dans un si grand desespoir, qu'il avoit resolu de se bannir pour jamais d'Athènes: il partoit même déja, pour ce long voïage: mais l'aïant heureusement rencontré, je lui ai ôté de la téte ce bisare dessein d'exil; & je l'ai ramené chez nous: car serieusement, & foi de Hercule! sans moi vous n'aviez plus de Fils.

DEMIPHON:

Est il parti?

LISIMAQUE:

Quoi! osez vous encore parler? Ombre d'homme [2], Phantóme d'Humanité. Il faloit

 à

[1] *Vetus puer*: *Vieux-Enfant.* C'est à dire Vieillard qui rentre en enfance & qui radote, quelcun a dit *puer centum annorum*; *un jeune hommé de cent ans.* Philostrate dit: *puer inter senes*; *inter pueros*: *jeune homme parmi les Vieillards*; *Vieillard parmi les jeunes Gens*.

[2] *Etiam loquere, larva? vous avez encore la hardiesse de*

à vôtre âge, rompre pour toûjours avec le commerce amoureux.

DEMIPHON:

J'ai fait une grosse faute, & un grand egarement, je le confesse.

EUTICHE:

Vous parlez encore, Masque de Sagesse & de Vertu! Vous ne deviez point vous en rendre coupable, de cet horrible egarement. Chaque Age a ses actions diferentes comme chaque Saison de l'Année porte son fruit. Car si les Vieillards sont en droit de souiller par l'infamie du *Putanisme*, la gravité de leurs mœurs, où en est donc venu le Gouvernement de nôtre Republique?

DEMIPHON:

Ah Miserable! je ne sai plus où j'en suis: me voila ruiné d'honneur.

EUTICHE:

Les Jeunes Gens ont bien coutume de faire cela plus que les autres.

DEMIPHON:

Vous n'avez vous autres qu'à disposer de la Creature comme il vous plaira; je n'y prens non plus de part qu'aux choses qu'on meprise d'avantage [1].

EU-

de parler, *Phantôme*; c'est à dire: vous dont les années nombreuses ont tellement enervé la vigueur & les forces, que vous n'êtes plus un homme, par raport au Commerce amoureux; vous n'êtes qu'une Ombre, qu'une Figure de *Virilité*.

[1] *Vobis habete cum porcis & fiscina: Aïez-la, gardez-la avec les Cochons, & la Corbeille.* Demiphon veut dire par là qu'il renonce à Pasicompse, autant qu'on peut renoncer à une chose; & qu'il la cede, qu'il l'abandonne de bonne foi à Charin son Fils. Cette *formule*, ou maniere de parler vient

EUTICHE:

Rendez-là à vôtre Fils; abandonnez lui en la possession.

DEMIPHON:

Qu'il la prenne; qu'il la mette à tel usage qu'il voudra; j'y consens de tout mon cœur.

EUTICHE:

Par Pollux! il est grand tems [1]; à present que vous n'avez plus d'autre parti à prendre.

DEMIPHON:

Qu'il exige de moi ce qui lui plaira en satisfaction du tort & de l'injure que je lui ai fait: pourvu que vous l'apaisiez à mon egard j'en passerai par tout. Adoucissez le pour moi, je vous en prie. Oui, Eutiche, je vous le jure par Hercule! si j'avois su que mon Fils aimoit sa belle Esclave; quand il ne m'en auroit fait confidence que par maniere de badinage, je ne la lui aurois jamais oté. C'est pourquoi, comme vous êtes son meilleur Ami, & son fidele Compagnon, je vous con-

vient de ceux qui Vendent, ou qui cedent avec le fond d'une Terre, tous les Bestiaux, & tous les Meubles, les Vtenciles, les Outils, &c.

Et comme le Cochon est le plus meprisable *Bêtail*; & la Corbeille d'Osier, la moins considerable des Pièces du menage rustique, on disoit *cum Porcis & Fiscina, avec les Cochons & le Panier d'Osier*, pour marquer qu'on renonçoit generalement à tout; & qu'on ne se réservoit quoique ce soit dans la Vente ou dans la Cession. D'autres lisent *cum Sportis & Fiscina*; avec les Corbeilles & le petit Panier. Ce qui paroit d'autant plus vraisemblable que Pasicompse avoit peut-être aporté du Vaisseau chez Lisimaque, des Corbeilles des Paniers; enfin quelques Ouvrages de jonc.

[1] *Temperi*; c'est à dire: *tempori*, *tempore*, *tempestive*, *il est bien tems!* ce qui se dit par ironie & par contre vérité.

conjure d'entreprendre ma defense, & de me reprocurer toute sa tendresse: acceptez ce Vieillard pour Client; plaidez ma cause en bonne Avocat: je n'oublierai point ce service là; & je vous ferai convenir de ma reconoissance.

LISIMAQUE:

Priez le qu'il vous pardonne vos pechez, & vôtre jeunesse.

DEMIPHON:

Encore? tant de fois à la charge sur un Ami qui n'opose point d'autres armes que la patience & le repentir? Courage! faites vous un grand merite, une gloire, une fierté de vôtre innocence. Un tems viendra, j'espere, que vous ne parlerez pas si haut; & que vous rendant la pareille, je vous ferai à mon tour des reproches, & des exhortations.

LISIMAQUE:

Vous ne tenez rien, Nôtre vieux Ami; j'ai déja congedié toutes ces sortes de pratiques là.

DEMIPHON:

Et c'est bien mon intention de faire le même dans la suite, & de vous imiter fidelement.

LISIMAQUE:

Vous n'y gagnerez rien: Vôtre mauvais penchant vous rentrainera toûjours à ce Vice là.

DEMIPHON:

Sera ce bientôt fait? hé! finissons, je vous en suplie, sur cet odieux & mortifiant Article: ou fouettez moi, comme un Esclave, si le cœur vous en dit.

LISIMAQUE:

L'avis est judicieux: mais vôtre Epouse se char-

chargera volontiers de cette execution-là quand elle sera informée du fait.

DEMIPHON:

Il n'est pas fort à propos que elle en soit avertie.

EUTICHE:

Que dites vous-là? Elle n'en saura rien: ne craignez point. Mais entrons chez nous: cet endroit-ci n'est pas commode pour conter vos histoires: les Passans pourroient les entendre; & voudroient en être les arbitres & les juges.

DEMIPHON:

Par Hercule! Pourquoi ne parle tu pas encore plus juste? Si nous entrons, la Comedie en sera plus courte. Allons.

EUTICHE:

Vôtre Fils est chèz nous; je l'ai laissé là dedans.

DEMIPHON:

Cela est fort bien. Nous irons par ici; nous passerons par le Jardin; & nous entrerons dans la Maison.

LISIMAQUE:

Eutiche! Je veux qu'on termine cette afaire-là avant que je remette le pié dans le Logis.

EUTICHE:

Que veut donc dire cela, mon Pere?

LISIMAQUE:

Chacun pense à ses afaires; chacun a ses raisons. Mais dis moi, Eutiche, es tu bien sur que ta Mere est tout à fait revenuë de sa prevention, & de sa fureur?

EUTICHE:

Je ne vous dis rien en cela dont je ne sois fort assuré.

LISIMAQUE:

Regarde moi! G 7 EU-

EUTICHE:

Regardez moi, vous.

LISIMAQUE:

Je le veux. Mais je te prie, autant que je puis te prier ; je t'en conjure par Hercule, prens bien garde que je ne sois pas attrapé.

EUTICHE:

Comment, mon Pere, vous vous defiez de moi?

LISIMAQUE:

Non, mon Fils : je ne croi pas que tu voulusse me tromper. Mais cependant: je ne puis penser à la colere de Madame mon Epouse, sans avoir le malheur de trembler.

DEMIPHON:

Entrons donc.

EUTICHE:

Non : avant que nous sortions d'ici, je suis d'avis que nous prescrivions aux Vieillards des Lois pour les contenir, & qu'ils observent exactement. Si nous conoissons quel-cun, même encore Garçon & Maître de sa Personne, qui s'avise, à soixante ans, de devenir amoureux, & de hanter les Courtisannes, nous le citerons en Justice; & nous le ferons declarer inhabile à l'Amour debauché: & par Hercule! s'il a consumé son bien dans *le Putanisme* nous le laisserons languir & croupir dans sa panvreté. Gardez vous bien après cela d'empêcher un jeune homme de faire l'Amour, & d'avoir une Debauchée pour se divertir; à condition que la maniere sera bonne. Si quel-cun prétend arrêter le cours de la jeunesse, il la perdra plus en secret, que s'il lui fournissoit ouvertement. Que cet-

cette sage loi engage & lie, pour la premiere fois les Vieillards, des cette nuit-ci.

Adieu, Messieurs: puissiez vous joüir longtems d'une santé parfaite! Et vous Illustre Jeunesse! si cette loi-là est de vôtre goût, si elle vous plait, il est juste que vous fassiez retentir vos aplaudissemens en faveur de la prudence & de l'industrie des Vieillards.

FIN DU MARCHAND.

REFLEXION
SUR LE
MARCHAND.

Sur ce nom là, qui ne croiroit que toute la Pièce roule sur le Negoce? Il y a sans doute un fondement raisonnable pour s'imaginer que le Poëte va joüer dans cette Comedie-ci les endroits risibles du Commerce. Que ne pourroit on pas dire, par exemple, sur cette insatiable avidité du gain qui pousse les Hommes à exposer ce qu'ils ont de plus cher, je veux dire la Vie, à l'exposer, dis-je, aux tempêtes, à la famine, aux maladies, à l'Esclavage, & à tant d'autres horreurs dont il faut necessairement courir le risque dans les longues Navigations? Un Ancien a dit que l'Auteur de l'Univers, en faisant la Mer, avoit en vuë de séparer les Mortels, & de leur interdire toute communication, en mettant entr'eux des espaces im-

immenses, & d'un trajet aparemment impossible : mais que l'Homme avoit rendu cette sage précaution inutile, en trouvant, par son industrie & par une hardiesse tout à fait temeraire, le moien de les traverser.

Quelles ont été, pensons y chemin faisant, quelles ont été les suites de cette surprenante & admirable invention ? les Hommes ont cherché les Hommes, en passant, en marchant, en courant sur des abîmes ; en afrontant le peril & la mort. A quel dessein ? Etoit-ce par une genereuse & loüable envie de conoître leurs semblables, & de leur rendre tous les offices d'humanité dont ils pourroient avoir besoin ? Oh vraiment oui ! Nous sommes bien des Animaux à si bonne intention ! c'étoit uniquement pour s'enrichir des productions de la Terre. La Nature a partagé ses biens : si les Humains avoient su s'en tenir à cette distribution, ils auroient pu vivre surement, tranquilement, agréablement dans la portion du Globe ou le sort les a fait naître : mais la passion d'avoir a bouleversé ce bel ordre. Les Hommes ne peuvent souffrir que leurs Coindividus *possédent plus qu'eux. Agitez par un tel Mobile, ils courent la grosse Boule ; ils penétrent jusque dans les lieux les plus reculez & les moins abordables. Ont ils le bonheur de faire une découverte ? Habitans naturels du Païs peut on assez vous plaindre ? Ces pauvres Gens qui, sans se defier de rien, ne pensoient qu'à maintenir leur Societé suivant leurs Loix, leurs Usages, & les Agrémens du Climat ; on les trouble, on les assujétit ; trop souvent, on les massacre : si bien que la violence, la cruauté, la barbarie, l'usurpation sont*

les

les fruits amers du bel Arbre nommé Commerce.

Il n'ÿ auroit pas moins à badiner sur quelques uns de ses autres endroits. La tromperie, le mensonge, le faux serment, le vol; enfin cette mauvaise foi qui entre si souvent dans le Negoce, & qui en defigure la beauté, tout cela ne meriteroit-il pas bien d'être tourné en ridicule? Mais, dans ce genre là, rien ne seroit plus propre à plaisanter, qu'un Fat de Marchand, qui pour avoir transsubstancié *de la laine en espèces monnoïées, & s'être fait, bien ou mal, un fond considérable, prend les airs de Seigneurie & de Noblesse; traite le Commun de haut en bas; &, comme si le Gain, peut-être, tres sordide, l'avoit élevé jusqu'à la haute Region, exige de la déférence & du respect; allant même jusqu'à se croire bel esprit; jusqu'à prendre le ton décisif sur des matieres infiniment au dessus de sa petite & foible portée.*

C'étoit donc une telle espèce de Marchand, qu'on avoit lieu de se promettre dans le spéctacle de Plaute; à peu près comme ce riche Faquin que l'illustre Moliere a represénté si risiblement sous le titre du Bourgeois Gentilhomme. *Ce n'est pourtant rien moins que cela. Une jeune Debauché, cedant aux justes plaintes, & aux vives remontrances de ses Parens, prend une ferme résolution de se* convertir, *& de se mettre dans la bonne route. Son Pere, ravi de ce changement, l'envoie d'Athène à Rhode pour y trafiquer. Charin fait bien ses affaires; il gagne considerablement sur ses Marchandises. Voila tout ce qui concerne le Négoce. N'est il pas vrai que cela ne valoit pas la peine de marcher à la tête*

tête de la Representation, ni de la nommer? Vous noterez qu'il ne s'agit point du tout de Commerce dans le corps de la Comedie; il n'en est pas même fait la moindre mention. Le comique pouvoit emploïer des Titres naturels par raport à l'amour du Vieillard, ou à la rivalité de son Fils. Mais, comme je croi l'avoir déja dit, Plaute ne se donnoit pas la peine d'étudier les Noms de ses Pièces; celui qui s'offroit le premier étoit le bien venu. Vous ne manquerez pas d'objecter qu'il a suivi son Original; & que Philemon, l'inventeur de cette Comedie-ci, l'aiant intitulée en Grec EMPOROS, *nôtre Comique ne pouvoit mieux faire que de traduire en Latin,* MERCATOR, LE MARCHAND. *Je suis fâché de le dire: la réponse ne paroit guére satisfaisante. Plaute travailloit sur le fond d'autrui: d'accord. Mais il travailloit en grand Maître; mettant plus du sien qu'on ne lui prêtoit; & se faisant, si cela peut se dire, le Modèle de ses Originaux. Il étoit donc en droit; c'est trop peu; comme habile* Refondeur, *il étoit obligé de réformer les Titres, & de les proportionner au Nœu de l'Intrigue: autrement; c'est comme si un Peintre, ou un Statuaire mettoit une tête informe sur un corps de Singe. Mais c'est trop s'acharner sur un moucheron; le sujet ne vaut pas une critique: passons au fond, venons au détail.*

Ce qu'il y a ici, de singulier, c'est que le Heros de la Pièce déclame lui même le Prologue. Charin confesse naïvement aux Spectateurs ses vieux Péchez; & cet aveu-là ne lui coute, ni honte ni repentir. Il est dangereux neanmoins de publier ses foiblesses & ses défauts; le mal qu'un Ecri-

Ecrivain revèle de soi, dans la crainte qu'on ne le croie meilleur qu'il n'est, certains Bourus le tournent à Scandale: il fait gloire de ses vices, dit on; & cela ne peut partir que d'un fond d'impudence & d'endurcissement.

Charin ne court aucun risque de ce côté là; & quand même il feroit une histoire effective de sa mauvaise conduite, pas un de ses Auditeurs ne s'en formaliseroit, parce qu'il s'agit de rire & de se divertir. Le jeune homme raconte donc à l'Assemblée la plus nombreuse peut-être & la plus auguste qui puisse y avoir sur la Terre, il raconte, dis-je, son ancien libertinage, sa vie reglée, & sa fortune à Rhodes; sa rechute dans la Volupté Venerienne; sa nouvelle passion pour une belle Esclave; & enfin, son heureuse entrée dans le Port d'où il ne fait que débarquer.

Je ne sai si vous y avez pris garde: par ce Monologue Prologiste *les Spectateurs sont exactement instruits du Passé: mais on les laisse dans une entiere ignorance de l'Avenir; & on ne leur dit pas un mot de ce qui arrivera dans le cours de la Comedie. Cela va neanmoins, si je ne me trompe, formellement contre la nature du Prologue: car puisque souvent on s'y sert du mot* Argumentum, *Argument; & que Charin, lui même, emploie ce terme-là, le Prologue n'est donc que pour informer, en gros & sommairement, du sujet de la Representation. Mais d'un autre côté: comme nôtre* Marchand *se fait conoître d'abord pour le principal Personnage de la Scène, il ne pouvoit plus avertir de ce qui alloit arriver: c'eût été pécher trop grossiérement contre les Règles du Bon Sens; & à moins de le faire parler en Devin & en Prophète, sorte de Gens qui lisent dans le* FU-

TUR

TUR *comme dans le* MOULE, *il faloit qu'il s'en tint à raporter ses Avantures. D'ailleurs: il est aussi à remarquer que ce Prologue tient à la Comedie; & qu'il y est si bien enchainé que le Poëte auroit pu en faire la premiere Scène du premier Acte. C'est ce qui paroit evidemment par la fin où le jeune homme dit qu'il a laissé sa Vénus Servante dans le Vaisseau: puis voiant venir de loin Acanthion son Esclave, il marque avoir peur de quelque facheux accident*, timeo quid sit. *Quoi qu'il en soit de cet atome de dissertation, il me paroit que c'est un avantage pour les Spectateurs d'ignorer* l'Argument: *on leur laisse tout le plaisir de la nouveauté; & quand les incidens sont d'une nature à fraper & à suprendre, on les reçoit d'autant plus agréablement qu'on s'y attendoit le moins. Voir un beau Spectacle, soit Tragique, soit Comique; & lire une Histoire curieuse, sans y être préparé; c'est, ce me semble, joie complette en fait de curiosité.*

Le Dialogue entre Acanthion & son jeune Maître est assez long; il fait un Acte tout entier; &, au bout du compte, *il ne contient pas grand' chose; c'est ce qu'on rencontre souvent chez nôtre Comique, n'en déplaise à ses Admirateurs outrez; & qui ne sauroient souffrir qu'on le censure en rien. l'Esclave paroissant sur le Theatre, hors d'haleine & tout essouflé, s'apostrophe, s'exhortant courageusement à faire diligence; & voulant renverser tous ceux qui auront le malheur de se trouver dans son chemin. Ces rodomontades d'un homme qui court sans sortir de sa place; & qui, à toute force veut fendre la foule où il n'y a personne, sont si fréquentes dans le Theatre de Plaute, que je ne puis m'empêcher de croire que les Romains aimoient ce*

jeu là. Il me semble pourtant que le Bon sens ne s'en accommode guère ; & ce qui me confirme dant ce sentiment-là, c'est que nos Comiques distinguez n'ont jamais emploié ce fade & insipide badinage.

Je ne sache pas non plus qu'ils aient introduit sur la Scène cet Acteur dont l'un répond à l'autre, sans être vu ni entendu ; & en effet, cela répugne au Naturel. Cependant rien n'est plus commun dans les Pièces de nôtre Auteur. Un Auteur, qui se croit, ou pour parler plus Categoriquement, *qui fait semblant de se croire seul sur le Theatre, s'arrête, à tout moment, pour donner le tems au prétendu* Caché *de faire des réfléxions ; & quelquefois assez longues, s'il vous plait sur ce qu'il a dit, cette badinerie ne choque-t-elle point trop la vraisemblance ?*

Charin, après avoir laissé jetter le premier feu à son Valet, juge à propos de se montrer ; il lui demande le sujet de son embaras & de son empressement. La chose ne va pas si vîte ; il faut bien que le Maître paie sa curiosité. Acanthion a besoin de repos ; & même de remèdes : car le pauvre Garçon a fait un si terrible effort dans sa course qu'il en a gagné une rupture ; ou, si l'expression vulgaire n'offense point vôtre delicatesse, qu'il en a gagné une hergne, *une dècente de boiaux : il s'est tellement echauffé que, quelques Vaisseaux s'étant ouverts dans son corps, il crache le sang tout pur.*

Son Maître le priant de se remettre ; & de lui dire tranquilement la facheuse nouvelle qu'il apporte ; forsan Ha ! au mot tranquillement, *ou* paisiblement, *choisissez, l'un vaut l'autre : comment ! s'écrie Acanthion, craignez vous donc de réveiller les Spectateurs qui s'endorment ? En faveur des Latins.*

Dor-

Dormitantes Spectatores metuis ne è somno excites? *Pointe froide & digne de la finesse d'esprit d'un Esclave! Acanthion dit peut-être mieux qu'il ne pense: car effectivement toute cette Scène-là n'est guére moins somnifere, que certains Orateurs d'une Espèce sacrée, dont les Discours languissans sont un Soporifere infaillible. Au reste: on peut observer dans cet endroit-ci que l'Action est confonduë avec la Representation.*

C'est, selon les Conoisseurs, un péché capital & irremissible: Plaute digére neanmoins, quelquefois ce scrupule; mais il n'en est pas plus excusable. Enfin, après un long débat, Acanthion accouche de cette nouvelle monstrüeuse qui lui a causé des trenchées si violentes: oui da monstrüeuse! *Vous souvient il de la rétorique touchante qu'il étale pour la réveler? Je vous aporte, à la fois, dit il, la violence, la crainte, le tourment, l'inquietude, la querelle & la pauvreté:* Vim, metum, cruciatum, curam, jurgiumque atque inopiam. *Ille ne manqueroit plus que la Peste pour faire tous les fleaux dont le Ciel irrité, souvent pour de legers sujets, & pour des* peccadilles, *à ce qui nous paroit, afflge & dépeuple nôtre miserable Espece.*

Mais encore, quelle est donc cette terrible disgrace qui doit accabler l'infortuné Charin? Hélas! le Pere étant allé au Port par un chemin, pendant que le Fils en venoit par l'autre, puis étant monté sur le Vaisseau, a vu, par hazard, la plus belle Pièce de la Cargaison, *j'entens la jolie femelle Pasicompse. Non seulement le bon homme a vu la Nimphe: mais il a causé avec elle; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il en est venu jusqu'au jeu de mains; sur quoi l'Amant fait des exclama-*

ma-

mations comme s'il étoit sur le point de périr.

Aussi le Seigneur Demiphon, soit dit sans intention de blesser la Venerabilité *de sa tête blanchissante, a-t-il le plus grand tort du Monde. On compare la Vieillesse au Fer: ce Metal, qui de soi même est fort froid, ne s'échauffe que tres difficilement: mais aussi dès qu'une fois il est parvenu à un certain degré de chaleur, il le garde longtems; il n'est pas même facile de le lui ôter. Il en va de même d'un vieux: comme son âge le met daus un tems de froidure, Cupidon a de la peine à le blesser; & le trait, quoique toûjours vainqueur, de ce Dieu Enfant, qui fait tant de bien & de mal dans le Monde; trouve de la resistance: mais quand un Barbon est pris, quand il en tient une fois, son cœur demeure longtems chaud, pour ne pas dire embrasé; & ce feu ne s'éteint pas facilement.*

Nôtre bon homme donne un démenti formel à cette comparaison-là. Voir l'objet; en être épris; se laisser transporter; & vouloir venir au fait, c'est chez lui la même chose: le jeune homme le plus vigoureux & le plus bouillant pourroit il aller plus vîte? Demiphon n'ira pas plus lentement lors qu'il s'agira de sacrifier sa Passion & d'envoïer promener l'Amour: *Vénus le brusque; & il brusquera cette voluptüeuse Déesse à son tour. Mais entrons superficiellement dans le détail de l'Intrigue.*

Le Grison aussi enchanté que s'il avoit pris un Philtre, si Philtre y a, que s'il l'avoit pris, dis-je, de la main de la charmante Empoisonneuse, conclut, sans se consulter, hé! l'Amour delibere-t-il? à la possession du Trésor; il ne s'agit que de prendre ses mesures. Deux obsta les embarras

embarassent. Pour joüir surement & paisiblement de la proie, il faut tromper en même tems Fils & Femme, ce qui n'est pas une petite afaire: mais il faut, de plus, trouver ou placer secrettement son aimable Capture; & cela est encore plus épineux. On vient pourtant à bout de l'un & de l'autre. Le Fils, après avoir disputé longtems le terrain, & enfin contraint de ceder à l'autorité paternelle; l'Epouse ignorera le Mistere amoureux de son Mari; & le Voisin Lisimaque, homme grave, neanmoins, & de bonne conduite, voiant que toute sa Morale ne fait que blanchir, pousse la complaisance jusqu'à vouloir bien être le Maquereau de son Ami.

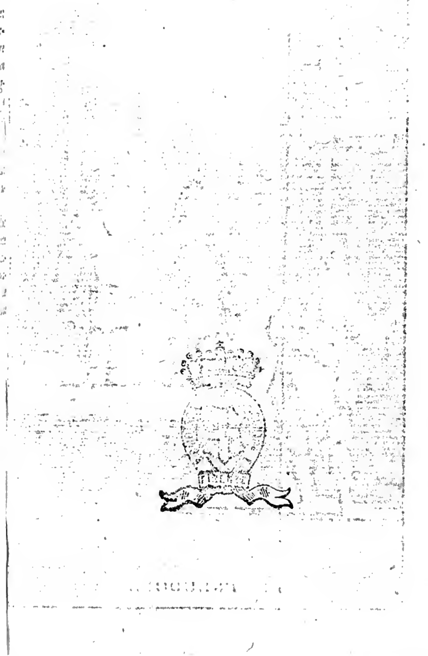
Demiphon est au comble de sa joïe; il n'a plus d'autre peine, d'autre inquietude que l'attente de l'heure du Berger. Charin tout au contraire est au desespoir; & peut partir pour les quatre coins du Monde: mais ce retour impreveu de Dame Dorippe trouble tout, & racommode tout.

Faute à corriger.

Pag. 35. *Lin.* 6. 7. *lisez* ACTE SECOND. SCENE PREMIERE.

F I N.






LE PSEUDOLE.

LE PSEUDOLE.

COMEDIE.



PLAN DE LA PIECE.



Simon, Bourgeois d'Athène avoit un Fils & un Esclave : le Fils s'apelloit Callidore ; & l'Esclave, Pseudole. Callidore avoit le cœur pris ; & sa Conquerante, étoit une certaine Phenice ; Personne d'une beauté extraordinairement, excellemment accomplie : une Heroine de Theatre peut elle être autrement ? Cette jeune Venus étoit en mauvaise Ecole : un honnête Maquereau étoit son Maître, Maître proprietaire ; & aparemment son Pedagogue.

Le Sieur Ballion, c'est le nom du Marchand de Belles, le Sieur Ballion, qui, comme tous ceux de son Ordre, aime l'Argent un peu plus que sa vie, vend sa charmante Esclave à un Soldat Macedonien, dont le nom seul fait trembler : ce redoutable nom,

ſi je puis fournir à l'ecrire, eſt *Polimachero-placide*, la Convention eſt de vingt mines: l'Acheteur en donne quinze ſur le Champ; & renvoïe le païment des cinq autres au jour qu'on devoit celebrer la furieuſe Fête du Dieu des Ivrognes.

Le marché ainſi conclu, Polimachero-placide s'en va à Sicione: mais il ne partit pas ſans prendre une bonne precaution. Il laiſſe au Maquereau une je ne ſai quelle Pièce de je ne ſai quel Metal, ſur laquelle étoit le Portrait du Soldat; & il donne cette marque là au Vendeur; afin que quand le Meſſager qui aportera les cinq mines fera voir une marque toute ſemblable, le Maquereau ſoit ſur de ſon fait, & puiſſe livrer Phenice en toute aſſurance.

Quelque tems après, la Demoiſelle venduë à ſon inſû, eſt informée du fait. Elle en avertit ſon cher Callidore, lui diſant expreſſement que le lendemain de ſa Lettre, pas plus tard, un Exprès du Guerrier arriveroit à Athène, païroit les cinq Mines; & la conduiroit inceſſamment en Macedoine. Callidore fait part de la choſe à Pſeudole: mais en même tems, il s'afflige, il ſe deſole; il ne ſauroit aſſez deplorer ſon malheur; enfin il eſt au deſeſpoir. Pſeudole, qui a l'ame trop bonne pour voir ſouffrir; & qui d'ailleurs n'eſt pas un Eſclave du commun pour les expediens, Pſeudole, dis-je, conſole ſon jeune Maître; il l'encourage; il le raſſure; & n'en demeurant pas aux ſimples paroles, il lui promet de s'emploïer ſi efficacement à ſon ſervice, que, malgré toute

la

la finesse du Maquereau, il lui enleveroit sa belle proïe, pour en enrichir Callidore.

Pendant ce tems-là, Simon est instruit de ce qui se passe; on ne marque point par quel Canal, il sait les Amours libertines de son Fils; & il sait même qu'on travaille actuellement à joüer un mauvais tour au Maquereau. Le Vieillard fait une dure reprimende à Pseudole, lui reprochant qu'il est le fauteur & complice du desordre & de la debauche de son Fils. L'Esclave se defend comm'il peut; il nïe le fait touchant ce qu'on lui attribuë: enfin, aïant pour Avocat un certain Calliphon, Ami particulier de Simon, il *s'innocente* tellement quellement dans l'esprit du bon homme.

Celui-ci pour arrêter Pseudole; pour le detourner entierement de son dessein, en cas qu'il en ait un, lui represente que Ballion étant un des plus rusez qui soit dans le Maquerellisme, il y a une temerité manifeste, à se croire plus delié que lui & à entreprendre de l'attraper. Pseudole ne fait nul cas de la remontrance: il s'offre à gager qu'il trompera le Maquereau: Simon accepte le defi; le Maître & le Valet conviennent pour vingt mines.

Cependant Polimacheroplacide, Soldat de parole; & d'ailleurs impatient de joüir de sa belle aquisition, envoïe au tems fixé pour finir le païment, & pour prendre Phenice. L'homme, chargé de cette commission-là, & qui dit s'apeller Cacule Harpagon, ne conoissant ni le visage, ni la Maison du Maquereau, se trouve embarassé; & cher-

che quel-cun qui puisse le tirer de peine. Le sort, qui aparemment aime Pseudole, saisit cette occasion là pour le faire triompher. C'est justement à lui que l'Exprès s'adresse. Le Macedonien interrogé quelle affaire il peut avoir avec un Maquereau, conte naïvement son histoire, & dit qu'il vient chercher une Courtisanne, laquelle, moïennant cinq mines & une certaine marque, on doit lui remettre entre les mains.

Pseudole sait trop son metier pour ne pas faire valoir une avanture si favorable: il fait accroire au Porteur, qu'il est Domestique, & même valet de sale chez Ballion: que son Maître n'est point encore revenu de la Place; mais que s'il veut bien lui confier l'Argent & la marque, il les rendra fidelement. Harpagon donne la marque: mais pour l'Argent? il est, dit il, absolument resolu de ne s'en dessaisir qu'entre les mains de Ballion. En attendant, il dit qu'il va se delasser & se rafraichir dans un tel Cabaret; priant le faux Sirus, car Pseudole s'étoit donné ce nom-là, de le faire avertir; dès que le Maquereau seroit de retour.

Simon, de son côté, fait un tour de vieux Renard: pour gagner la gageure il va sur la Place, parle au Maquereau, & l'avertit confidemment du dessein de Pseudole. Ballion se croit tres obligé au Donneur d'avis; il le remercie: mais en même tems, il gage contre lui, argent bas, que Pseudole ne viendra point à bout de son projet. Dans cette assurance-là il retourne chez soi, & se tient sur ses gardes le plus exactement qu'il lui est possible.

Pseu-

Pseudole ne s'endort pas : s'étant accordé avec un Maître fourbe nommé Singe, & Valet de Chariste; il lui donne la marque accompagnée de cinq mines; & après lui avoir repeté plus d'une fois sa leçon, il l'envoïe chez le Maquereau. Ballion, avec toute sa finesse & toutes ses precautions, donne, tête baissée, dans le Piege; & Singe, digne de son nom & de son Maître, revient, emmenant glorieusement sa belle Capture, c'est à dire Phenice

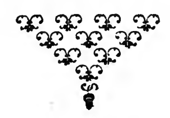
Cependant Ballion s'applaudit & chante victoire. Il n'a plus rien à craindre de Pseudole, à ce qu'il croit; & consequemment Simon lui doit la somme stipulée. Lorsque le Maquereau, transporté de joïe, demande au bon homme les vingt mines de la gageure, arrive le Macedonien: sachant qu'il parloit à Ballion, il le somme au nom de Polimacheroplacide son Maître, de lui livrer Phenice : lui offrant en ce cas-là les cinq mines dont il étoit chargé.

Simon & le Maquereau, ne doutant point que Cacule Harpagon ne soit aposté par Pseudole, raillent l'Exprès, le plaisantent, & se divertissent à ses depens. Celui-ci proteste qu'il a donné la Lettre & la marque à Sirus, Esclave de Ballion. Autre sujet de rire; le Maquereau n'aïant point de Sirus dans son Domestique. Enfin : On s'avise de demander au Macedonien comment ce prétendu Sirus est fait; il le peint d'apres nature; & quoique la langue soit le pinceau, le Portrait est si ressemblant qu'on ne sauroit s'empêcher d'y reconoitre Pseudole. Nos

 deux

deux Gens, fort etonnez, avoüent qu'ils en tiennent, & qu'ils sont pris pour dupes. Ballion laisse ses vingt mines à Simon; & le Vieillard les donne à Pseudole.

C'est cet Esclave qui donne le nom à la Comedie, parce qu'il en est effectivement le Heros. On ne marque point l'inventeur de cette Pièce-ci: Peut-être Plaute l'at-t-il, lui-même, tracée & composée: aussi dit on qu'il l'aimoit plus que ses autres enfans de tête & d'esprit; & que c'étoit la sa Comedie favorite & mignonne. En suposant le fait, je me trompe fort si les Conoisseurs n'attribuent cette preference à la prévention, pour ne pas dire à l'aveuglement de Pere: car autant que je m'y conois, le Pseudole n'est rien moins que le Chef d'œuvre de nôtre Auteur. On prétend que le Prologue de cette Pièce, quoique fort ancien, n'est pas de Plaute; & qu'il n'y a que les deux derniers vers qui soient de sa façon. Il faut être bien clair-voïant dans la science du stile, pour faire une distinction si subtile. Je m'en raporte à la decision de ces Oracles.



NOMS

NOMS
DES
PERSONNAGES,
OU
ACTEURS
ET
ACTRICES.

PROLOGUE.

SIMON, Citoïen d'Athène, Pere de Calidore.

CALIDORE, Fils de Simon, & Amant de Phenice.

CHARIN, Ami de Calidore.

PSEUDOLE, ou Siro-Pseudole, Esclave de Simon & de Calidore.

SIMIE, ou Harpago Simie, fourbe.

CALLIPHON, Ami de Simon.

BALLION, Maquereau de Phenice.

PHENICE, Maitresse de Calidore.

LES *FOUETEURS* du Maquereau.

LE CUISINIER du Maquereau.

LE GARÇON du Maquereau.

HARPAX, Goujat du Soldat Polimacheroplacide.

LA SCENE EST A ATHENE.

PROLOGUE.

LE PROLOGUE: *Honorez moi aujourd'hui de vôtre bien veillance, Tres Puissans & tres celebres Romains; c'est sous des auspices heureux* [1] *& favorables que je parois aujourd'hui sur la Scene. Car, selon mon sentiment, rien n'est plus juste que de presenter les bonnes choses aux Bons; & les mauvaises, aux Mechans; afin que, conformement à la Balance de l'Equité, les Amateurs de la Vertu aient en partage ce qui est bon; & les Amateurs du Vice, ce qui est mauvais.*

Les mechans sont mechans, parce qu'ils haïssent les Bons: il faut reciproquement que les Bons soient bons par l'aversion qu'ils ont pour les Mechans. C'est donc par cet endroit-là, Fameux Romains, que vous meritez si justement le titre de Bons, c'est à dire le plus beau de tous les Titres: car vous avez [2] *toûjours poursuivi les Mechans par les Lois, & par les Armes; & cela*

[1] ***Bona in scanam affero:** j'apporte quelque chose de bon sur la scene.* D'autres lisent: *bonam Lavam*, comme s'il disoit: je viens sous un bon augure, sous des auspices heureux: car ils croioient que les presages qui se tiroient de la main gauche à la droite, tournoient toujours à bon heur. D'où vient le *bonam Lavam*, *un bon augure.*

[2] ***Hos fugitastis, Quirites, successis bonis:** vous avez chassé de telles gens, Messieurs; & le succès en a été heureux. Fugitastis*, pour *fugastis, vous avez mis en fuite:* De *fugo*, vient *fugito*. *Suc-*

cela, avec des succès conformes à vos intentions.

A present donc : favorisez de vôtre attention cette Troupe d'Acteurs : ce sont de bonnes Gens, & qui ne montent sur le Theatre que pour divertir une illustre Assemblée de Bons. On vous demandera amplement les yeux, les oreilles & l'esprit.

Celui qui sera venu au Theatre sans avoir pourvû à la faim & à la soif, celui-là, bien eveillé sera attentif à rire [1], *avec son ventre aplati ; & pendant que* les bien conditionnez & les bien repus *ne chercheront qu'à rire, les Ventres creux ne chercheront qu'à mordre, & qu'à critiquer. C'est pourquoi, si vous faites sagement, retirez vous, Boiaux Vuides ; sortez de l'Amphiteatre, Estomacs afamez. Et pour vous autres Messieurs qui avez usé de precaution contre l'abstinence, demeurez ; tenez vous debout ; ou plûtôt, asseiez vous ; & faites vous une loi ; ou, pour mieux dire, un plaisir de bien ecoûter.*

Je ne vous dirai point, a present, ni le sujet, ni le nom de cette Comedie-ci : Pseudole vous instruira suffisamment de tout cela. Je croi, même, qu'on vous en a déja dit assez là dessus ;

 oui

Successis, pour *successibus*. *par des succès*, successa boni, une bonne reüssite. Ciceron : *Nam cum omnia mea causa, velles mihi successa, tum etiam tua.* Car quand *vous souhaitiez, pour l'amour de moi, que tout me reüssit ; vous ne le souhaitiez pas moins pour vôtre interêt.*

[1] In risu & ventre raso vigilabit sedulo : *Il veillera attentivement dans le ris & le ventre ras : in risu* sousentendez *spectatorum. Raso* : c'est à dire : un ventre abbatu, plat, parce qu'il n'y a rien dedans.

[1] *Ex-*

oui je le croi. Où l'enjoûment, les jeux, les ris, le Vin, l'ivresse doivent entrer : où les graces, la beauté, la gaité, l'agrément se trouvent aussi, quiconque, n'etant pas content, veut encore autre chose, il cherche malheur.

Defaites vous de toute inquietude epineuse & rongeante ; afin, qu'au moins, vous goutiez aujourd'hui la douceur d'une tranquilité complette. Au lieu d'une occupation penible ; il est bien plus agreable de n'avoir qu'à hausser les reins, qu'à s'etendre, & qu'à se lever [1]. *Voici donc une longue Comedie de Plaute qui s'avance sur la Scene.*

[1] *Expergi* pour *exporrigi lumbos* : Car ceux qui sont assis, ont les reins courbez : au contraire ceux qui sont debout, les ont etendus. Ainsi, *expergi* est la même chose que *surgere*, *se lever*.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALIDORE, PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Si je pouvois, Monsieur, aprendre de vous, dans vôtre silence, le sujet du cruel chagrin [1] qui vous devore si pitoïablement, je laisserois volontiers deux gens en repos : moi, en ne

[1] ... *Quæ miseria te tam misere macerant* : quelles miseres

ne vous demandant rien.; & vous, en ne vous obligeant point à me répondre. Mais, puisque la chose n'est plus possible, la necessité me contraint à vous interroger.

Faites moi donc la grace de me répondre. Pourquoi, je vous prie, depuis plusieurs jours, pâle & defait comme un mort, avez vous toûjours dans les mains une certaine Lettre que vous arrosez de vos larmes? cependant, vous n'apellez personne à la confidence de vôtre douleur. Dites moi donc sincerement de quoi il s'agit, afin que je participe à vôtre secret; & que je sache avec vous ce que vous savez tout seul.

CALIDORE:

Ah, mon cher Pseudole! il n'est point de malheur semblable au mien.

PSEUDOLE:

Le grand & bon Jupiter vous en preserve!

CALIDORE:

Mon afaire n'est point du ressort ni de la dependance du Maître des Dieux: c'est sous l'Empire de Venus [1] que je suis à la tortu-

feres vous affligent si miserablement. Ces mots *miseres* & *miserablement* sont un exemple de cette battologie à laquelle Plaute n'est guere moins sujet qu'au jeu de mots.

Macerant. Macerare signifie quelquefois rendre maigre, & sans suc: quelquefois aussi il veut dire rendre humide. Dans les Captifs: *satis me cura & lacrimis maceravi: je me suis assez macéré par le chagrin & par les larmes.*

[1] *Sub Veneris regno vapulo, non sub Iovis: C'est sous le Regne de Venus que je suis battu; ce n'est pas sous celui de Jupiter.* On croïoit autrefois que les Jeunes Gens de l'un & de l'autre sexe, étoient sous la do-

re & au supplice : Jupiter n'a que voir à mon infortune, & à mes souffrances.

PSEUDOLE:

Puis je donc savoir ce que c'est? Car jusqu'ici, vôtre cœur m'a toûjours été un livre ouvert ; & vous n'avez jamais eu rien de caché pour moi.

CALIDORE:

Je suis toûjours dans la même disposition à ton egard.

PSEUDOLE:

Decouvrez moi donc naïvement & naturellement vos peines : je pourrai vous procurer des secours efficaces : du moins, pouvez vous compter sur mes soins, & sur mes bons avis.

CALIDORE:

Prens cette lettre ; & informe toi par tes propres yeux, conoi par toi même la nature du Chagrin qui me consume, & du tourment

domination de Venus depuis dix ans jusques à dixhuit. C'est pourquoi on offroit de petites images & de petites robes à cette Déesse, qu'ils apelloient *Fortunam Virginalem* : comme les Femmes nommoient Iunon *Fortunam muliébrem*. Quand les Ieunes Gens avoient ce qu'ils souhaitoient, ils offroient des presens à Venus ; les Filles des Couronnes de fleurs ; & les Garçons, les ceintures de leurs Maitresses. Ce n'est pourtant aparemment point dans ce sens la que Calidore se dit sujet, & sujet maltraité de Venus. Il pense encore moins au regne de la convoitise devenuë dominante & tirannique, depuis la corruption de la nature Humaine par le peché du Fondateur de nôtre Espece : car le pieux Delfinaire fait venir dans son Interpretation la fatale desobeïssance d'Adam. Mais Calidore se plaint de Venus, parce que cette Deesse de l'Amour ne le favorisoit pas assez à sa fantaisie.

[1] *Niss*

ment continuel que je porte dans le fond du cœur.

PSEUDOLE:

Je n'ai garde d'y manquer dès que vous me l'ordonnez ; l'interêt que je prens à vôtre personne ne me permettant pas de balancer un moment. Mais, qu'est ce que c'est que cela, je vous prie?

CALIDORE:

Qu'y a-t-il?

PSEUDOLE:

Je croi, en vérité, que cette Lettre cherche à procréer lignée: les Caractéres en sont tout grifonnez, & couchez les uns sur les autres.

CALIDORE:

A ce que je voi, tu te moques de moi, & tu veux plaisanter.

PSEUDOLE:

Ma foi, Monsieur ; & j'en prens le Dieu Pollux à temoin, je croi qu'il n'y a qu'une Sibille [1] qui soit assez docte pour pouvoir lire une telle Lettre ; & il en faudroit necessairement une pour interpreter celle-ci.

CALIDORE:

Pourquoi parles tu mal d'une Lettre si jolie, si agreable, & qui est ecrite d'une si belle main?

PSEUDOLE:

Dites moi, s'il vous plait, mon Maître, les

[1] *Nisi Sibylla legerit: à moins qu'une Sibile ne la lise.* Parce que il y avoit autant à deviner qu'à lire; ce qui étoit du ressort d'une Devine ou d'une Propheteisse.

les Poules ont elles aussi des mains? car assurement, il faut que ce soit une Poule qui ait composé ce Chef d'œuvre-là.

CALIDORE:

Tu ne prens pas le chemin de conserver mes bonnes graces. Sais tu que ta froide plaisanterie m'offense vivement? lis, ou rens moi la Lettre.

PSEUDOLE:

Je veux la lire toute entiere : arrêtez vôtre esprit pour m'ecouter.

CALIDORE:

Mon esprit n'est point ici.

PSEUDOLE:

Faites le revenir.

CALIDORE:

Tout le contraire : je me tairai. C'est à toi à rapeller mon esprit du fond de cette Cire ; car c'est où il reside à present ; je ne le porte pas sur moi.

PSEUDOLE:

Oh! voila vôtre Maitresse, Seigneur Calidore.

CALIDORE:

Eh, Grans Dieux! où est elle je te prie?

PSEUDOLE:

Je la voi étenduë dans cette Lettre : la voici couchée tout de son long sur la Cire.

CALIDORE:

Que toutes les Divinitez des deux Sexes te perdent sans exception!

PSEUDOLE:

Souhaitez plûtôt qu'ils veuillent me conserver.

CA-

CALIDORE:

Tu m'as rendu comme l'herbe du Solftice [1]; je me fuis levé tout d'un coup; & tout d'un coup, je fuis tombé: je n'ai fait que vivre & mourir.

PSEUDOLE:

Obligez moi donc de vous taire, Monfieur, afin que je puiffe lire la Lettre.

CALIDORE:

Que ne te hâte tu auffi de la lire?

PSEUDOLE:

Par le fecours de la cire [2], du lin, & de l'ecriture, Phenice envoïe falut, tendreffe, embraffade à Calidore, fon Amant: te demandant le même plaifir, mon cher cœur; verfant une abondance de larmes dans le trou-

[1] *Solftitialis herba: l'herbe de Solftice.* On la nomme auffi *Ephemere:* elle naît le jour du folftice d'été, c'eft à dire lorfque le Soleil eft au plus haut point de fa force; & cette herbe-là feche le même jour. Calidore infinuë, par fa comparaifon, qu'aïant cru que fa Maitreffe étoit là en chair & en os, au lieu que ce n'eft que fa figure, il a paffé de la joïe au chagrin, à peu près comme l'Ephemere paffe de la vie à la mort.

[2] *PerCeram & Linum: par la cire & le lin.* D'autres au lieu de *Linum*, lifent *Lignum, le bois.* Car les Anciens ecrivoient leurs lettres dans des tablettes de bois coupé tres mince, & enduit de cire. En fuite, on envolopoit la lettre avec du lin, fur lequel on appliquoit le cachet muni d'une autre cire, en forte qu'on ne pouvoit ouvrir la tablette. Pour nous dit le Delfinaire, nous fermons nos lettres en pliant le papier, & en le Liant avec de la foïe à laquelle on applique le cachet. Cette *redondance* d'erudition n'étoit nullement neceffaire; & d'autant plus que cete foïe epiftolaire n'eft plus en ufage.

trouble de mon ame ; dans l'inquietude & dans l'agitation de mon esprit.

CALIDORE:

Je suis perdu ! Pseudole, je ne trouve qu'une seule espece de *Salut* que je puisse lui renvoïer.

PSEUDOLE:

Quel Salut?

CALIDORE:

Un Salut d'Argent.

PSEUDOLE:

Comment ? Pour un *Salut* de bois, vous voudriez lui en rendre un d'Argent? prenez y garde : ce sont vos afaires.

CALIDORE:

Continuë seulement ta lecture: la Lettre va te dire combien je suis pressé de la secourir en bonne monnoïe.

PSEUDOLE:

Tu sauras, mon Amour, que le Maquereau m'a vendu vingt mines à un Soldat de Macedoine: ce Guerrier etranger avoit déja avancé les trois quarts de la somme avant de partir. Ainsi, reste à cinq mines ; & c'est uniquement ce qui me retient encore ici : Mais pour gage de ce petit reste, mon acheteur a laissé son Portrait imprimé avec sa bague, sur de la Cire, afin que celui qui aportera, de sa part, une marque [1] toute semblable, puisse obtenir de mon Vendeur la per-

[1] *Symbolum* : *Symbola* est un argent que chacun paie, pour sa part, dans un repas commun : nous disons en François *Chacun son ecot*. *Symbolum* est un signe dont deux personnes conviennent pour quelque chose. Par exem-

permiſſion de m'emmener: les Bacchanales prochaines ſont le jour fixé pour mon depart.

CALIDORE:

Or, cette malheureuſe Fête; ce n'eſt pas plus loin que demain, comme tu ſais. Voila ce qui me met ſur le bord du precipice, à moins que je ne fuſſe aſſez heureux pour trouver une reſſource en ton induſtrie.

PSEUDOLE:

Laiſſez moi, s'il vous plait finir.

CALIDORE:

J'y conſens de grand cœur. Car il me ſemble que je cauſe avec elle. Lis: tu me donne alors à la fois de la douceur & de l'amertume; tu me rejoüis & tu m'afflige en même tems.

PSEUDOLE:

Deux Amans qui s'embraſſent le plus tendrement le plus étroitement qu'il ſe puiſſe: ils s'entrémordent les lêvres par un excès & par un rafinement d'amour; & il ne faut pas demander comment on prend les tetons à

exemple les arres ſont le ſigne de la choſe renduë. Le terme *ſigillum cachet*, eſt le diminutif de *ſignum*, parce qu'il y avoit ſur la bague où ſur l'anneau à cacheter, l'image ou l'emblême de celui à qui il apartenoit. Iſidore: *Veteres quando aliquid ſibi promittebant, ſtipulum tenentes frangebant: quam iterum jungentes ſuas ſponſiones agnoſcebant. Chez les Anciens quand on ſe faiſoit quelque promeſſe reciproque, ils tenoient une paille & la rompoient, chacun gardant ſon morceau: puis les rejoignant l'un à l'autre quand il le faloit, les parties contractantes reconnoiſſoient leurs engagemens.* Chez Plaute: *ſymbolus* & *ſymbolum* ont la même ſignification.

à poignées & en les pressant de toute sa force. A present donc; on separe, on dechire, on arrache, on renverse nos amours, nos complaisances, nos coutumes, nos ris, nos jeux, nos conversations, nos tendres baisers : plus mon cher cœur, plus pour toi, ni pour moi de ces heures enchantées, de ces plaisirs inexprimables, à moins que nous n'inventions l'un ou l'autre un expedient pour detourner nôtre malheur. J'ai eu soin de te mander tout ce que je sai de cette afaire-là. Ce m'est une occasion infaillible pour eprouver si tu es touché sincerement, vivement, profondement ; ou si ton amour n'est qu'une feinte. Adieu.

CALIDORE:

Cela est ecrit à fendre le cœur ; il n'y a point de dureté d'ame qui puisse tenir contre cela : n'est il pas vrai, Pseudole?

PSEUDOLE:

O deplorable Calidore!

CALIDORE:

Comment peux tu t'empécher de pleurer?

PSEUDOLE:

Mes yeux sont de Pierre-ponce; j'ai beau les froter; je ne saurois obtenir d'eux qu'ils laissent echaper une seule larme.

CALIDORE:

D'ouvient cela ?

PSEUDOLE:

C'est que de nôtre race, nous avons toûjours été secs par ces deux petites Fontaines-là.

CALIDORE:

N'oserois tu entreprendre de me secourir ?

PSEU-

PSEUDOLE:

Quelle assistance exigez vous de moi?

CALIDORE:

Helas !

PSEUDOLE:

Des helas? ma foi ! ne les epargnez point: ils sont fort à vôtre service : par Pollux! je vous en donnerai *tout vôtre sous*.

CALIDORE:

Tu m'avoüiras, Pseudole, que je suis un infortuné Mortel : toutes les bourses me sont fermées; je ne trouve à emprunter nulle part.

PSEUDOLE:

Helas ?

CALIDORE:

Et je n'ai absolument rien au Logis.

PSEUDOLE:

Helas ! Helas !

CALIDORE:

On ne manquera pas de m'enlever demain ma Maitresse.

PSEUDOLE:

Helas ! Helas ! Helas !

CALIDORE:

Est-celà comment tu t'y prens pour me secourir ?

PSEUDOLE:

Que voulez vous, Monsieur? je vous donne ce que j'ai: car les *Helas* sont un Tresor inepuisable dans nôtre Famille:

CALIDORE:

C'est fait de moi aujourd'hui. Mais ne pourrois tu point me prêter tout à l'heu-

re une dragme ? je te la rendrai demain.

PSEUDOLE:

Je ne croi pas que je puſſe le faire, quand je me mettrois moi même en gage [1]. Mais, je ſerois bien curieux de ſavoir à quoi une dragme peut vous être utile dans la conjonĉture preſente?

CALIDORE:

Je voudrois acheter une Corde.

PSEUDOLE:

Pourquoi faire ?

CALIDORE:

Pour me pendre. Je ſuis reſolu, avant la nuit prochaine, de [2] dêcendre dans la nuit eternelle.

PSEUDOLE:

Qui me rendra donc ma dragme, ſi je vous la prête ? Eſt-ce que vous voulez vous pendre tout exprès, pour avoir le plaiſir de me la voler ; ou, du moins, de me la faire perdre?

CALIDORE:

Dans le dernier ſerieux, ſi on emmene ma Maitreſſe ; ſi je ſuis ſeparé d'avec elle ; enfin, ſi je la perds, il faut neceſſairement que je meure.

PSEU-

[1] *Si me apponam pignori :* quand je m'engagerois moi même ; quand je me mettrois en gage ; & non pas, *ſi je me mettois en gage*, comme traduit nôtre Annotateur.

[2] *Qui me faciam penſilem :* par laquelle je me faſſe pendant. Au lieu de, *quo me ſuſpendam ; pour me pendre.*

Ante tenebras : avant les tenebres. C'eſt à dire avant la nuit. *Tenebras perſequi*, pourſuivre les tenebres. C'eſt à dire, vouloir mourir.

[3] Qui

PSEUDOLE:

Fi donc Monsieur ! n'avez vous point de honte? vous pleurez comme un Coucou [1]. Aïez meilleur courage: vous vivrez.

CALIDORE:

Comment ne pleurerois-je point ? je n'ai pas un Sou en ma disposition ; & le pis c'est que je ne sai [2] où en prendre.

PSEUDOLE:

A ce que je puis comprendre par le sens de la lettre dont vous m'avez confié la lecture, à moins que vôtre tendresse ne se distille en metal monnoïé; à moins que vous ne pleuriez des dragmes pour vôtre Belle, quand vous pretendez lui prouver vôtre amour par des larmes, cela n'avance pas plus vos affaires que si vous entrepreniez de porter de l'eau dans un Crible. Mais, ne craignez rien je ne vous abandonnerai point dans vôtre

[1] *Quid fles Cucule? vives. Pourquoi pleurez vous, Coucou? vous Vivrez.* Coucou, dit l'Annotateur Roïal, signifie ici Adultere. Coucou est un Oiseau conu qui pond dans le nid d'un autre: on en a parlé dans les Notes sur la Comedie precedente. Mais n'en deplaise au Grand Oeuvre, pourquoi Pseudo le apelle t'il son jeune. Maître, Adultere? il n'y a nul fondement, puis qu'il pleure de tendresse & de fidelité pour la Beauté qu'il adore. Ne seroit il point plus vraisemblable que Plaute fait venir ici le Coucou, parceque le chant triste & lugubre de cet Oiseau a quelque rapore avec un homme qui pleure? On pourroit même dire que le Coucou pleure plûtôt qu'il ne chante.

[2] *Neque cui libella spes sit usquam gentium: & qui n'a point dans le Monde l'esperance de pouvoir trouver une petite piece. Libella*, petite monnoïe d'argent, faisant la dixieme partie du denier Romain. *Libella* vient de *libra*, une livre.

[3] *Bona*

tre Amour. J'espere que je puiserai aujourd'hui à quelque bonne source un secours d'argent, que je la puiserai, dis je, soit par une voïe legitime [1]; soit par le fruit bon ou mauvais de mon savoir faire. Je ne puis aucunement vous dire d'où ni de quel endroit elle viendra, cette bienheureuse assistance: mais je repons, sans balancer, que je vous la fournirai; car je me sens aux sourcils [2] un certain mouvement qui m'en est un presage assuré.

CALIDORE:

Puisse le succès repondre à tes paroles! puisse l'evenement môntrer la verité de ton enthousiasme!

PSEUDOLE:

Ma foi! si vous me conoissiez bien, vous sauriez que quand je me mets une fois à fouiller [3] dans mon magasin de malice; quand

[1] *Bona opera, aut hac mea: par un moïen innocent, ou par l'industrie cette tête-ci. Ou par la droite raison; ou par* quelque expedient de fourberie, par une voïe digne d'un Esclave habile, tel que je suis & que vous me conoissez.

[2] *Ita supercilium salit: tant le sourcil me saute.* La superstition des Anciens s'etendoit sur tout. Ils poussoient leur simple & sotte credulité jusqu'à tirer les bons & les mauvais augures du mouvement de chaque partie du corps. C'est par cet endroit là que Pseudole parle ici du mouvement des sourcils.

[3] *Mea si commovi sacra: quand j'ai remué mes misteres:* c'est à dire, mes artifices. Il exprime, par le mot *sacra* assez plaisamment, son grand talent pour la fourberie: c'est comme s'il se comparoit aux Dieux qui ont tous chacun leurs misteres, leurs ceremonies, auxquelles n'est pas initié qui veut. On peut prendre aussi en mauvaise part ce terme *Sacra*, pour des choses execrables.

[4] *Tuum*

quand je mets en œuvre ma ſcience, mon habileté en fourberie & en impoſture, je ſuis homme à exciter de grans troubles & de grans mouvemens.

CALIDORE:

Auſſi n'y a-t-il que toi ſeul qui puiſſe me ſauver; & je n'eſpere abſolument qu'en ton zèle, & qu'en cette induſtrie dont tu es d'une maniere ſi rarement pourvu.

PSEUDOLE:

Sera-ce aſſez, & ſerez vous content, ſi je vous rens aujourd'hui poſſeſſeur de vôtre cher Objet; ou, dumoins ſi je vous mets vingt mines entre les mains?

CALIDORE:

Ce ſera ſans doute aſſez, ſi tu peux venir à bout de cette agreable alternative.

PSEUDOLE:

Demandez moi vingt mines, afin que vous ſachiez que je tiendrai parole: demandez les moi, je vous en conjure; car je meurs d'envie de vous les promettre.

CALIDORE:

Me donneras tu aujourd'hui vingt mines d'argent?

PSEUDOLE:

Je vous les compterai en vingt pieces: ne m'importunez pas d'avantage; & afin que vous n'alliez pas dire que je ne vous l'ai point aſſuré aſſez poſitivement, je vous declare d'avance, que, ſi je ne puis trouver une autre Dupe à voler que vôtre Pere, je m'adreſſerai à lui [1]. CA-

[1] *Tuum tangam patrem : je toucherai vôtre Pere. Tanle Pſeudole.* B gere

CALIDORE:

Que tous les Dieux te conservent & te soient propices ! Mais, en faveur de la pieté filiale, je te prie, si cela se peut, attaque aussi l'avarice de ma Mere.

PSEUDOLE:

Quant à ce point-là ; vous pouvez dormir en repos sur les deux yeux.

CALIDORE:

Est-ce sur les yeux, ou sur les oreilles ?

PSEUDOLE:

Le dernier est trop usé, trop commun ; il faut l'abandonner aux petits Esprits. Maintenant, afin que qui que ce soit n'en pretende cause d'ignorance, je declare hautement à toute la Republique, devant la Jeunesse dans l'Assemblée generale ; à tout le peuple ; à tous mes amis ; à tous Gens de ma conoissance ; je leur declare, dis-je, qu'ils aïent à se defiër de moi aujourd'hui, & à ne rien croire de ce que je leur dirai.

CALIDORE:

St ! tais-toi ; je t'en conjure au nom de Hercule.

PSEUDOLE:

Quelle nouvelle affaire vous tombe des nuës ?

CALIDORE:

La porte du Maquereau a craqué.

PSEUDOLE:

J'aimerois mieux que ce fussent ses as.

CA-

gere signifie ici tromper, fourber, voler, &c.

[1] *Male*

CALIDORE:

Juftement, le voila lui même qui fort, cette tête perfide & parjure.

ACTE PREMIER.

SCENE SECONDE.

LE MAQUEREAU, LES *FOUETEURS*, PSEUDOLE, CALIDORE.

LE MAQUEREAU:

Sortez, faites, allez pareffeux, laches Efclaves [1], qui êtes fi fachez d'avoir & d'acheter; & defquels pas un ne fe mettroit jamais dans l'efprit l'envie de bien faire. Gens de qui je ne puis tirer aucun fervice, fi je ne les traite de cette maniere là.

Pour moi, je n'ai jamais vû d'hommes fi opiniatres, ni fi fermes fous les coups: ce font de vrais Anes pour fe laiffer battre; ils en ont les côtes tout endurcies. Quand vous les châtiez, vous vous faites plus de mal qu'à eux. Ces Coquins font dans des maximes pernicieufes; toute leur Morale confifte en ceci: Des que l'occafion fe prefente,

[1] *Male habiti; & male conciliati.* Ce font des injures qu'on a coutume de dire à ceux avec qui on fe repent d'avoir eu quelque liaifon & quelque commerce. Nôtre Comique les emploïe ici contre des valets pareffeux. Il s'en fert ailleurs contre des amis infideles. On ne fauroit bien traduire ces injures là dans nôtre langue.

fente, difent ils, emporte, derobe, recelle, attire, diffipe, enfuis toi : ce font là les ftatuts de leur ordre : fi bien que vous aimeriez autant laiffer les Brebis parmi les Loups, que d'abandonner vôtre Maifon à de tels gardiens.

Cependant : regardez les en face; ils ne vous paroiffent rien moins que Scelerats: mais qu'ils dementent leurs mines par leurs actions ! Je vous le fignifie donc à prefent : fi vous tous ne faites attention à ces juftes reproches ; fi vous ne fecouez de vôtre cœur & de vos yeux cette pefante indolence, cette pareffe toûjours endormie, je vous ferai tellement bigarrer les epaules à force d'etrivieres, qu'affurement les tapifferies de Campanie, ni les tapis d'Alexandrie, fur lesquels on peint tant d'efpeces de bêtes, ne font pas plus diverfifiez en couleurs que le fera vôtre Peau.

Encore hier, je vous fis une remontrance, & je vous prefcrivis les mêmes ordres. Mais vous êtes fi mechans, fi negligens, & d'un fi grand travers d'efprit, que vous me forcez à emploïer le châtiment pour vous faire fouvenir de vôtre devoir. C'eft ainfi que vous avez le cœur tourné.

Allons donc: triomphez de cette laniere-ci, & de la force de mon bras, par la dureté de vôtre dos. Prenez garde, fi vous voulez à cela, c'eft comme ils font tout le refte. Penfez à cela, reflechiffez fur cela, donnez ici toutes vos Oreilles; enfin, ecoutez mes ordonnances & mes commandemens, ô Race de Gens qui ne font propres qu'à rece-

voir

voir des coups, & qui ne valent rien que bien batus.

Par le Temple de Pollux ! jamais vôtre dos ne sera si dur que cette couroïe de Beuf, dont me voici armé. He bien ! qu'en pensez vous ? fait il mal ? Quoi ! C'est ainsi qu'on regale un Esclave qui meprise son Maître. Venez tous ici auprès de moi ; & prenez bien garde à mes volontez. Toi qui tiens la cruche ; verse de l'eau ; & emplis proptement le chaudron. Toi, avec ta scie, je te prepose pour fendre du bois [1].

UN FOUETEUR:

Mais elle est emoussée, cette Scie.

LE MAQUEREAU:

Que elle le soit ! qu'est-ce que cela fait ? N'êtes vous pas aussi tout emoussez d'avoir été battus ? il n'y a pourtant pas un de vous autres de qui je ne tire quelque service. Pour toi, je t'ordonne de bien nettoïer la Maison : la besoigne n'est pas petite : hâte toi donc ; & entre au Logis. Toi, tu auras soin de dresser les lits pour la table : toi, de laver l'Argenterie : toi, de la tirer des armoires pour l'arranger. Enfin, faites si bien que, quand je reviendrai de la Grande Place, je trouve tout prêt, tant pour les utenciles, que pour se mettre à manger.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance; il

[1] *Te, cum securi, caudicali præficio provinciæ : toi, avec ta scie, je t'ordonne de couper du bois. Caudex* ou *Codex* signifie le tronc d'un arbre. Ainsi *præficere caudicali provinciæ*, c'est donner commission de scier, de fendre, de couper du bois.

il faut que vous concouriez tous à ce qu'il soit celebré magnifiquement. Qu'on ait donc soin de se pourvoir d'un jambon, d'une glande, d'une tetine; en un mot, de tout ce qui est le plus delicat dans le Cochon; & vous ferez bien tremper tout cela. Entens tu? car je veux inviter les premiers de la Ville, & les traiter splendidement, afin qu'ils me croïent fort riche.

Entrez dans la Maison; aprêtez tout & au plus vîte; afin que quand le Cuisinier viendra, il ne soit pas obligé d'attendre. A present, je m'en vais au marché pour acheter du meilleur poisson, quoi qu'il coute. Garçon va devant: je crains que quel-cun ne fasse un trou à ma bourse. Ou plûtôt, attens moi Garçon: peu s'en est falu que je n'aïe oublié de dire quelque chose au Logis. M'entendez vous, vous autres Femmes? Voici ce que j'ai à vous dire.

Vous qui passez la vie, avec les Grans, dans la somptuosité, dans la molesse & dans les delices; Maitresses de la haute volée; je saurai, à present; & c'est aujourd'hui que je conoitrai celle qui vise à devenir libre; celle qui fait son Idole de son ventre; celle qui thesaurise & qui amasse; celle qui aime à dormir: je jugerai aujourd'hui, laquelle doit être mon affranchie; & laquelle sera venduë. Aïez grand soin, sur tout que les liberalitez me pleuvent aujourd'hui de la part de vos Amans: car si mon tribut annuel ne m'est païé tout entier aujourd'hui; dès demain, je vous prostituerai au Peuple: vous serez marchandise publique; & chacun

cun pourra vous avoir pour ſon Argent.

Vous n'ignorez pas que c'eſt aujourd'hui mon jour de naiſſance. Où ſont ceux dont vous êtes la vuë, la lumiere, les yeux; ceux qui vous apellent ma vie, mes delices, mon *teton*, mon miel, ma douceur &c. ? où ſont ils ces oiſeaux bridez ? dreſſez ſi bien vos pieges & vos machines, qu'ils viennent aujourd'hui en foule devant ma porte, ſe preſſant à qui entrera le premier pour me faire ſon preſent.

Pourquoi ſuis-je obligé de vous fournir d'avance des habits, de l'or, & toutes les autres choſes qui ſont à vôtre uſage ? Que me raportez vous chez moi, ſi non bien du dommage & du mal, mechantes que vous êtes ? Vous êtes avides du vin; & vous l'entonnez, ſans ceſſe, dans vos eſtomacs, qui ſont de vraïes futailles, pendant que j'en ai le fumet, & que, à cela près, je ſuis ſec & ſobre malgré moi.

A preſent, le meilleur que je puiſſe faire, c'eſt de vous apoſtrofer l'une après l'autre par vos noms; afin qu'aucune n'oſe alleguer pour excuſe, que ce n'eſt point à elle à qui j'ai parlé. Soïez donc toutes bien attentives.

Premierement : Hedilie ! c'eſt à vous à qui je m'adreſſe. Vos Pratiques, vos Chalands ſont des Marchands de blé; de ces gros Marchands, dis je, qui ont chez eux, de hautes Montagnes de froment, faites tout vôtre poſſible afin qu'on aporte ici autant de blé qu'il m'en faudra cette année-ci pour moi, & pour tout mon Domeſtique.

Par là, l'abondance de grains remplira ma Maison; & j'aurai la gloire que toute la Ville, me donnant un titre Roïal, & ne parlant plus de moi qu'avec respect, au lieu de m'apeller Ballion le Maquereau, m'apellera le Roi Jason [1].

CALIDORE:

Entens tu? Comment ce Pendard se donne

[1] Iason étoit Fils d'Æson Roi de Thessalie, & d'Alcimede. Æson étaut mort, son Fils lui succeda; mais sous la tutele de Pelie, son Oncle Paternel, qui prit soin de son education. Le Regent envoïa le jeune Roi son Neveu à la Conquête de la Toison d'Or, qui étoit en la possession du Roi de la Colchide. Il l'avoit mise dans un bois consacré au Dieu Mars, à la garde de certains taureaux furieux, aux piez d'airain, qui vomissoient feu & flamme. Iason fit construire pour cette haute & importante expedition un Vaisseau par un nommé Argus, ce qui fit que le Navire fut nommé Argo. Cinquante braves Princes s'y embarquerent avec Iason; & enfin, après avoir couru plusieurs dangers, il arriva à la Colchide d'où il enleva la Toison par les artifices de Medée, cette belle Sorciere aïant enchanté par son Art magique les Monstres qui gardoient le precieux Tresor. Iason epousa, en suite, Medée dont il eut deux Fils: mais s'étant depuis attaché d'affection à Creüse Fille de Creon, Roi d'Athène, Medée pour se venger mit le feu à son Palais, où il fut consumé avec sa nouvelle Epouse. Il y en a qui disent que Iason se racommoda avec sa Femme, Voila la fable; & voici l'histoire.

Strabon raconte les expeditions de Phrixus & de Iason, ou des Argonautes, dans la Colchide, pour en enlever les Tresors: & sur tout l'or qu'on avoit amassé du Sable de la Riviere, en le faisant couler à travers une toison de belier; & ce fameux Geographe conclut de là que tout ce que les Poëtes ont dit la dessus n'est qu'une veritable histoire, ou de la nature de ces lieux, ou des Navigations effectives qu'on y avoit fait en divers tems.

Ze-

ne des airs ! Ne trouves tu pas qu'il s'elève assez haut?

PSEUDOLE:

Oui, sans doute : aussi magnifique que Scelerat. Mais taisez vous donc, s'il vous plait : continuons d'écouter.

LE MAQUEREAU:

Escrodore ! Vous qui avez pour vos Amans, les bouchers, imitateurs des Maquereaux ; & qui, comme nous, s'enrichissent par les faux sermens, Escrodore donc, écoutez. Si je n'ai aujourd'hui trois grans saloirs pleins de dos de Beuf, je vous lierai des aujourd'hui à un garde manger, comme ils disent que les deux Fils de Jupiter attacherent autrefois [1] Dircé à la queuë d'un Taureau : surement, ce sera là vôtre Taureau.

PSEUDOLE:

Je ne me possede pas de colere en ecoutant ce Coquin-là : faut il souffrir que la Jeunesse Athènienne frequente un tel homme ; & que elle vive sous sa dependance? Où sont, où sont cachez ceux qui étant dans un âge meur, aiment les Femmes achetées par le Maquereau? Que ne s'assemblent ils tous ici? Que ne se joignent ils pour delivrer la Republique de cette peste abominable? Mais que je suis foû ! je croi que je pers le sens. Ne dois-je pas savoir

B 5 que

[1] Zetus & Amphion, Fils de Jupiter & d'Antiope, attacherent Dircé, que Licus, après avoir quité leur Mere, avoit epousé, à la queuë d'un Taureau furieux ; & ils tuerent Licus ; leur Pere Putatif.

que le Maquereau étant necessaire aux amours de ces jeunes Debauchez, cela les empêche de le punir comme ils voudroient bien, & comme il le merite.

CALIDORE:

Eh, morbleu! tais toi.

PSEUDOLE:

Qu'est ce qu'il y a?

CALIDORE:

Tu me chagrine par ton peu de complaisance, quand tu lui fais du bruit par ta reflexion.

PSEUDOLE:

Je ne parle plus.

CALIDORE:

Mais j'aime beaucoup mieux, que tu te taise, que de t'entendre dire que tu te tairas.

LE MAQUEREAU:

Toi Xistile dont les Amans ont chez eux une grande quantité d'huile, prens garde à ce que je vais dire: si aujourd'hui on n'aporte chez moi de l'huile dans des peaux, je te ferai porter toi même demain dans un sac de cuir au Portique: là on te donnera un lit, où, bien loin de dormir, tu seras tourmentée jusqu'à la mort. Comprens tu bien à quoi tend ce que je te dis-là? Vipere que tu es! Quoique tu aïe tant d'Amans si riches en huile, as tu jamais procuré, de ton gain, à aucun de tes Compagnons de service, le moïen d'en avoir la tête plus essenciée, plus luisante, & plus propre? Moi même, en ais-je jamais mangé un Potage plus gras ni plus onctueux? Mais j'en sai la raison: c'est

que tu te soucie fort peu d'huile; tu aime mieux regorger de vin. Là là, laisse moi faire : tu me païras tout aujourd'hui en une seule piece de monnoïe, à moins que tu ne fasse les choses suivant mes intentions, & comme je viens de te l'expliquer; car tu ne vaux rien.

Pour vous, Mademoiselle Phenice, qui m'avez déja, plus d'une fois, procuré de l'Argent pour vôtre liberté: vous savez tres bien promettre, & vous engager: mais vous êtes fort ignorante en execution d'engagement. Phenice! c'est à vous à qui j'en veux: à vous qui faites les delices des grans hommes : si, aujourd'hui, on ne m'aporte ici toute cette Provision là des Terres de vos Amans, demain Phenice ira sur le Bàlcon, couverte de Cuir de Phenicie, je veux dire empourprée de coups de fouët.

ACTE PREMIER.

SCENE TROISIEME.

CALIDORE, PSEUDOLE, BALLION.

CALIDORE:

Pseudole! n'entens tu pas ce que celui-là dit?

PSEUDOLE:

Je vous en assure, Monsieur, que je l'entens; & j'y pense fort serieusement.

CALIDORE:

Que me conseille tu de lui envoïer de peur qu'il ne prostitue ma Maitresse?

PSEUDOLE:

Vous ferez bien d'avoir soin de cela. Mais, ne vous inquietez point : je me charge de tout ; & j'agirai pour vous & pour moi. Il y a longtems que cet honnête Maquereau & moi, nous nous voulons du bien, c'est une vieille amitié. Je lui envoïrai aujourd'hui pour son jour de naissance une infortune qui sera de poids, & qui est toute prête à partir.

CALIDORE:

A quoi bon cela?

PSEUDOLE:

Pouvez vous gagner sur vôtre esprit de vous mêler d'autre chose?

CALIDORE:

Mais.

PSEUDOLE:

He bien, *mais*?

CALIDORE:

J'enrage.

PSEUDOLE:

Endurcissez vous le cœur [1].

CALIDORE:

Je ne puis pas.

PSEUDOLE:

Tâchez de le pouvoir.

CA-

[1] *Cor dura* : *faites vous le cœur dur* : c'est à dire : roidissez vous, tenez ferme, soïez maitre de vous même. Ovide, *durare animum*, *prendre patience*. Tacite : *mentem durare* ; *agir constamment*. Catulle : *obdurare se* ; *s'endurcir contre le chagrin*.

CALIDORE:

Comment pourrois-je retenir l'impetuosité de mon esprit ?

PSEUDOLE:

Apliquez vous plûtôt au Raisonnable & à l'Utile, qu'à contenter vôtre passion en agissant mal à propos.

CALIDORE:

Bagatelles toutes pures! l'amour n'a rien d'agreable, si la folie n'y entre, & si les amans suivent toûjours la Raison.

PSEUDOLE:

Voulez vous continuer dans cette belle maxime-là?

CALIDORE:

O mon cher Pseudole! laisse moi le plaisir d'être foû, tiens; congedie moi plûtôt si tu veux.

PSEUDOLE:

Souffrez que je m'en aille tout à l'heure.

CALIDORE:

Ah non! reste, je te prie, reste: je vais être tout comme tu me veux.

PSEUDOLE:

Oh! à present, le bon sens a repris sa place; vous voila sage.

BALLION:

Le jour s'avance; & moi je m'arrête. Garçon! marche devant moi.

CALIDORE:

Helas! il s'en va: pourquoi ne le fais tu point revenir?

PSEUDOLE:

Et vous, quelle est vôtre impatience? allons doucement.

CALIDORE:

Mais avant qu'il soit parti tout à fait....

BALLION:

Que Diable est ce-là? tu vas bien lentement, mon Garçon?

PSEUDOLE:

Né aujourd'hui [1], hola! Né aujourd'hui, c'est à toi à qui je veux parler. Hola ho, Né aujourd'hui, reviens sur tes pas; & tourne la tête vers nous: quelque hâte que tu aïs, nous avons raison pour te retarder. Arrête donc: il y a ici quel-cun qui voudroit causer un moment avec toi.

BALLION:

Qu'est ce que cela? Quel importun s'avise imprudement, étourdiment de m'arrêter, me voïant aussi pressé que je le suis?

CALIDORE:

C'est un homme qui t'a fait du bien, & à qui tu as obligation de ton salut: du moins, il t'a été tres utile.

BALLION;

Celui qui a été, est mort: celui qui est encore, est vivant.

PSEUDOLE:

C'est répondre trop arrogamment.

BALLION:

C'est se rendre trop facheux & trop importun.

CALIDORE:

Arrête le par force, attrape le.

PSEU-

[1] Hodie nate! Mortel de ce Jour-ci! c'est à dire; toi qui celèbre aujourd'hui l'Anniversaire de ta Naissance!

[2] Licet

PSEUDOLE:

Allons par ici à sa rencontre.

BALLION:

Jupiter te confonde, qui que tu sois!

PSEUDOLE:

C'est le vœu que je fais pour ta digne Personne.

BALLION:

Et moi, pour toi; & pour celui que tu accompagne. Garçon! tourne par ici.

PSEUDOLE:

N'est il donc pas permis d'avoir une conversation avec vôtre Seigneurie?

BALLION:

Cela n'est pas defendu: mais, il ne me plait pas à present.

CALIDORE:

S'il y va de ton profit, cela te plaira t-il?

BALLION:

Dites moi, je vous conjure, est il permis de vivre [1], ou non à vôtre gré? Qu'avez vous resolu sur ma destinée?

PSEUDOLE:

Oh! demeure, arrête toi.

BALLION:

Laisse moi aller.

CALIDORE:

Ballion, ecoute.

BAL-

[1] *Licet ne obsecro vivere? est il permis de Vivre, s'il vous plait?* Comme s'il disoit: avez vous donc resolu de me tuër, en vous rendant si odieux & si importuns?

BALLION:

Je suis sourd : & pour vous, en verité, vous êtes un grand diseur de rien.

CALIDORE:

Je t'ai donné tant que j'ai eu dequoi.

BALLION:

Je ne vous demande pas ce que vous avez donné.

CALIDORE:

Quand j'aurai, je recommencerai à te donner.

BALLION:

Eh bien ! quand vous aurez, vous pourez emmener vôtre Maitresse.

CALIDORE:

Helas ! helas ! que j'ai miserablement perdu ce que je t'ai porté, & ce que je t'ai donné !

BALLION:

C'est une afaire morte ; & vous en parlez comme si elle étoit en train. S'apliquer à faire une chose faite ; n'est-ce pas une extravagance ? Donc, ne vous en déplaise, vous êtes un foû.

PSEUDOLE:

Du moins, conois celui à qui tu parle : sais tu qui il est ?

BALLION:

Ce qu'il a été ; il y a longtems que je ne l'ignore point : ce qu'il est à present ; c'est à lui de le savoir. Avance, Garçon.

PSEUDOLE:

Ne peux tu donc pas gagner sur toi de t'arrêter

rêter ici, pour ecouter, du moins une fois, ce qu'on veut te proposer pour ton profit?

BALLION:

A ce prix-là je m'arrêterai. Car quand j'offrirois actuellement un sacrifice à Jupiter le Tres Haut; & que même, je tiendrois déja les entrailles de la Victime, pour les jetter dans le feu ; si, dans ce tems-là, on me faisoit voir l'esperance d'un gain, je laisserois bien vîte là l'Autel, & tout l'Attirail Sacré.

PSEUDOLE:

On ne sauroit attaquer cet homme-ci par la Pieté ; comme on y attaque les autres : il ne fait nul cas des Divinitez dont la puissance est la plus redoutable ; & lesquelles, consequemment, il est fort juste de craindre le plus.

BALLION:

Il faut que je l'aborde, & que je lui fasse mon compliment : bon jour, le plus méchant Coquin qu'il y ait parmi les Esclaves d'Athène!

PSEUDOLE:

Que les Dieux & les Déesses t'aiment à la fantaisie de mon Maître, & à la mienne : ou si tu merite autre chose, qu'ils ne t'aiment ; ni ne te fassent aucun bien.

BALLION:

Eh bien, Seigneur Calidore ! comment fait-on?

PSEUDOLE:

On est fort amoureux ; & en même tems, on est *diablement* gueux.

BALLION:

Cela me toucheroit, si la compassion pouvoit me servir à nourir ma Famille.

PSEUDOLE:

Courage ! Tu n'as que faire de nous rien dire sur ce chapitre-là ; je t'assure que nous te conoissons bien. Mais sais tu ce que nous souhaitons ?

BALLION:

Par Pollux ! je m'en tiens presque certain: vous auriez tous deux grande envie de me voir crever.

PSEUDOLE:

Quelque chose d'aprochant : mais, je te prie, aprens pourquoi nous t'avons fait rebrousser chemin.

BALLION:

J'ecoute : mais comme j'ai de grandes afaires, abrege le plus que tu pourras : que me veux tu ?

PSEUDOLE:

Mon Maître est honteux de ne t'avoir point encore donné les vingt mines qu'il t'a promis pour ta belle Esclave ; & il en a honte des le jours même qu'il t'a fait cette promesse-là.

BALLION:

Il est beaucoup plus aisé de suporter ce qui fait honte [1] que ce qui chagrine : ton Maître

[1] *Nimio id quod pudet facilius fertur, quam illud quod piget* : on supporte beaucoup plus aisement ce qui attire la honte, que ce qui cause le chagrin & le repentir. Sentence digne d'un Maquereau ! mais un honnête homme ne s'accommoderoit pas d'une telle morale.

tre eſt honteux de ne m'avoir point encore donné cet Argent-là; & moi je ſuis tres fâché de ne l'avoir pas reçu.

PSEUDOLE:

Il te le donnera; il trouvera la ſomme: mais il a peur que tu ne vende ſa Maîtreſſe à un autre, à cauſe de ſes ennemis.

BALLION:

Il y a longtems qu'il a eu occaſion de donner l'Argent, s'il avoit voulu.

CALIDORE:

Mais, ſi je n'en avois point?

BALLION:

N'étiez vous pas amoureux? C'étoit aſſez. Vous deviez emprunter; avoir recours à l'Uſurier; mettre quelques nipes en gage; enfin, il faloit voler, bien *& dûment*, Monſieur vôtre Pere.

PSEUDOLE:

Il voleroit ſon Pere? Impudent que tu es. On ne doit pas craindre, que tu lui enſeigne à bien faire.

BALLION:

Ce n'eſt pas le devoir d'un Maquereau.

CALIDORE:

Moi, que je puiſſe prendre de l'Argent à mon Pere, lui qui eſt un fin & ruſé Vieillard? Mais, d'ailleurs, quand je le pourrois, la crainte filiale le defend.

BALLION:

J'entens. Embraſſez donc la nuit cette *crainte filiale* au lieu de Phenice. Mais puisque je voi que vous la preferez à vôtre amour, *cette crainte filiale*, tous les hommes

vous

vous font ils Peres ? N'avez vous Personne fur la Terre, à qui vous puiffiez demander de l'Argent à emprunter ?

CALIDORE:

Bien plus : le mot *Prêter* eft même peri, à prefent.

BALLION:

Ho, ho ; ecoutez moi, au nom de Hercule ! Quand ces Gens qui redemandent foigneufement leur bien ; mais qui ne rendent jamais celui des autres ; quand, dis-je, ils fe font levez de table après un bon repas, tous ceux qui avoient coutume de Prêter, deviennent, par le peril d'autrui, plus circonfpects à faire credit.

CALIDORE:

Je fuis au comble de l'infortune : je ne puis trouver un Soû. Ainfi, je languis ; egalement confumé par l'amour, & par la dizette d'Argent.

BALLION:

Croïez moi : achetez [1] fous main, & à credit de l'huile d'Olive ; & revendez la haut à la main, & Argent comptant. Par Hercule ! on peut faire par-là, jufqu'à deux cens mines bien comptées.

CALIDORE:

Je fuis perdu ! la loi des vingt cinq ans [2] me coupe la gorge : cette cruelle loi empêche

[1] *Eme die cæcâ hercle olivum ; id vendito oculata die : achetez, de par Hercule ! achetez de l'huile, au jour aveugle ;* & vendez là au jour éclairé : expreffions metaphoriques, pour dire, acheter à credit *cæca die ;* & revendre argent comptant, *die oculata.*

[2] *Lex me perdit quina vicennaria : la loi des vingt cinq*

che tout le Monde de vouloir negocier un emprunt avec moi.

BALLION:

J'obſerve auſſi la même loi, j'ai peur de faire credit.

PSEUDOLE:

Faire credit? Quoi te repens tu de ce que cela t'a été d'un ſi gros profit de ſa part?

BALLION:

Tout Amant eſt hors de ſon devoir, s'il ne fait continuellement des preſens; s'il ne donne toûjours & ſans ſe rebuter; enfin, ſi quand toutes les ſources de ſa liberalité ſont taries, il ne ceſſe pas tout auſſitôt d'être amant.

CALIDORE:

Es tu donc inſenſible? N'as tu point pitié de moi?

BALLION:

Vous venez à vuide; vos paroles ne ſonnent point [1]; & moi, je vous ſouhaiterois plein de vie & de ſanté.

PSEUDOLE:

Comment donc, eſt ce qu'il eſt mort?

BALLION:

Qu'il ſoit ce qu'on voudra: certainement il

cinq ans fait tout mon malheur. Il entend la loi lœtorienne, en vertu de la quelle un fils de famille ne pouvoit, avant vingt cinq ans, s'engager, ni contracter juridiquement.

[1] *Dicta non ſonant: vos paroles ne ſonnent point.* En effet des raiſons, ſoutenuës du bruit que l'argent fait quand on le compte, quelque foibles quelles puiſſent être d'ailleurs, ont une vertu merveilleuſe pour perſuader.

[2] *Vna*

il est mort pour moi, avec ses plaintes steriles, avec ses paroles qui ne me produisent rien. Un Amant est mort, si tôt qu'il déplait au Maquereau. Venez toûjours à moi avec un plainte qui soit *argentée* : car touchant ces tristes lamentations que vous faites sur vôtre brouillerie irreconciliable avec la Monnoïe, portez cela à vôtre belle Mere.

PSEUDOLE:

Dis moi: n'as tu jamais été la Femme de son Pere?

BALLION:

Les Dieux m'en preservent!

PSEUDOLE:

Fais, Ballion, fais ce que nous te demandons sur ma parole & sur ma foi d'homme d'honneur, si tu crains de te fier à mon Maître : dans ces trois jours-ci, je tirerai la somme de quelque endroit que ce puisse être, sur la Terre, ou sur la Mer.

BALLION:

Que je te fasse credit? à toi? à toi?

PSEUDOLE:

Pourquoi non?

BALLION:

C'est que, par Pollux! te faire credit, & attacher une Chienne [1] fugitive, & affamée aux

[1] *Una opera alligem fugitivam Canem agninis lactibus: c'est comme si j'attachois une chienne fugitive devant des tripes* d'agneau. La Comparaison n'est point naturelle; & elle est encore moins élevée. Ell'a son sens neanmoins; & le voici : Comme on a toute la peine du monde à tirer un chien affamé d'auprés d'une man-

aux inteſtins d'un Agneau, ce ſeroit pour moi toute la même choſe.

CALIDORE:

Eſt-ce ainſi que tu reconois tout le bien que je t'ai fait?

BALLION:

Quelle reconoiſſance exigez vous, Monſieur, de vôtre tres obligé Serviteur?

CALIDORE:

Je te prie de laiſſer couler ces ſix jours-ci avant de vendre ta Phenice, afin de ne me point faire mourir d'amour.

BALLION:

Raſſurez vous, calmez vous, reprenez courage: j'attendrai, même, juſqu'à ſix mois.

CALIDORE:

Quelle agreable ſurpriſe! Tu es le plus charmant des Humains.

BALLION:

Bien plus: vous plait il que j'augmente encore vôtre joïe?

CALIDORE:

Par quel moïen?

BALLION:

C'eſt que Phenice n'eſt plus chez moi pour être venduë.

CALIDORE:

Tu ne l'as plus pour la vendre?

BAL-

mangeaille qu'il trouve delicieuſe, auſſi me ſeroit il preſque impoſſible, ſi je te faiſois credit, de retirer mon argent. Plaute n'eſt pas reconnoiſſable dans ces ſortes d'idées.

La-

BALLION:

Non surement ; & vrai comme il y a un Hercule.

CALIDORE:

Pseudole! fais venir des Hosties, des Victimes, des Bouchers[1], afin que je sacrifie au grand Jupiter que voici car Ballion m'est plus Jupiter que Jupiter ; oui que Jupiter même.

BALLION:

Je ne veux point de Victimes : je veux être apaisé par de belle & bon Argent.

CALIDORE:

Cours donc, Pseudole ! que fais tu là sur tes piez ? Va vîte chercher des agneaux, 'entens tu pas ce que dit mon Jupiter ?

PSEUDOLE:

Je serai ici dans un moment. Mais auparavant il faut que je coure jusque hors la Porte Metie[2].

CALIDORE:

Quelle affaire as tu là ?

PSEUDOLE:

J'en ferai venir deux bouchers avec des Chariots[3] : j'y ferai mettre aussi deux paquets de verges ou baguettes d'orme, afin que

[1] *Lanios* : ce mot là ne se prend pas ici Proprement pour bouchers. Il signifie ce qu'on appelle en latin *Popas*, c'est à dire, les Ministres qui tuoïent les Victimes qu'on alloit offrir en sacrifice ; & que le Piêtre tenoit deja.

[2] *Extra portam Metiam* : hors la porte Metie. C'étoit là où demeuroient les Boureaux ; & comme c'étoit aussi le lieu destiné à l'execution des criminels, on y voïoit des cadavres, des ossemens, des croix, des gibets, &c.

[3] *Cum tintinnabulis. Tintinnabulum* est une espece de voiture ou de Chariot.

que nôtre Jupiter en ait tout ſon ſoûs pour le ſacrifice. Ce Jupiter Maquereau ſera pendu.

BALLION:

Il n'eſt pas de ton interêt que je meure.

PSEUDOLE:

Pourquoi?

BALLION:

Je vais te le dire. C'eſt que tant que je vivrai, tû ne ſeras jamais honnête homme.

PSEUDOLE:

Il n'eſt pas non plus à toi de ton interêt que je meure.

BALLION:

Pourquoi?

PSEUDOLE:

Parce que ſi je n'étois plus du nombre des Vivans, tu ſerois le premier Scelerat d'Athène.

CALIDORE:

Dis moi, Ballion, je t'en prie; mais je te conjure par Hercule de me parler ſerieuſement: eſt il vrai que tu n'as plus Phenice ma Maitreſſe pour la vendre?

BALLION:

Non aſſurement, non, par le Temple de Pollux! je ne l'ai plus pour la vendre; car il y a déja longtems que je l'ai venduë.

CALIDORE:

Comment?

BALLION:

Sans ornemens, avec tous ſes boïaux.

CALIDORE:

Tû as vendu ma Maitreſſe?

BALLION:

En doutez vous encore? je l'ai venduë vingt Mines.

CALIDORE:

Vingt Mines?

BALLION:

Vingt Mines; ou, si cela vous accommode mieux, quatre fois cinq Mines: je l'ai venduë à un Soldat de Macedoine; & j'en ai déja reçu quinze Mines.

CALIDORE:

Qu'entens-je? Que m'aprens tu là?

BALLION:

Que vôtre Maitresse est changée en Argent [1].

CALIDORE:

Pourquoi as tu osé commettre un telle action?

BALLION:

Je l'ai voulu: la Creature m'apartenoit en propre; j'etois en droit d'en disposer.

CALIDORE:

Hola ho, Pseudole! va me querir une epée.

PSEUDOLE:

Quel besoin avez vous de ce vilain instrument-là?

CA-

[1] .... *amicam tuam esse factam argenteam*: que vôtre *Maitresse est devenuë d'argent*: on voit bien qu'il veut dire qu'il a changé Phenice contre de l'argent; c'est à dire qu'il la venduë.

[2] .... *quan-*

CALIDORE:
Voleur de buchers & d'obsèques [1].

BALLION:
Assurement.

CALIDORE:
Reste de gibet.

BALLION:
C'est tres bien fait.

CALIDORE:
Qui trompe, qui fourbe ses associez.

BALLION:
Cela est de ma pratique & de mon metier.

PSEUDOLE:
Meurtrier de son Pere.

BALLION:
Continuë toi.

PSEUDOLE:
Sacrilege.

BALLION:
Je l'avouë.

CALIDORE:
Parjure.

BALLION:
Vous rechantez les vieilles chansons.

CALIDORE:
Violateur des lois.

[1] *Bustirapé ; Bustirape ;* c'est ainsi qu'on apelloit celui qui voloit quelque chose du manger qu'on mettoit sur les tombeaux pour regaler les morts. Ou, pour mieux dire, du festin qu'on faisoit, auprès des sepultures aux Vieillards decrepits, comme pour les avertir qu'ils n'avoient plus qu'un pas à faire pour y decendre.

[2] *Baba !*

BALLION:
D'une grande force.

PSEUDOLE:
Peste & corrupteur des Jeunes Gens.

BALLION:
Tres vivement, & tant que je puis.

CALIDORE:
Voleur.

BALLION:
Bon ! cela me plait [1].

PSEUDOLE:
Fugitif.

BALLION:
Fort bien.

CALIDORE:
La tromperie publique.

BALLION:
Entierement.

PSEUDOLE:
Fourbe.

CALIDORE:
Vilain & sale Maquereau.

PSEUDOLE:
Ame de bouë.

BALLION:
O les bons & habiles chantres !

CALIDORE:
Tu as battu Pere & Mere.

BALLION:
Et je les ai tué tous deux, plûtôt que de leur

[1] *Baba !* interjection pour exprimer la joïe qu'on a de ce qu'on entend.

[2] *Quasi*

CALIDORE:

Pour tuer ce Scelerat; & ensuite, me tuer aussi moi même.

PSEUDOLE:

Ou plûtôt, ne tuëz que vous, Monsieur; car pour cet homme-ci? Croïez moi, le sort vous en fera bien tôt raison; il va perir de faim un de ces jours.

CALIDORE:

Que repondras tu, ô le plus insigne Parjure de tous les Mortels qui habitent la surface de la Terre [1]? Ne m'avois tu pas promis sous serment de ne vendre jamais Phenice à d'autre qu'à moi?

BALLION:

Je l'avouë.

CALIDORE:

Mais juré, par des paroles [2] expressément recherchées & solemnelles?

BALLION:

Ajoutez aussi, deliberées de concert.

CALIDORE:

Tu t'ès donc Parjuré dans toutes les formes, Scelerat?

BALLION:

Il est vrai: mais j'ai l'Argent bien enfermé dans mon Coffre fort; &, quoique Scelerat,

[1] ---- *quantum terra tegit*: *autant que la Terre en couvre*: *tegit* est là pour *sustinet*, *en soûtient*.

[2] ---- *nempe verbis conceptis*: *& même en termes formels*. Ce qui s'apelloit jurer *verbis conceptis*, c'etoit jurer suivant la maniere & les paroles expresses du serment que quelcun dictoit; & telle êtoit la formule: *ex animi mei sententia juro*: *je jure dans la sincerité de mon ame*.

[3] ---- *Iam*-

CALIDORE:

Rien de meilleur, ni de plus juſte que ta demande.

PSEUDOLE:

Allez donc vîte, Monſieur; & hâtez vous d'amener un homme tel que je l'ai depeint. Entre un grand nombre de Gens, ſoi diſant amis; il y en a bien peu ſur quoi on puiſſe compter.

CALIDORE:

Je ſai cela.

PSEUDOLE:

Faites donc à droit & à gauche une levée de Soldats; & dans toute cette Compagnie-là, choiſiſſez en un qui ſoit ſur & veritable.

CALIDORE:

Je ferai en ſorte qu'il ſoit ici dans un moment.

PSEUDOLE:

Mais partirez vous à la fin, Monſieur? Vous retardez en parlant toûjours.

ACTE PREMIER.

SCENE QUATRIEME.

PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Puis qu'il eſt parti, te voila ſeul, Pſeudole. Que feras tu à préſent? Tu as donné à ton jeune Maître des paroles magnifiques:

comment t'y prendras tu pour pouvoir remplir ta promesse? Tu n'as encore à la main, ni Argent, ni même aucun moïen [1] bien inventé pour en trouver. Surement, je ne sai ce que je dois faire. Tu ne vois pas seulement par où tu pourrois debuter, ni le moindre expedient assuré pour former la trame [2] de cette toile.

Mais comme un Poëte [3], quand il prend ses tablettes, cherche ce qui n'est nulle part; & cependant ne laisse pas de trouver, en donnant au faux la couleur du Vrai; de même je deviendrai Poëte; & je vais trouver vingt mines, quoi que elles soient encore à mon egard dans les espaces imaginaires. Il

[1] *Gutta certi consilii, une goute de dessein assuré.* Cela se dit metaphoriquement pour exprimer, n'avoir point encore pris son parti; être dans le doute & dans l'irresolution; enfin, s'être engagé à une chose; & ne savoir par où s'y prendre pour l'executer. C'est dans le même sens allegorique que les Anciens disoient, *ne pilum quidem habes viri boni: tu n'as pas même un poil de l'honnête homme, pour dire, tu es un Scelerat achevé.*

Ad detexundam telam c'est à dire, *contexendam pour faire la toile.* Allegorie prise des tisserans: ils commencent premierement eux ouvrage; & ensuite, ils en font le tissu. Pseudole parle ici de la machine d'imposture qu'il doit inventer & dresser contre le Maquereau.

[3] *Sed quasi Poeta tabulas cum cœpit sibi! mais comme un Poëte, quand il a pris ses tablètes*: Pseudole compare un Machiniste en fourberie avec un Poëte: & dit que l'un & l'autre, lors qu'ils se mettent à l'Ouvrage, ne savent encore ce qu'ils doivent faire. Par le mot *tablettes*, il faut entendre ce bois mince & enduit de cire dont les Anciens se servoient pour ecrire avant l'invention du papier. D'autres lisent *fabulas, les Comedies.*

leur donner à manger. Ne me suis-je point encore noirci de quelque autre forfait?

PSEUDOLE:

Nous versons nos injures dans un tonneau percé; nous perdons nôtre peine.

BALLION:

N'avez vous plus rien à me dire?

CALIDORE:

N'as tu pas de honte?

BALLION:

Oui, de vous avoir trouvé vuide. comme une noix venteuse, & dans laquelle i n'y a rien [1]. Mais quoique vous m'aïez tout couvert d'outrages, jusqu'à vous en rebuter, si le Soldat ne m'aporte pas les cinq Mines qu'il doit de reste; comme c'est aujourd'hui le jour fixé pour finir le païment, si, dis-je, mon acheteur ne paroit point, ou que je n'aïe pas de ses nouvelles, je croi que je pourrai bien faire mon devoir.

CALIDORE:

Quel devoir?

BALLION:

Si vous m'aportez de l'Argent, je romprai le marché du Soldat: je retirerai ma parole; & je garderai fort bien les quinze mines. Voila ce que c'est que mon devoir. Je vous parlerai d'avantage, s'il en est besoin. Mais touchant ce que vous me demandez d'avoir pitié de vous? sans Argent cela est

1 *Quasi cassam nucem.* comme une noix où il n'y a rien. Petrone: *nux ventosa*, sine medulla: *une noix venteuse*, sans moüelle.

CALLIPHON:

Tous ces Gens qui vont de porte en porte, publier [1] les crimes des autres, ou qui prêtent volontiers l'oreille aux accusations, si on les traitoit à ma fantaisie & qu'on voulût m'en croire, ils seroient tous pendus tant les raporteurs, que ceux qui ecoutent les raports. Car, ce qu'ils viennent vous dire que vôtre Fils, aïant une Maitresse, cherche à vous attraper de l'Argent, c'est peut-être une grande fausseté, une insigne calomnie. Mais quand cela seroit, principalement eu egard aux mœurs & aux coutumes de nôtre Tems, qu'est ce qu'il y auroit de surprenant dans la conduite de vôtre Fils? Qu'un jeune homme soit epris d'une belle Esclave; & qu'il ait envie de lui procurer le riche Tresor de la liberté, cela est il nouveau?

PSEUDOLE:

L'aimable Vieillard!

[1] *Homines qui gestant, quique auscultant crimina; les Gens qui portent & qui ecoutent les crimes.* C'est à dire: ceux qui divulguent, qui publient les crimes des autres? on les nommoit, *gestores*, ou *gestatores*, des *porteurs*. Senèque *pessimum genus hominum videbatur, qui verba gestarent. Sunt quidam qui vitia gestant. Horum sermo multum nocet: nam etiamsi statim non officit, semina in animo relinquit: ceux la passoient pour une tres mauvaise espèce d'hommes, qui portoient des paroles. Il y en a aussi qui portent des vices. La langue de ces derniers fait bien du mal: car si elle ne fait pas d'abord son mauvais effet, il en reste une semence dans l'esprit.*

[2] *Vetus*

SIMON.

Je ne veux pas qu'il ſuive l'antiquité dans ce genre-là [1].

CALLIPHON.

Mais c'eſt en vain que vous ne le voulez pas. Ne feriez vous pas tout de même ſi vous étiez à l'age, & en la place de vôtre Fils? Il faut qu'un Pere ſoit bon, qui veut que ſon Fils vaille mieux que lui même n'a valu dans ſon tems. Car la dépenſe, la diſſipation que vous faiſiez pour vos plaiſirs de Jeuneſſe; ce qu'il en coutoit pour vos crimes & pour vos debauches, cet Argent-là auroit pû ſe diſtribuer, tête à tête [2] & homme par homme, chez le menu Peuple: vous etonnez vous donc, ſi le Fils ſuis les traces du Pere?

PSEUDOLE.

Grand Jupiter! Que vous êtes peu d'hommes accommodans, complaiſans, compatiſſans aux foibleſſes de vos ſemblables! Oh, oh! voila ce qui s'apelle conoitre les devoirs d'un Pere auſſi raiſonnable, que bon; auſſi

[1] *Vetus nolo faciat: je ne veux pas qu'il pratique les anciens uſages*: comme s'il diſoit; vous dites qu'il n'y à rien de nouveau à voir un jeune homme paſſionné pour une belle fille: C'eſt à cauſe de cela même que je ne veux pas que mon Fils ſoit amoureux; car je ne pretens pas qu'il ſuive l'ancienne coutume.

[2] *Populo viritim potuit diſpertirier: car la ruine que vous avez fait, a pû être partagé par tête entre le peuple.* C'eſt à dire: vous avez fait une depenſe ſi prodigieuſe, vous avez conſumé tant d'argent, que ſi vous aviez donné tout ce bien là au Peuple, chaque particulier auroit pû en avoir ſa part.

bien

Il y a longtems que j'avois promis à Calidore de lui trouver cet Argent-là ; & alors mon dessein étoit de lancer le javelot contre nôtre Vieillard [1] : mais je ne sai comment le Rusé de Bon-homme a pressenti le coup, & l'a detourné. Il faut que je me taise : je voi Simon, nôtre vieux Maître qui vient ici avec Calliphon son Voisin. Je deterrerai aujourd'hui de cet ancien Monument [2] vingt Mines pour les donner à mon jeune Maître. En attendant, je vais me retirer ici pour entendre leur conversation.

[1] *At volui injicere tragulam in nostrum senem : Or j'ai voulu lancer le trait contre nôtre bon homme. Tragula* est une espece de dard, à peu près comme une demi Pique, ou une Halebarde. Le même terme, venant de *trahere trainer*, signifie aussi un Filet. On peut l'emploïer metaphoriquement dans tous les deux sens pour marquer une fourberie.

[2] *Ex hoc sepulcro vetere viginti Minas, Effodiam ego hodie : je tirerai aujourd'hui vingt Mines de ce vieux Sepulcre.* C'étoit la coutume chez les Anciens de cacher l'Argent Domestique dans les Sepulcres pour le placer plus surement : par ce que c'étoit un crime horrible de violer la Religion des sepultures. Or Pseudole apelle Simon son Maître, un vieux tombeau où il semble que l'Argent soit à couvert des voleurs, mais d'où il n'est pourtant pas impossible de le tirer.

ACTE PREMIER.

SCENE CINQUIEME.

SIMON, CALLIPHON, PSEUDOLE.

SIMON:

Si on choisissoit à Athène un Dictateur par-

SIMON:

Il va vous tuer par son flus de langue: en sorte que vous ne croirez pas être avec Pseudole, mais vous vous imaginerez parler avec un autre Socrate.

PSEUDOLE:

Cela est vrai. Il y a longtems que vous me meprisez, je m'en aperçois fort bien: je sai que vous n'avez guere de confiance en moi: vous voudriez que je ne valusse rien; & vous faites tout ce qu'il faut pour me rendre Scelerat: cependant, malgré tout cela, je serai honnête homme.

SIMON:

Fais en sorte, Pseudole, que la Maison n'ait point d'Oreilles, afin que mes paroles puissent passer librement par tout où j'en ai envie.

PSEUDOLE:

Ca! dites tout ce qui vous plaira, Monsieur: mais je suis en colere contre vous.

SIMON:

Toi, mon Esclave en colere contre moi?

PSEUDOLE:

Est-ce que cela vous surprend?

SIMON:

Par Hercule! j'ai sujet de craindre ta colere,

lard. Ciceron: *In infirma ætate imbecilla que mente, vis naturæ per caliginem cernitur: dans un âge infirme, & lorsque l'esprit est foible, on voit dans l'obscurité la force de la nature.* Aureste, remarqué doctement & subtilement le Delfinaire, ce qu'on voit au travers d'un brouillard, on le voit à la verité; *mais beaucoup moins distinctement que si l'air étoit serain.*

1 *Del-*

lere, puisque colere y a : aparemment, tu pense à me battre d'une autre maniere que je n'ai coutume de te fraper.

CALLIPHON:

Qu'en pensez vous ? Par le Temple de Pollux ! je croi qu'il a raison d'être fâché puisque vous ne vous fiez pas assez à lui.

SIMON:

He bien ! qu'il garde son chagrin contre moi ; j'y consens : je me tiendrai si bien sur mes gardes, qu'il ne me fera point de mal. Mais que dis tu ? Qu'est-ce que c'est, à ton avis, que ce que je veux te demander ?

PSEUDOLE:

Si vous souhaitez être instruit à fond sur quelque chose, interrogez moi de ce que je sai ; & alors, vous pourrez compter sur mes réponses comme sur celles de l'Oracle de Delphes [1].

SIMON:

Prens donc garde à toi ; & souviens toi bien de ta promesse. Sais tu que mon Fils aime une joueuse de flute ? Que répons tu ?

PSEU-

[1] *Delphis tibi responsum dicito* - *prenez ma réponse comme un Oracle prononcé à Delphes*, Delphe étoit une Ville de Beotie, proche du mont Parnasse. Apollon y avoit un Temple magnifique, enrichi d'une infinité de presens, qu'on y envoïoit de toutes parts. Il y avoit dans ce Temple une Pretresse qu'on nommoit Pitienne ou Pitonisse qu'Apollon inspiroit, & qui rendoit des Oracles étant assise sur une petite table à trois piez, qu'on apelloit Trepié, ou *Cortina*, à cause qu'elle étoit couverte de la pau du Serpent Piton. Ce qui a fait dire à Virgile *nec te Phœbi Cortina fefellit* ; pour dire *les Oracles d'Apollon n'ont point été trompeurs à vôtre égard.*

aussi equitable que tendre envers son Fils.

SIMON:

Qui parle là ? C'est sans doute, mon Esclave Pseudole. Ce Maître Scelerat me gâte & me corrompt mon Fils : c'est son Guide, c'est son Pedagogue [1] : j'ai grande envie de le faire passer par une bonne torture.

CALLIPHON:

Voila déja une folie de s'y prendre ainsi par la colere [2], & par l'emportement. Ne vaut il pas beaucoup mieux le tâter, le questionner par douceur, tâchant par là de decouvrir si les raports, qu'on vous fait, sont bien ou mal fondez. Quand on se possede dans une affaire facheuse, on s'epargne la moitié du chagrin.

SI-

[1] ---- *hic ille est Pedagogus* ; c'est lui qui est son Pedagogue. Anciennement le Pedagogue êtoit distingué du Precepteur, l dernier enseignoit les Lettres; & l'autre les bonnes moeurs. Seneque : *Praceptores, Pedagogique pueris placidis dentur:* *qu'on ait soin de donner des Precepteurs & des Pedagogues aux jeunes Gens qui sont paisibles & de bon naturel.*

[2] ---- *Iam istac insipientia est*

Sic iram in promptu gerere : c'est déja une folie de debuter par la colere & par l'emportement. Ennius : *Amicitias atque inimicitias in fronte promptas gero : L'amitié & la haine paroissent tout d'un coup sur mon visage:* Ciceron : *Hic, quod cateris animo sentiebat, id magis quam cateri, & vultu promptum habuit & linguâ; celui ci sentoit en son ame tout ce que les autres sentoient : mais il eut cela plus que les autres, que la chose parut tout d'un coup sur son visage, & sur sa langue.* Apulée : *in primori fronte animum gestare : montrer d'abord sur le front ce qu'on a dans l'esprit.*

Quasi

ſtoit point de delai ; la peine du moulin étoit plus eloignée : celle là étoit preſente ; celle-ci promettoit quelques jours d'intervalle [1].

SIMON:

Mais comment ferez vous à preſent ? car ſurement, vous ne m'attraperez rien, vû principalement qu'étant informé de vos intentions, je ſerai toûjours ſur le *qui vive*? D'ailleurs j'avertirai tout le Monde de ne pas vous faire credit d'un ſoû.

PSEUDOLE:

Par le Temple de Pollux, je ne demanderai d'Argent à perſonne : tant que les Dieux vous conſerveront la vie, par Hercule, vous aurez la bonté de m'en fournir. Certainement j'en recevrai de vous, Monſieur.

SIMON:

Tu en recevras de moi ?

PSEUDOLE:

J'en recevrai.

SIMON:

Si je t'en donne; par Hercule ! je te permets de m'arracher un œuil.

PSEUDOLE:

Vous m'en donnerez, vous dis-je ; & bien plus ; je vous conſeille, à preſent de vous defier de moi.

SIMON:

Ma foi, je te le jure, & je ne puis en dis-

[1] *Huic erant dieculæ* : c'eſt à dire : il devoit ſe paſſer un peu de tems entre le crime & le châtiment.

disconvenir, si tu me tire de mon Argent, tu feras une action bien extraordinaire.

PSEUDOLE:

Je la ferai.

SIMON:

En cas que tu ne puisse point reüssir à quoi te soumets tu?

PSEUDOLE:

Faites moi Fouëter. Mais en cas de succès; & si j'emporte la proïe & le butin, à quoi voulez vous vous engager?

SIMON:

Je prens Jupiter à temoin, que tu passeras la vie, exempt & franc de toute punition.

PSEUDOLE:

Tâchez donc de vous en souvenir.

SIMON:

Quoi, je ne pourrai pas garder mon Argent, étant bien averti qu'on fait tout ce qu'on peut pour me voler?

PSEUDOLE:

Oüi, je vous avertis de prendre bien garde à vous: je vous donne avis, vous dis-je de veiller soigneusement sur vôtre Trésor: prenez garde, veillez. Avec tout cela vous n'en compterez pas moins dès aujourd'hui, de vos espèces dans ces mains-ci.

CALLIPHON:

Par le Temple de Pollux! voila un habile & rare homme s'il accomplit sa promesse.

PSEUDOLE:

Si je ne le fais pas, emmenez moi pour être vôtre Esclave.

PSEUDOLE:

C'est à moi de nier.

SIMON:

A la quelle il voudroit bien faire le beau & riche present de la liberté?

PSEUDOLE:

Je nie & celui-ci, & celui-la.

SIMON:

Qu'est ce que c'est que ces vingt Mines que tu te prepare à m'escamoter par tromperie, & par la subtilité de tes ruses?

PSEUDOLE:

Moi, que je vous emporte cette somme-là?

SIMON:

Oui, & là donner à mon Fils qui doit l'emploïer au rachat & à *l'afranchissement* de sa Maîtresse.

PSEUDOLE:

Je ne saurois plus reculer: il faut que je confesse *& celui-ci, & celui-là.*

CALLIPHON:

Il avouë.

SIMON:

Ne vous l'ai-je pas dit il y a longtems, Mon Voisin?

CALLIPHON:

Je m'en souviens.

SIMON:

Pourquoi, quand tu as su ces amours-là, me les as tu caché? Pourquoi ne m'en as tu point averti?

PSEUDOLE:

Je vai vous le dire: c'est que je ne voulois

SIMON:

C'eſt parler ſenſement & en bon Domeſtique ; car à preſent, tu m'apartiens.

PSEUDOLE:

Voulez vous que je vous diſe encore quelque choſe qui vous etonnera d'avantage ?

CALLIPHON:

Par Hercule ! j'ai grande envie de l'entendre ; car je t'ecoute avec aſſez de plaiſir.

PSEUDOLE:

Avant que je dêcende dans l'Arene, avant que j'entre en lice pour donner ce combat-là, j'en donnerai un autre qui ſera fameux, & digne d'un ſouvenir immortel.

SIMON:

Quel combat !

PSEUDOLE:

Oh, oh ! j'enleverai par tromperie ; & par une ruſe des plus ſubtilement imaginées, j'enleverai, dis-je, plaiſamment au Maquereau vôtre Voiſin cette belle Muſicienne dont vôtre Fils eſt ſi eperdûment amoureux.

SIMON:

Que me dis tu là ?

PSEUDOLE:

Ces deux admirables exploits ſeront finis dès ce ſoir.

SIMON:

En verité, ſi tu execute ces deux projets-là, comme tu le dis, tu ſurpaſſeras en merite le Roi Agatocle. Mais auſſi, ſi tu echoüe dans ces hautes entrepriſes, n'y aura-t-il pas dès lors un juſte ſujet, pour m'enga-

gager à te faire jetter aussi tôt dans le Moulin?

PSEUDOLE:

Vous m'y ferez jetter, je ne dis pas pour un jour, je consens que ce soit, pour toute ma vie, si longue qu'elle puisse être. Mais aussi, en cas de reüssite, me donnerez vous volontiers de l'Argent, pour le mettre tout d'abord entre les mains du Maquereau?

CALLIPHON:

Pseudole ne demande que la justice. Répondez, mon Ami, *oui*, je t'en donnerai.

SIMON:

Mais savez vous ce qui me vient dans l'esprit? Que savons nous, mon Voisin, si ces Gens-ci ne sont point convenus entre eux; s'ils n'agissent point de concert; & par quelque fourberie meditée pour me voler?

PSEUDOLE:

Seroit il un homme plus temeraire, plus determiné que moi, si j'entreprenois ce que vous dites. Oui; Monsieur mon Maître, si nous sommes d'intelligence pour ce crime-là; si jamais nous avons consulté sur une telle chose; enfin, si nous nous entr'entendons là dessus, faites moi graver tout le corps avec des stilets d'orme, je veux dire des verges; à peu près comme on forme les Lettres dans un livre quand on ecrit.

SIMON:

Cela etant, tu peux indiquer & commencer tes jeux quand il te plaira.

PSEUDOLE:

Je vous demande une grace, Seigneur Cal-

Calliphon : accordez moi ce jour-ci tout entier ; & ne vous embarassez s'il vous plait dans aucune autre afaire.

CALLIPHON:

J'avois pourtant resolu hier d'aller aujourd'hui à la Campagne.

PSEUDOLE:

Hé bien ! detruisez à present toutes les machines que vous avez dressé.

CALLIPHON:

Mais, à l'heure qu'il est, j'ai changé de dessein ; & je ne partirai point à cause de cela. J'ai envie d'être Spectateur de tes jeux, Pseudole ; & si je voi que mon Voisin ne te donne pas l'Argent qu'il t'a promis, je t'en donnerai plûtôt que de laisser manquer la chose.

SIMON:

Je ne changerai point de resolution.

PSEUDOLE:

Car par Pollux ! si vous n'en donnez, on vous pressera, on vous tourmentera, on viendra vous crier aux Oreilles ; enfin, vous n'aurez point de repos. Mais ça ! je vous prie, Messieurs ; tirez vous d'ici, & entrez là dedans : donnez lieu, tour à tour, à mes fourberies de produire leur effet.

SIMON:

Soit : que tu sois obei.

PSEUDOLE:

Mais je compte que vous ne sortirez point du Logis.

SIMON:

Bien loin de là, je ne suis aujourd'hui qu'à toi.

CALLIPHON:

Pour moi, il faut necessairement que j'aille sur la Place : mais je ne serai qu'un moment.

SIMON:

Revenez donc au plus tôt.

PSEUDOLE:

Je m'imagine, Illustres Spectateurs, que vous me soupçonnez d'une chose : vous croïez, peut-être, que je ne promets des actions si extraordinaires, que dans la vuë de vous divertir, tant que je joûrai dans cette Comedie-ci ; & que d'ailleurs, touchant les tromperies aparemment impraticables auxquelles je me suis engagé, je n'en viendrai point à l'execution.

Je ne changerai pourtant point de sentiment. Il est certain que je ferai ce que j'ai promis : je n'en sai pas encore la maniere : je sai seulement, mais avec certitude, que les choses arriveront. Car il faut que celui qui monte sur la Scene, d'une nouvelle maniere, y aporte aussi quelque invention toute neuve : s'il ne peut pas faire cela, qu'il cede sa place à un autre qui en soit capable. J'ai envie de me retirer un peu, & d'entrer pour quelques momens, afin de pouvoir mettre mes machines en ordre [1]. Pendant ce tems-là, Messieurs, le Joüeur de flute vous divertira.

ACTE

[1] *Concenturio* : il parle des fourberies qu'il veut arranger dans sa tête, comme de Soldats qu'on auroit à enroler ; ou comme de Troupes qu'il faudroit ranger en Bataille.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PSEUDOLE,

PSEUDOLE:

O Jupiter! comment tout ce que je fais tourne heureusement, & reüssit à souhait! le dessein que j'ai conçu est d'une telle nature, & sur un tel Pié, que n'aïant rien à craindre, je ne doute point que l'evenement ne réponde à nôtre attente.

Certainement, il y a de la folie à confier à un homme timide une action de haute importance: car tout n'est que suivant la maniere dont vous le faites: les choses deviennent grandes si vous y mettez vous même l'importance & la grandeur. C'est pourquoi j'ai preparé auparavant dans mon esprit deux ou trois Armées: toutes les Troupes qui les composent, sont tromperies, fourberies, perfidies, ruses, impostures; enfin, toutes les forces ordinaires d'un Scelerat; & j'ai assemblé tant d'Escadrons, tant de Bataillons, afin que étant apuïé sur le pouvoir de ma malice, sur la vertu de ma Sceleratesse [1], de mon industrie, de ma mauvaise foi; & par

[1] *Malorum meorum virtute: par la grace & le pouvoir de mes crimes.* La saillie est plaisante & vraiment comique. En ce tems là, comme encore à present, quand on parloit de l'execution d'une entreprise, on disoit ordinairement, *j'espere en venir à bout, Deorum vir-*

par la grace de ma Sceleratesse, il faut que je remporte une victoire facile, par tout où je combatrai; & que je m'enrichisse aisément des depouilles de mes Ennemis.

Maintenant donc je vais vous ajuster comme il faut, ce Ballion [1] nôtre Ennemi commun; car il n'est pas moins le vôtre à vous tous, que le mien. Donnez vous seulement la peine d'écouter. Mon dessein est d'attaquer cette Ville-ci, de lui donner tout d'un coup l'assaut, afin qu'elle soit prise aujourd'hui; & c'est pour faire cette conquête que j'amenerai toutes mes legions.

Si je m'empare de la Place, je faciliterai aussi tôt la chose à mes Citoïens. En suite, je menerai incontinent mes Troupes vers la Vieille Ville: je n'en sortirai que chargé de butin; & j'en ferai part à mes Alliez. Je jetterai une telle epouvante, une si grande terreur parmi mes Ennemis, qu'ils seront obli-

virtute, par le pouvoir des Dieux. Mais Pseudole, qui ne se pique pas de devotion, va plus rondement en besoigne; & au lieu de dire, par la grace, par le pouvoir avec le secours des Dieux, *deorum virtute*, il dit sans façon, *par la vertu de mes crimes*, *meorum malorum virtute.* D'ailleurs les mots *crimes* & *vertu* font une opposition risible.

[1] *Ballionem exbulistabo:* j'exbalisterai *Ballion:* c'est à dire; je serai à son egard comme une baliste pour l'exterminer: on a déja dit qu'une Baliste étoit une machine de guerre dont les anciens se servoient pour lancer des Pierres: elle differoit de la Catapulte, en ce que celle-ci lançoit aussi des javelots: mais elles se chargeoïent toutes deux de la même maniere. Pseudole donc jouë ici sur les mots *Ballion* & *Baliste* prenant texte sur le nom du Maquereau pour faire rire les Spectateurs.

[2] *Ego*

obligez de prendre la fuite ; & cela, afin qu'ils conoissent de quelle Race je suis dêcendu, de quel sang je suis formé [1]. La Splendeur de ma Naissance exige que je m'illustre, & que j'eternise mon Nom par la beauté, par l'éclat, & par la gloire de mes actions.

Mais qui est cet homme-là qui me vient [2] dans les yeux ; & que je ne conois point ? J'ai envie de savoir ce qu'il veut avec son epée, & ce qu'il fait ici : après cela, je lui tendrai mon filet, je tâcherai de le faire tomber aussi dans mon panneau.

[1] *Ego sum genere gnatus : je suis fils de Famille* : il faut sous entendre *nobili.*, *noble.* Ainsi le Seigneur Pseudole, qui comme un miserable esclave, n'a peut-être pas la moindre conoissance de sa *Lignée* ; car c'est dequoi on se soucioit fort peu dans son ordre, Pseudole, dis je, vante sa Race, comme s'il étoit dêcendu *de la côte de Iupiter.*

[2] *Qui oculis meis obviam ignorabilis objicitur : qui se presente devant moi sans que je le conoisse. Ignorabilis*, celui que j'ignore, & qui m'est inconu. Petrone dit dans le sens opposé : *Rusticus quidam familiaris oculis meis :* un certain Païsan familier à mes yeux ; c'est à dire que je me souviens d'avoir vû plusieurs fois. Le même : *Vox pene auribus meis familiaris, une voix presque familiere à mes Oreilles :* c'est à dire : une voix que je croi avoir déja oui.



[3] *Iam*

ACTE SECOND.

SCENE SECONDE.

HARPAX, PSEUDOLE.

HARPAX.

Voïci les Lieux & les Contrées que mon Maître m'a indiqué : autant que mes yeux me le font conoitre, je voi ce que le Soldat m'a dit, ſavoir que c'eſt à la ſeptième Maiſon depuis la Porte, où demeure le Maquereau à qui il m'a ordonné d'aporter la marque & l'Argent qu'il m'a confié. Je voudrois, pourtant bien trouver ici quel-cun qui pût m'enſeigner poſitivement où demeure en ce quartier-ci le Maquereau Ballion.

PSEUDOLE:

St. paix, paix : voici mon homme ; à moins que tous les Immortels & tous les Mortels ne conjurent contre moi. Ce n'eſt pas le tout : il faut changer mes batteries ; il me faut prendre d'autres meſures, puis qu'il ſe preſente tout d'un coup une nouvelle occaſion. Je laiſſerai-là mon premier deſſein pour m'attacher à celui-ci. Je renonce donc à tout ce que j'avois commencé. Par le Temple de Pollux ! je vais accommoder de toutes pièces ce Meſſager militaire [1].

HAR-

[1] *Iam pol ego hunc Stratioticum nuncium advenientem probe percutiam : par Pollux ! je vais recevoir, comme il faut, cet Envoié, cet exprès du Gendarme.*

Stra-

HARPAX:

Je veux fraper ici, & faire venir quel-cun.

PSEUDOLE:

Qui que tu sois, je te defens de heurter d'avantage : Car je sors de ce Logis-ci, & je viens dans la Ruë, tout exprès, pour veiller à la garde de cette porte; & pour la preserver de toute insulte.

HARPAX:

Es tu Ballion?

PSEUDOLE:

Non: mais j'ai l'honneur de lui apartenir en qualité de Valet de Chambre, de Portier & de Huissier: enfin, je ne suis que Souballion [1].

HARPAX:

Que signifie ce mot là?

PSEUDOLE:

Il veut dire son Depensier, son Maître d'Hôtel, celui qui a soin de ses provisions.

HARPAX:

Comme si tu te disois Valet de Sale.

PSEUDOLE:

Au contraire le Valet de Sale est au dessous de moi; & j'ai autorité sur lui.

Stratioticum est un mot Grec qui signifie Militaire. *Percutiam, je fraperai*, c'est, dit l'Annotateur Roïal avec sa penetration ordinaire, c'est une metaphore tirée du combat dans lequel, si vous voulez vaincre, il faut fraper l'ennemi, permettés moi de vous demander si vous saviez cela.

[1] *Subballio : Souballion :* c'est à dire son premier Domestique. Ciceron apelle quelcun *Summarium*, pour dire *secundum à Mario*, *le second après Marius*.

HARPAX:

Mais quelle eſt ta condition? es tu Eſclave? es tu libre?

PSEUDOLE:

Je ſuis encore Eſclave ; & cela n'eſt que trop vrai pour mon profit.

HARPAX:

Auſſi as tu la figure ſervile ; & tu ne parois point digne d'être affranchi.

PSEUDOLE:

A ce que je voi, ta coutume n'eſt pas de te regarder toi même [1], quand tu dis injuſtement du mal de quel-cun.

HARPAX:

Il faut que ce perſonnage-là ne vaille pas grand choſe.

PSEUDOLE:

Les Dieux m'aiment & ont ſoin de moi. Car je voi bien que ce *nigaud*-là eſt comme une enclume [2] : je forgerai aujourd'hui deſſus bien des fourberies.

HARPAX:

Que dit il là parlant tout ſeul?

PSEU-

[1] *Non ſoles reſpicere te, cum dicas injuſte alteri : ce n'eſt pas ta coutume de reflechir ſur toi même, quand tu injurie quel-cun.* Plaute dit autre part. *qui alterum incuſat probri, cum ſe intueri oportet : celui qui taxe quel-cun d'infamie, doit ſe regarder ſoi même.*

[2] *Hic mihi incus eſt ; cet homme ci eſt une vraïe enclume pour moi.* Pſeudole apelle joliment Harpax un'enclume: car il va ſe ſervir de lui, comme d'un inſtrument de forge, pour tromper à la fois, Simon ſon Maître, Ballion le Maquereau ; & Polimacheroplacide, le Guerrier.

PSEUDOLE:

Que dis tu toi, jeune homme? Es tu? n'es tu point l'Esclave de ce Soldat Maccedonien qui a acheté une femme dans nôtre Magasin? Il a païé d'avance quinze Mines au Maquereau, mon digne Maître; & il lui en doit encore cinq.

HARPAX:

C'est moi même. Mais en quel endroit de la Terre habitable m'as tu conu, m'as tu vû, m'as tu parlé? Car assurement, voici la premiere fois que je viens à Athène; & avant le jour present, tu n'as jamais paru devant mes yeux.

PSEUDOLE:

Je fonde ma conjecture sur ce que tu as la mine Macedonienne. D'ailleurs: quand ton Maître partit d'ici, il assigna ce jour ci comme le dernier où il seroit admis à païer le reste de la somme, s'il ne l'aportoit plûtôt; Or c'est ce qu'il n'a point encore fait.

HARPAX:

Il est vrai: mais voici l'Argent.

PSEUDOLE:

Quoi? tu l'as aporté?

HARPAX:

Moi même en propre personne.

PSEUDOLE:

Pourquoi donc differe tu de me le donner?

HARPAX:

Que je te le donne, à toi?

PSEUDOLE:

Oui, par Hercule! à moi: je suis l'hom-

me de mon Maître Ballion : je fais ses afaires ; je tiens ses Comptes ; je reçois l'Argent ; j'en fais la mise & la depense ; & je païe les Creanciers.

HARPAX:

Par Hercule ! quand tu me ferois voir que tu es le dispensateur des tresors de Jupiter le Tres Haut , je ne te confierai jamais une livre d'Argent.

PSEUDOLE:

Pendant que tu perds le tems à faire le brave [1] & l'homme à grandes precautions , l'afaire seroit terminée ; & tu en serois déja quite.

HARPAX:

Je la tiendrai plûtôt ainsi acrochée & suspenduë.

PSEUDOLE:

Le Diable t'emporte ! tu te trouve le premier qui donne atteinte à ma fidelité [2] comme

[1] *Dum tu strenuas :* pendant qu'en disant des sotises , tu t'amuse à faire l'homme prudent & important , tu aurois déja donné les cinq mines. *Strenuas* est un terme forgé dans la boutique de Plaute. D'autres lisent *Sternuas* , pour *Sternutas* , tu éternuë,

[2] *Meam qui furcilles fidem : à qui ma fidelité soit suspecte. Furcillare fidem* c'est juger qu'une fidelité, étant foible , fragile , prête à tomber à la moindre occasion , a besoin d'une fourche , pour être apuïée. Cependant Harpax veut condamner la bonne foi de Pseudole , il ne pretend pas l'etaïer & la soûtenir. Ainsi conclut le Delfinaire , je croi que *furcillare fidem* signifie ici , prendre la fidelité avec une fourche , la jetter au vent comme de la paille ; enfin , s'en divertir & s'en moquer. Nôtre Savant auroit peut-être mieux rencontré , & à moins de frais , en disant , *fidem furcilles*,

me si on ne m'en confioit pas tous les jours six cens fois autant.

HARPAX:

Il se peut faire que les autres croïent qu'il n'y a point de risque à te mettre tant d'argent entre les mains: mais pour moi, je n'ai pas si bonne opinion de ta probité.

PSEUDOLE:

C'est comme si tu disois que je vise à voler ton argent.

HARPAX:

Au contraire: c'est comme si tu disois cela, toi; & moi, comme si je le soupconnois.

PSEUDOLE:

Ce Maquereau a un esclave dont le nom est Sirus: il faut que je me fasse passer pour lui. Je m'apelle Sirus.

HARPAX:

Sirus?

PSEUDOLE:

C'est mon nom.

HARPAX:

Que nous perdons de tems en paroles! si ton Maître est au Logis, pourquoi ne le fais tu pas venir quelque nom que tu puisses avoir.

PSEUDOLE:

S'il étoit à la Maison, je l'aurois déja averti: mais si tu veux me donner tes cinq

 mines,

cillo [1], que tu meprise ma fidelité, que tu n'en fasse non plus de cas que du fumier qu'on jette de hors avec la fourche.

[1] *Hoc*

mines, elles feront mieux placées, que fi tu païois à lui même.

HARPAX:

Mais fais tu ce que c'eft? Mon Maître m'envoïe ici pour aquiter une dette; & non pas pour perdre. Or je voi bien que tu brule d'envïe de mettre la main fur cet argent là; cela te donne la fievre [1]. Mais en un mot, comme en mille, je n'en confierai pas feulement une pièce à aucun Mortel qu'à Ballion en main propre.

PSEUDOLE:

Mais il eft, à prefent, dans une grande affaire, etant actuellement devant le Juge pour la conclufion d'un proces.

HARPAX:

Les Dieux lui donnent une heureufe reüffite! mais je reviendrai quand je le croirai au Logis. Cependant: prens toûjours cette lettre, & ne manque pas de la lui donner: car il y a dedans une marque dont nos Maîtres font auffi convenus touchant la belle Efclave.

PSEUDOLE:

Je fuis bien informé de cette circonftance-là. Ton Maître s'accorda avec le mien, que celui qui aporteroit ici fon argent, & l'impreffion de fon portrait, femblable à Ballion, que ce Meffager, dis-je emmeneroit

[1] *Hoc febrim tibi effe: que cela te donne la fievre:* c'eft à dire que l'envie, d'avoir ces cinq mines, te caufe une agitation d'efprit, une impatience qui pourroit fe comparer à l'ardeur, à la foif bruiante d'un Fievreux.

roit la femme; le Soldat, le voulant ainſi.

HARPAX:

Tu poſſède à fond leur convention & leur marché.

PSEUDOLE:

Comment pourrois-je en rien ignorer ?

HARPAX:

N'oublie donc pas de lui donner la marque.

PSEUDOLE:

C'eſt comme ſi tu l'avois fait. Mais que je ſache ton nom.

HARPAX:

Harpax.

PSEUDOLE:

Hors d'ici! Harpax ne me plait point. Par Hercule! tu n'entreras point chez nous ; je craindrois ta griffe de harpie ; j'aurois peur que Harpax ne nous ravît quelque bonne proïe.

HARPAX:

Parce que j'ai coutume d'enlever les ennemis vivans, juſque dans leur Armée ; & même au fort d'une Bataille, on m'a donné le ſurnom terrible de *Harpax*.

PSEUDOLE:

Par Pollux ! je croi que tu enlève beaucoup mieux la Vaiſſelle de cuivre d'une Maiſon.

HARPAX:

Cela n'eſt pas vrai. Mais fais tu la grace que je te demande, Sirus ?

PSEU-

PSEUDOLE:

Je le ſaurai quand tu me l'auras dit.

HARPAX:

Je m'en vais ici hors la Porte au troiſième Cabaret [1]: chez Chriſis, cette Vieille chez qui on mange pour deux oboles, ou quatorze deniers; cette boiteuſe, & qui eſt ſi groſſe.

PSEUDOLE:

He bien! Que me veux tu là deſſus?

HARPAX:

Que tu m'envoïe chercher quand ton Maître ſera revenu.

PSEUDOLE:

Très volontiers; tu auras contentement.

HARPAX:

Car je ſuis fatigué du chemin; & je veux avoir ſoin de mon *individu*.

PSEUDOLE:

Ma foi! tu as raiſon; & j'aprouve fort ton deſſein. Mais prens garde, s'il te plait, que quand on aura beſoin de toi, on n'ait de la peine à te trouver.

HAR-

[1] *In tabernam tertiam*: c'eſt à dire au troiſieme Cabaret depuis la porte de Ballion. *Anum illam diobolarem*: cette veille Hoteſſe qui donne à manger pour deux oboles, une obole étoit le tiers d'une drachme; valoit trois ſols & demi. C'étoit grand marché d'ordinaire. C'eſt pourquoi d'autres liſent *doliarem*, cette veille ſi groſſe & ſi graſſe qu'elle a le ventre comme un tonneau: Mais cette leçon ne paroit pas vraiſemblable au Delfinaire: autrement, dit-il, on devroit effacer *eraſſam*. Ainſi il aime mieux s'en tenir au repas & à l'ecot des deux oboles.

[1] *Nam*

HARPAX:

Il n'y a rien à craindre ; car dès que j'aurai diné, je dormirai.

PSEUDOLE:

C'eſt ce que je n'ai nulle peine à croire.

HARPAX:

Que veux tu, maintenant?

PSEUDOLE:

Que tu ailles dormir.

HARPAX:

Je m'y en vais.

PSEUDOLE:

Mais ecoute, Harpax! fais toi bien couvrir, au moins: tu feras heureux ſi tu peux ſuer.

ACTE SECOND.

SCENE TROISIEME.

PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Dieux Immortels! cet homme-là m'a ſauvé par ſon arrivée : il m'a retiré de l'egarement pour me mettre dans mon chemin par ſon viatique. Car la Déeſſe *Opportunité* n'a pas pu venir plus à propos, que cette Lettre m'eſt tombée heureuſement entre les mains. Cette trop aimable Lettre eſt pour moi la Corne d'abondance[1] ;j'y trouve tout ce que je ſouhaite. Là

[1] *Nam hac allata cornucopia eſt : car il m'a aporté là une.*

Là sont les tromperies ; là sont toutes les ruses, & toutes les impostures : ces admirables tablettes renferment & de l'argent, & la Maitresse même de mon jeune Maître. Que je vais être fier [1] & glorieux à present! autant que je devois être temeraire, & avoir l'esprit enflé de presomption, pour vouloir faire tout de cette maniere là, dans le dessein de tirer la jeune Esclave des serres du Maquereau.

Tout étoit déja disposé, preparé, arreté, ébauché [2], conformement à mes desirs. Mais, sans doute, cela sera de même. La Déesse

une corne d'abondance. Cornucopia, terme composé de deux mots, signifie une chose d'où on peut tirer toute l'utilité, tout le profit qu'on souhaite. Pseudole dit donc que la lettre du Soldat sera une corne d'abondance, à cause qu'elle lui fournit le moïen de tromper le Maquereau, de delivrer Phenicie; & de gagner la gageure qu'il a fait avec son vieux Maître.

Cornucopia. la corne d'abondance, selon la Fable, étoit une Corne d'où sortoit tout ce qu'on pouvoit souhaiter; & cela par un privilege que Iupiter donna à sa Nourice, qui étoit la chèvre Amaltee, le vrai de cette Fable est qu'il y a en Libie, un Terroir de la figure d'une Corne de beuf, tres fertile en vins & fruits exquis: & que ce fond d'un si bon raport fut donné par le Roi Ammon à sa Fille Amaltée que les Poëtes ont feint avoir été Nourice de Iupiter.

[1] *Me gloriosum faciam: je me ferai glorieux, comme s'il disoit: je serai fier; & j'aurai de quoi soûtenir ma fierté.*

Copi pectore: Copi pour *Copioso:* comme un homme qui a le coeur gros, c'est à dire; enflé du vent de la superbe & de l'orgueuil.

[2] *Deformata habebam:* c'est à dire: j'avois d'autres ruses, d'autres tromperies déja toutes prêtes. *Deformata* signifie ici *delineata dessinez*, quand on tire les premieres lignes d'un ouvrage; quand on en ebauche le plan.

Cen-

Déeſſe Fortune opere plus en un moment, que cent Sages [1] avec toute leur prudence & tous leurs Conſeils. Il n'eſt rien de plus certain : ſuivant que chacun a la Fortune favorable, il ſurpaſſe les autres ; & à cauſe qu'il reüſſit en tout [2], nous publions tous que cet homme-là eſt d'une ſageſſe profonde. Au contraire : celui dont les deſſeins & les entrepriſes tournent mal, quelques tracez qu'ils ſoient ſur les regles de la prudence, nous le traitons d'etourdi, de foû, d'homme ſans cervelle & ſans conduite.

Aveugles que nous ſommes ! nous ne ſavons pas combien nous nous abuſons, quand nous demandons quelque choſe avec empreſſe-

[1] *Centum doctum :* belle ſentence, s'ecrie le Delfinaire; & dont l'experience confirme tous les jours la verité. Pline : *Eſt omnino iniquum, ſed uſu receptum, quod honeſta conſilia vel turpia, prout male aut preſpere cedunt, ita vel probantur, vel reprehenduntur. Inde plerumque eadem facta, modo diligentia modo vanitatis, modo furoris nomen accipiunt : Il eſt tout a fait injuſte : cependant cela eſt reçu par l'uſage, que les entrepriſes bonnes ou mauvaiſes ſont approuvées ou cenſurées ſelon qu'elles tournent heureuſement ou malheureuſement. De là vient que le plus ſouvent, on donne aux mêmes actions le nom tantôt de diligence, tantôt de vanité, & tantôt de fureur.*

[2] *Bene ubique:* bien par tout. Ciceron: *Hoc plerumque facimus, ut eventus conſilia ponderemus ; & cui bene quid proceſſerit, multum illum providiſſe; cui ſecus, nihil ſenſiſſe dicamus. Voici ce que nous faiſons ordinairement ; c'eſt de peſer les deſſeins par le ſucces. Sur ce principe lan lors qu'un homme a eu une bonne reüſſite, nous diſons qu'il a uſé d'une grande prevoïance. Au contraire ; celui qui reüſſit mal, paſſe chez nous pour un temeraire & pour un étourdi.*

preſſement ; comme ſi nous etions capables [1] de conoitre ce qui nous convient. Nous perdons le certain en courant après l'incertain ; & cela arrive dans la peine & dans la douleur : en ſorte que, pendant ce tems-là, la Mort, qu'on ne demande point, ſurvient, & met fin à tout.

Mais c'eſt aſſez de Philoſophie & de Morale. Je ſuis un long & importun raiſonneur. Grans Dieux ! Quand j'ai dit que j'apartenois au Maquereau, comme ſon premier Domeſtique, j'ai inventé-là ſur le champ un menſonge qui vaut mieux que le plus cher cuivre de Corinte. A preſent, je vais faire trois Dupes ; je vais jouër trois Gens avec cette lettre fortunée : mon Maître, le Sieur Maquereau ; & le *gros fin* qui, ajant été le porteur de la *miſſive*, s'en eſt defait ſottement pour me l'abandonner. Courage ! On rend la pareille. Mais il eſt arrivé autrement que je ſouhaitois. Voici Calidore qui vient : il amene avec lui un homme qui m'eſt inconu.

ACTE

[1] *Quaſi quid in rem ſit.* Les hommes ſont incapables des conoitre ce qui leur convient : ils ignorent ce qui leur eſt le plus utile ou plus dommageable.

Certa amittimus : les biens certains nous echapent. Seneque : *Fluctuamus, aliud que ex alio comprehendimus : petita relinquimus ; relicta petimus. Alterna inter cupiditatem & pœnitentiam vices ſunt : Nous vivons dans une incertitude continuelle ; & nous ne faiſons que courir d'objet en objet. Nous quitons ce que nous avons cherché : nous cherchons ce que nous avons quité. Toute nôtre vie n'eſt qu'une alternative continuelle & reciproque entre la convoitiſe & le repentir.*

ACTE SECOND.

SCENE QUATRIEME.

CALIDORE, CHARIN, PSEUDOLE.

CALIDORE:

Je t'ai ouvert mon cœur, mon Ami : je t'ai dit tout ce qui me fait plaisir & tout ce que je souffre : tu sais à present mon amour, ma peine, & ma dizette d'argent : enfin, je t'ai declaré naturellement le bon & le mauvais de mon affaire.

CHARIN:

Je n'en ai rien oublié : marque moi seulement ce que tu juges à propos que je fasse.

CALIDORE:

Je t'ai raporté tout le reste, afin que tu voïe si tu sais quelque chose de l'impression du portrait.

CHARIN:

Je n'ignore rien, te dis-je; tu n'as plus qu'à m'aprendre ce qu'il faut que je fasse.

CALIDORE:

J'ai suivi l'ordre de Pseudole qui m'a dit de lui amener un homme ferme & de bonne volonté.

CHARIN:

Tu observe tres bien son intention : car effectivement tu lui amene un ami plein de courage, & de bien veillance pour toi. Mais ce Pseu-

Pseudole m'est nouveau [1] ; je ne le conois point.

CALIDORE.

C'est un des plus jolis hommes [2] qu'il y ait : c'est l'auteur & l'inventeur de tout : il m'a promis d'executer ce que je t'ai dit.

PSEUDOLE :

Je veux aborder mon homme par de grans mots [3], par des paroles magnifiques.

CALIDORE :

Qui parle ici si magnifiquement ?

PSEUDOLE :

Triomphe ! joïe ! transport ! Je vous prie, ô Roi ! O vous qui dominez sur Pseudole. C'est à vous que je vais causer une triple joïe, une joïe trois fois triple ; produite par trois moiens & par trois adresses ; trois fois aquise de trois : je vous l'aporte dans ce petit ecrit sellé par la malice, par la fourberie, & par l'imposture.

CALIDORE :

Voila l'homme que tu ne conoissois point.

CHARIN :

Comment ! le Boureau entend bien la declamation tragique [4] ?

CA-

[1] *Novus mihi est : il m'est nouveau.* Charin dit que Pseudole lui est nouveau, parcequ'il ne le conoit ni de nom, ni de visage.

[2] *Nimium est mortalis Graphicus : heurete mihi est : c'est un trop joli homme : c'est lui qui travaille pour moi. Mortalis Graphicus* ; un mortel aussi beau que s'il étoit fait à peindre, ce qui se raporte ici à l'esprit. *Heuretes*, mot Grec qui signifie inventeur.

[3] *Magnifice hominem compellabo : je vais l'aborder magnifiquement* : c'est à dire avec des paroles pleines de respect : non seulement comme un esclave doit parler à son Maître ; mais comme un sujet doit aborder son Roi.

[4] Io, Io ! Interjection pour exprimer un transport de

CALIDORE:

Va aussi au devant de lui [1], comme il vient au devant de toi.

PSEUDOLE:

Avancez hardiment le bras, pour me saluër.

CALIDORE:

Dis moi, Pseudole: est-ce l'esperance, ou le salut, lui même [2] que je saluë en toi?

PSEU-

de joïe. On s'en servoit ordinairement dans les acclamations *triomphales*, *je triomphe*. On l'emploïoit aussi quelquefois dans des occasions de tristesse, & pour marquer la douleur.

Te Tiranne: vous grand Titan. C'est ainsi que Pseudole apostrophe Calidore, son jeune Maître: mais le mot Tiran ne se prend pas ici dans sa mauvaise & odieuse signification: il signifie simplement Roi, ou celui qu'on regarde comme tel.

Ter trina. Je cherche celui à qui il est arrivé une joïe trois fois triplement triple. Comme s'il disoit: non seulement triple; mais trois fois triple; & encore une fois, non seulement trois fois triplement triple: mais en sorte que chaque membre de ce nombre soit encore *surtriplé* trois fois; ce qu'il dit pour insinuer que la joïe doit être sans mesure, & qu'on ne sauroit la pousser trop loin.

Tribus modis: en trois manieres, ou par un moïen qui en vaut trois. *Savoir*: Ballion, Simon, & le Gendarme étant trompez à la fois; étant pris d'un seul coup de filet.

Artibus tribus: *par trois artifices*: On a joüé Harpagon: la lettre & la marque sont interceptées: & Singe prendra la place, du valet Macedonien; il le supplantera.

De tribus, *de trois s.* Harpagon, Ballion, le Guerrier.

[1] *Vt paratra goediat!* mot forgé pour dire voïez comment il fait le fier! Comment il sait bien imiter l'enflure *Coturnique*: comment il prend bien les airs de la Tragedie.

[2] *Confer gradum contra*: c'est à dire: *marchez à sa rencontre.*

Porrege ad salutem brachium. *Pseudole.* E

PSEUDOLE:

L'un & l'autre.

CALIDORE:

Cela etant: Seigneur *l'un & l'autre*, je vous saluë. Mais qu'a-t-on fait?

PSEUDOLE:

Que craignez vous?

CALIDORE:

J'ai apporté celui-ci.

PSEUDOLE:

Quoi? vous l'avez aporté?

CALIDORE:

Je l'ai amené, voulois-je dire.

PSEUDOLE:

Qui est il?

CALIDORE:

Il s'apelle Charin.

PSEUDOLE:

Courage! Ce nom-là vient du mot *Grace*: j'en tire un bon augure.

CHARIN:

Pourquoi ne m'ordonne tu point hardiment quoi que ce soit de ce qu'il faut faire?

PSEUDOLE:

Voila déja la *Grace* de vôtre beau nom. Je vous remercie; Seigneur Charin; je ne veux pas que nous vous incommodions.

CHARIN:

Vous autres m'incommoder? C'est bien ce que tu me dis-la qui m'incommode.

PSEU-

chium: avancez le bras pour le salut: c'est à dire, saluez moi. Ou bien: avancez la main & le bras vers celui qui est vôtre salut: car Pseudole se regarde comme le sauveur de son jeune Maître.

PSEUDOLE:

Puisque cela est, demeurez donc ici.

CHARIN:

De quoi s'agitil?

PSEUDOLE:

Je viens d'intercepter cette lettre-ci avec une marque.

CHARIN:

Une marque! quelle marque?

PSEUDOLE:

Qu'on vient d'aporter de la part du Soldat: j'ai trompé son Valet qui en étoit chargé avec les cinq mines d'argent; & qui sans moi, alloit emmener vôtre Maitresse, Monsieur mon Maître.

CALIDORE:

Comment as-tu pu faire cela?

PSEUDOLE:

C'est en faveur de cette nombreuse & venerable Assemblée qu'on represente le Spectacle. Ceux qui ont été presens à cet endroit de la Comedie, savent comment la chose s'est passée. Pour vous deux Messieurs, je vous la conterai une autre fois.

CALIDORE:

Que faisons nous à present? en quoi avançons nous?

PSEUDOLE:

Vous embrasserez aujourd'hui vôtre Maitresse; & vôtre Maitresse libre.

CALIDORE:

Moi?

PSEUDOLE:

Vous même.

CALIDORE:

Encore une fois moi?

PSEUDOLE:

Encore une fois vous même; si cette tête-là est vivante, s'entend. Mais à condition que vous me trouverez promptement un homme.

CALIDORE:

De quelle tournure?

PSEUDOLE:

Mechant, rusé, habile, qui, des qu'il aura compris une fois le commencement d'une chose, soit capable de la poursuivre; & de la finir par lui même: mais, sur tout, qui ne soit pas venu souvent ici[1].

CHARIN:

Qu'il soit libre ou Esclave: cela ne fait il rien?

PSEUDOLE:

Bien loin de le vouloir libre, je l'aime beaucoup mieux Esclave.

CHARIN:

Je croî avoïr ton vrai fait: c'est un homme aussi peu scrupuleux en probité, qu'il est plein de finesse: c'est Cariste, mon Pere, qui nous l'envoïe. Il [2] n'est point encore sorti du logis; & il n'êtoit jamais venu à Athène avant son arrivée qui fut hier.

PSEU-

[1] *Spem ne an salutem te salutem?* c'est à dire: dois-je te saluër comme le salut même ou seulement comme l'esperance du salut? Nôtre comique jouë à son ordinaire sur le mot *salutem.*

[2] *Non hic usitatus: point usité*

PSEUDOLE:

Vous me faites grand plaisir, Monsieur; & vous m'êtes en cela d'un grand secours. Mais ce n'est pas le tout. Il faut que je trouve à emprunter cinq mines d'argent; je les rendrai dès aujourd'hui: mon vieux Maître m'en doit déja une.

CHARIN:

Je les fournirai: n'en cherche point autre part.

PSEUDOLE:

O l'homme, envoïé ici tout exprès par la Déesse *Opportunité*! J'ai aussi besoin d'une Casaque de Guerre, d'une Epée, & d'un Chapeau.

CHARIN:

Je puis prêter tout cela du mien.

PSEUDOLE:

Dieux Immortels! ce n'est pas ici un Charin, c'est l'Abondance. Mais cet Esclave qui est venu ici de la part de Monsieur vôtre Pere, a-t-il un peu de discretion?

CHARIN:

Il en a toûjours fait voir depuis son enfance.

PSEUDOLE:

Il est à propos, pour la bienseance, que nôtre homme ait une tunique avec des manches [1]. Mais, a-t-il un peu de vinaigre dans le cœur?

E 3 CHA-

usitè ici: c'est à dire qui ne soit pas venu souvent dans ce quartier-ci; qui y soit inconu.

[1] *Manuleatam*, pour *manicatam*, *avec des manches*. Or une tunique avec des manches étoit un habit de femmes. Cela fait conjecturer

CHARIN:

Je vous en répons, & de très fort.

PSEUDOLE:

Mais s'il est necessaire qu'il tire du même Magasin, de l'huile & de la douceur, n'en manque-t-il pas non plus?

CHARIN:

S'il a de la douceur! demande tu cela? Il en a pour contenter tous les goûts: de la *Murrhine*[1], du *Passe*, du *Defrute*, de la *Meline* enfin, des vins *Mixtionnez* ou cuits, des Liqueurs de toutes les façons; il a aussi toutes les espèces de miel qu'on peut souhaiter. Et même, il avoit commencé autrefois à lever Cabaret[2] dans son cœur.

PSEUDOLE:

Bon! allons donc! courage! vous vous moquez, Seigneur Charin, fort joliment de ma badinerie[3]. Mais quel nom donnerai-je à cet Esclave?

CHA-

ctuter au Delfinaire, que Pseudole veut marquer par là que l'Esclave de Charin, doit avoir autant de malice qu'une femme,

Aceti: de vinaigre. C'est à dire; de pointe d'esprit, de genie & de penetration.

[1] *Murrhinam:* du Nectar. Varron dit que les vieilles femmes, & celles qui commencoient à devènir sur l'âge, buvoient de certaines liqueurs que suivant l'opinion de quelques-uns, Plaute reünit toutes sous le nom de *Murrhina.*

Passum: vin fait de raisins, demi rotis au Soleil avant d'être foulez.

Defrutum, du vin cuit, autrement du *raisiné*; *Melinam*; liqueur faite avec du miel.

[2] *Quin in corde instruere quondam cœpit Thermopolium: & même il avoit commencé autrefois à tenir Cabaret dans son cœur. Thermopolium* étoit une espèce de Cabaret où on vendoit des liqueurs agreables, & qui se buvoient chaudes.

[3] *Me meo ludo Lamberas:* vous

CHARIN:

Apelle Singe.

PSEUDOLE:

Sait il agir dans une mauvaise affaire?

CHARIN:

Il est en cela plus vîte & plus rapide qu'un tourbillon.

PSEUDOLE:

Est il un peu subtil & chicaneur ?

CHARIN:

Il dispute très souvent pour defendre & soûtenir ses crimes.

PSEUDOLE:

Mais quand il est pris sur le fait; & qu'il est manifestement convaincu?

CHARIN:

Il echape alors comme une anguille.

PSEUDOLE:

Cet homme là est il un peu intelligent & entendu ?

CHARIN:

Une Ordonnance du Peuple ne l'est pas d'avantage.

PSEUDOLE:

Suivant le temoignage que vous en rendez, il doit avoir de la Penetration.

CHARIN:

Non seulement : mais, afin que tu le sache,

vous me battez de mon propre badinage. Festus: *Lamberare* signifie, fendre, ecorcher, dechirer. Pseudole dit donc qu'on le bat, qu'on le châtie de sa propre plaisanterie, ou de sa propre discipline, par ce qu'on lui rend Sotise pour Sotise, raillerie pour raillerie.

che, des qu'il t'aura regardé fixement entre deux yeux, il te dira de soi même, en quoi tu as besoin de lui. Mais à quoi l'emploïras tu?

PSEUDOLE:

Je vais vous l'aprendre : quand je l'aurai mis en equipage convenable, je pretens faire de lui un Valet supofé du Soldat: il portera au Maquereau la marque, avec les cinq Mines d'Argent; & il fera sortir la Belle du *Bordel* où elle est dans l'Esclavage. Oh ça! vous savez à present le nœu de la Comedie. Au reste, je l'instruirai exactement de la maniere dont il doit executer toutes choses.

CALIDORE:

Que faisons nous donc ici plus long-tems, plantez ainsi sur nos jambes?

PSEUDOLE:

Allez promptement mettre vôtre homme en habit conforme à son rôle & à sa commission; & vous me l'amenerez chez le Banquier Eschin. Mais, il n'y a pas un moment à perdre.

CHARIN:

Nous y serons avant toi.

PSEUDOLE:

Allez donc au plûtôt. Toute l'incertitude, tous les doutes, toutes les difficultez dont mon esprit étoit rempli & agité auparavant, tout cela s'est dissipé. Je voi clair dans mon afaire : plus de nuages, plus de crainte, plus d'inquietude ; une pure & vive lumiere me luit dans la tête: enfin, je suis comme sur de mon fait; & j'ai le cœur ouvert.

Je

Je menerai tous mes Ordres, toutes mes Troupes sous mes Drapeaux, le vol des Oiseaux m'étant favorable [1]; aïant l'Augure certain, & tel que je puis le souhaiter. J'ai tout sujet d'esperer que je pourrai defaire & renverser mes Ennemis.

A present, je m'en vais sur la Grande Place : là, je chargerai Monsieur Singe de mes instructions : je lui specifierai toutes les circonstances de son Personnage, afin qu'il ne bronche point [2]; & qu'il conduise prudemment cette fourberie-là. Je vais donc travailler à faire prendre maintenant la Forteresse du Maquereau.

[1] *Avi sinistra : l'oiseau volant à gauche :* c'étoit le bon Augure.

Auspicio liquido, pour *fausto, heureux :* car les auspices étoient censez favorables; ou plûtôt certainement bons, quand on les prenoit pendant un tems clair & serein.

[2] *Ne quid titubet ; qu'il ne varie en rien*, c'est à dire ; de peur que la langue lui *fourchant* ; se coupant dans ses paroles ; enfin, de peur que ne se soûtenant point dans son Rôle, le Maquereau ne s'apercoive de l'imposture. Horace :

Vade, vale : cave ne titubes, mandata que frangas : Va, Adieu : prens garde que tu ne bronche, de peur de gâter ta commission, & de rendre inutiles les ordres dont tu es chargé.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

UN GARÇON.

UN GARCON:

Certainement, quand les Dieux veulent

E 5 qu'un

qu'un jeune homme entre au service d'un Maquereau, ils le destinent à une facheuse & penible condition, principalement s'ils y ajoutent la turpitude. C'est ce que j'eprouve à present en ma propre personne. Oui: telle est cette abominable servitude dans laquelle mon cruel sort m'a fait tomber: j'y souffre toute sorte de miseres, grandes & petites: j'ai le malheur de ne pouvoir trouver un Amant qui m'aime assez pour me mettre un peu à mon aise.

Or, c'est aujourd'hui la Naissance de ce Maquereau. Il a menacé depuis le plus petit jusqu'au plus grand, que, si quel-cun manquoit à lui envoïer aujourd'hui un present, il le feroit perir demain par les plus grans tourmens. Maintenant, j'en jure par le bon Hercule! je ne sai ce que je ferai surement, il ne m'est pas possible de me conformer à ceux qui, parce qu'ils en ont le moïen, ont coutume de faire des offrandes à cette vilaine & barbare Idole. Cependant, si je n'envoïe aujourd'hui un present au Maquereau, il me faudra boire demain le suc[1] amer du fruit de la foulerie; je veux dire, passer par les bâtons du Foulon.

Helas! que je suis encore jeune & foible pour suporter un suplice si terrible! Par le Temple de Pollux! C'est ce qui fait que je trem-

[1] *Cras mihi potandus fructus est fullonius: il me faudra boire de main du fruit de foulon.* Il entend par ce fruit le bâton d'un Artisan qui foule des draps. Car comme le bâton est d'un grand usage dans ce métier là, le Garçon craint que Ballion ne frape sur lui comme sur une pièce d'étoffe.

[2] *Quin*

tremble déja de peur, malheureux que je ſuis! quand je penſe à ce Tiran impitoïable: Si quel-cun de mes *Frapeurs* a la main trop peſante, quoi que les *experts* diſent que ces coups de bâton font pouſſer de grans cris, il me ſemble, neanmoins, que j'aurai encore aſſez de force ſur moi, pour ſerrer les dents. Mais il eſt tems de faire repoſer ma voix & ma langue: voici nôtre bon Maître qui revient au Logis, eſcorté d'un Cuiſinier qu'il amene avec lui.

ACTE TROISIEME.

SCENE SECONDE.

BALLION, LE CUISINIER. LE GARÇON.

BALLION:

Ceux qui apellent la Place où nous allons loüer, pour de bon Argent, des Ouvriers *en Gueule*, le Marché des Cuiſiniers, ne ſavent ce qu'ils diſent: ce n'eſt pas le marché des Cuiſiniers; c'eſt celui des Voleurs. Car ſi, m'étant engagé par un gros ferment, je cherchois un mechant homme, je n'en pourrois pas trouver un pire, que le Cuiſinier que j'amene ici avec moi. D'ailleurs, grand Parleur, glorieux, fat, & inutile, tout plein de rien. Je croi même qu'à cauſe de cela, l'Enfer [1] n'a pas voulu le recevoir dans ſon

[1] *Quin ob eam rem Orcus hunc recipere ad ſe noluit*

Empire pour faire les repas des Morts : car lui seul seroit capable de leur faire à manger selon leur goût, qui est très mauvais.

LE CUISINIER:

Si vous m'estimez un Original conforme au beau Portrait que vous faites-là de ma Personne, pourquoi m'engagiez vous?

BALLION:

J'y ai été contraint par la dizette des Cuisiniers ; & il faloit bien que je le fisse ; il n'y en avoit point d'autre. Mais pourquoi étois tu assis tout seul, sur la Place, si tu es le plus habile des Cuisiniers?

LE CUISINIER:

En voici la raison. C'est que l'avarice des hommes m'a rendu le Pire, & le plus mal

luit : & je croi même qu'a cause de cela, on n'a pas voulu l'admettre dans les Enfers, pour faire la Cuisine aux Morts. Le Maquereau entend par-là un Festin que les Anciens faisoient auprès des Sepultures & des tombeaux: on apelloit ce repas là *Silicernium*, mot composé de *Silere, se taire ; & cernere regarder ;* parce que tout le Monde avoit la liberté de voir le Festin, pourvû qu'on gardât le Silence, qu'on ne touchât à rien. C'est ici un trait de Satire contre un mauvais Cuisinier, parce que les Morts ne peuvent ni approuver, ni blamer ses sausses. On le nommoit aussi *Coquus nundinalis ; un Cuisinier de foire :* parce qu'on suposoit que travaillant dans ces jours là, pour la menuë populace & pour les pauvres, il n'étoit pas besoin d'une grande habileté. Au reste, un *Annotateur* pretend que le terme *Orcus* signifie ici Pluton, & non pas les Enfers. Ie ne voi sur quoi fonder ce rafinement : l'un paroit tout aussi important que l'autre ; & la Cuisine du Roi Pluton est aussi maigre que celle de ses sujets, *Domus exilis Plutonia.*

mal adroit du metier, ce n'a été nullement le defaut de genie, ni de merite.

BALLION:

Comment cela ?

Le CUISINIER:

Je vais vous expliquer la chose. Quand les Gens viennent dans le dessein de convenir d'abord de prix avec un Cuisinier, Personne ne s'avise de demander le meilleur & le plus cher : ils engagent plûtôt celui qui est le moindre, pourvu qu'il s'offre, & qu'il se donne au meilleur marché. C'est pourquoi je suis resté seul sur la Place. Tous ces ignorans auroient loüé leur service pour une drachme : mais pour moi ? on n'auroit jamais pû me tirer de ma place, avant de m'avoir mis un ecu d'Or dans la main.

Je ne prepare point un repas comme les Cuisiniers : ils vous servent dans les plats des prairies assaisonnées. Ils rendent leurs Convives comme des Beufs, à force de leur faire manger des Herbes : de plus : ils assaisonnent ces Herbes avec d'autres Herbes : ils y joingnent la Coriandre, le Fenouil, l'Ail, l'Acroche : ils y mêlent l'Oseille, le Choux, la Bête, la Bête-Rave : ils detrempent tout cela avec une livre de *Laserpice*, Herbe qui porte le Benjoin, on broïe avec toutes ces drogues de la Moutarde si mauvaise & si piquante, que ceux qui la pilent pleurent à grosses larmes, avant de l'avoir seulement concassée.

C'est pour eux que ces Messieurs les Cuisiniers font cuire le manger : quand ils font leurs ragouts : ce ne sont pas des assaisonne-

mens qu'ils y mettent : ce ſont des Hibous, des Chauve-ſouris, des Oiſeaux de nuit qui rongent les entrailles des vivans qui ſont à table, & qui s'imaginent faire une chère très delicate. C'eſt pour cela que les hommes meurent ſi jeunes ; ils amaſſent dans leur ventre toutes ces diverſes eſpèces d'Herbes; formidables, non ſeulement à manger ; mais même à prononcer. Les hommes mangent des herbes dont les bêtes ne veulent point : quelle honte pour le Genre Humain.

BALLION:

Et toi, comment fais tu ? Je m'imagine que les aſſaiſonnemens, dont tu te ſers dans tes ſauces, ont une vertu divine pour prolonger la vie aux hommes, puïſque tu declame ſi fort contre tous les ingrediens de tes confreres.

LE CUISINIER:

Vous pouvez aſſurer cela en toute hardieſſe & ſureté : car ceux qui ne mangeront que des mets aprêtez de ma façon, pourront vivre deux cens ans. Quand j'ai mis dans les plats mon *Cicilendre*, ou du *Sipolindre*, ou du *Macide*, qui eſt une écorce aromatique, ou du *Suncaptide*, ces mêmes plats bouillent auſſitôt d'eux mêmes. Ces aſſaiſonnemens là ſont pour le Poiſſon. Car quant à la viande ? Je l'aſſaiſonne avec le *Cicimandre*, ou la *Happalopſide*, ou la *Cataraſtrie*.

BALLION:

Jupiter, & toute la Gent immortelle te confondent avec tes aſſaiſonnemens, & tous les menſonges que tu me debite ?

LE

LE CUISINIER:

Laiſſez moi, s'il vous plait parler.

BALLION:

Decharge toi vîte de tout ce qui te peſe dans ta mauvaiſe tête ; & va te faire pendre.

LE CUISINIER:

Quand les plats boüillent, je les decouvre tous : cette merveilleuſe odeur monte les piez baiſſez dans le Ciel : & elle embaume, elle parfume tous les jours Jupiter pendant ſes repas : fort ſouvent, même, il ne ſoupe que de cela.

BALLION:

Tu dis que ton fumet monte, *les piez baiſſez* ?

LE CUISINIER:

Je me ſuis imprudemment mepris.

BALLION:

En quoi ?

LE CUISINIER:

J'ai voulu dire *les mains baiſſées.*

BALLION:

Quand tu ne fais nulle part la Cuiſine ; & que Jupiter, comptant ſur cet fumet excellent, n'a rien fait preparer dans la ſienne, que mange t-il ce jour-là ?

LE CUISINIER:

Il va ſe coucher ſans ſouper.

BALLION:

Le Diable t'emporte ! Mais eſt-ce que je donnerai aujourd'hui un ecu d'Or pour ta fumée ?

LE CUISINIER:

J'avouë que, à la verité, je ſuis un Cuiſinier fort cher : mais je tâche que mon ouvrage

vrage paroiſſe proportionné au prix de mon engagement, & à l'Argent de ce qu'on m'a promis quand je ſuis venu.

BALLION:

Oui, pour voler.

LE CUISINIER:

Eſperez vous trouver un ſeul Cuiſinier qui n'ait pas les grifes d'un Milan, ou les ſerres d'une Aigle?

BALLION:

T'imagine tu Cuiſinier? être en certain endroit où on ne te coupera point les ongles avant que tu te mette à preparer le repas? C'eſt pourquoi, Garçon, toi qui es mon Domeſtique, je te commande des à preſent, & d'avance, que tu te hâte d'ôter & de bien ſerrer tout ce qui eſt à nous, meubles, hardes, ûtenciles; enfin, generalement tout ce qui m'apartient. *Item:* je te defens expreſſement de detourner tes yeux de deſſus les yeux du Cuiſinier; par tout où tu le verras regarder, regardes y en même tems. S'il va quelque part, ne manque pas de l'accompagner. S'il étend ou avance ſa main, avance auſſi la tienne preciſement à la même longueur: s'il reçoit quelque choſe qui ſoit à lui, tu ne l'empêcheras point: mais ſi ce qu'on lui preſente eſt de ma Maiſon, jette vîte la main deſſus; & tenant ferme l'autre partie de la choſe, garde toi bien de lacher ton morceau. Si le Cuiſinier marche, tu marcheras auſſi: s'il ſe tient de bout, tu feras de même: s'il ſe baiſſe, il faut te baiſſer. J'aſſignerai auſſi des Gardiens, des ſurveillans particuliers à ces dignes elèves, à ces illuſtres Marmitons.

LE

LE CUISINIER:

Soïez seulement tranquile, & ne craignez rien.

BALLION:

Aprens moi donc, je te prie, comment je pourrois me tranquiliser, & vivre en repos, quand je t'amene dans ma Maison.

LE CUISINIER:

Parce que, moïennant la vertu de tout ce que vous avalerez de mon assaisonnement, je vous rendrai aujourd'hui comme le bon homme Pelie [1]: On dit que Medée, sa bonne Fille le fit bouillir; & que, par la force de ses Drogues & de ses Poisons, elle le fit retourner de la Vieillesse à l'âge d'un jeune homme qui ne fait que sortir de l'enfance; je vous en ferai de même.

BALLION:

Oh, oh! es tu aussi empoisonneur?

LE CUISINIER:

Bien loin de cela: par Pollux! je suis plûtôt le conservateur des Hommes.

BAL-

[1] *Item ut Medea Peliam concoxit senem: de la même maniere que Medée fit cuire le vieux pelie.* Le docte Cuisinier ne sait ce qu'il dit, & fait une mauvaise sauce à son erudition. Il veut parler d'Eson Pere de Iason, que Medée rajeunit par la force de son Art magique; & il cite le vieux Pelie que cette fameuse sorciere tua en le faisant bouillir. Ici Plaute, à son ordinaire, proportionne, accommode le discours à la portée du Personnage, ou de celui qui parle car souvent des Ignorans, qui ne connoissent rien de l'Histoire ni de la Fable, écoutant ceux qui parlent pertinemment, savamment de l'un & de l'autre, s'en foutrent quelque chose dans la tête; mais avec si peu d'ordre & d'arangement qu'ils confondent les Tems, les Personnes & les Faits.

BALLION:

Arrête : ça ! combien donnerai-je pour aprendre de toi, à aprêter seulement ce morceau-là ? Que je te conserve & te garde si bien, que tu ne me vole point.

LE CUISINIER:

Si vous vous fiez à moi, vous ne donnerez qu'un écu d'Or : si vous ne voulez pas me croîre vous n'en serez pas quite pour une mine. Mais, ne vous deplaise, sont-ce vos Amis, sont-ce vos Ennemis à qui vous donnez aujourd'hui à manger ?

BALLION:

Par Pollux ! ce sont mes Amis.

LE CUISINIER:

Vous feriez beaucoup mieux d'inviter vos Ennemis que vos Amis. Car je servirai à vos Convives un repas si friand, si delicat, & qui irritera tellement l'appetit, qu'aussi tôt que quel-cun d'eux aura goûté de mon assaisonnement, il en sera tellement avide, qu'il se rongera lui même les doigts.

BALLION:

Je te conjure donc au nom de Hercule, que tu fasse une chose : avant de servir tes mets sur la table, goûtes en ; & fais en goûter à tes disciples en Cuisine, afin que vous & eux, vous rongiez vos doits voleurs.

LE CUISINIER:

Peut-être n'ajoutez vous point foi à ce que je dis.

BALLION:

Ne m'importune point : tu crie déja trop fort, tu parle trop haut : tu ne me plais pas.

Tiens !

Tiens! voici ma Maison: entre; & hâte toi de faire ta Cuisine.

LE CUISINIER:

Et vous: donnez moi des Convives; & qu'on se mette promptement à table: car le repas se gâte déja.

BALLION:

Ho, ho! regardez, s'il vous plait, la Race: ce Lêcheur de plats [1], qui est sous la discipline du Cuisinier, est déja Scelerat. Certainement je ne sai à qui je dois prendre garde le premier; tant il y a de voleurs chez moi, le Brigand est dans le Voisinage.

Mon Voisin, le Pere de Calidore, vient de me prier instammens sur la Place, de me defier de Pseudole son Esclave; & de ne rien croire de ce qu'il me diroit. Il m'a averti que ce Coquin de Valet rode aujourd'hui pour m'enlever la Maitresse de son jeune Maître, s'il pouvoit en venir à bout: Simon m'a dit aussi que Pseudole avoit promis fortement de me tirer Phenice par des ruses bien concertées. Je vais entrer au Logis; & assurement, j'ordonnerai à tous mes Domestiques de se bien tenir sur leurs gardes contre l'Esclave de Calidore; & de ne le croire en quoi que ce soit.

ACTE

[1] *Est coqui Sublingio: le marmiton du Cuisinier. Sublingio*, vient de *Sublingere:* ce terme là signifie proprement celui qui leche les plats & qui les nettoïe avec la langue.

[1] Sed

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

PSEUDOLE, SINGE.

PSEUDOLE:

Si les Dieux Immortels ont jamais voulu aider quelcun: s'ils ont voulu nous sauver, Calidore & moi ; & faire perir le Maquereau ; ça été quand ils ont produit, pour mon secours, un homme aussi fin, aussi rusé, aussi habile que toi.

Mais, qu'est il donc devenu [1], où est il allé ? Est ce que je suis foû ; & que croïant parler à un autre, je n'ai parlé qu'à moi seul? par Hercule ! je croi qu'il s'est moqué de moi ; &, parce que j'ai agi ici comme un sot, un scelerat a trompé l'autre. Ce n'est pas là le pire; par Pollux! je suis perdu s'il s'est evadé : car je ne pourrai jamais executer mon dessein. Mais le voici ! il me semble voir en lui un pendard endurci aux coups, comme une statuë [2]. Remarquez, je vous prie, la

[1] *Sed ubi illic est ? mais* où est il ? Il parle de Simie, ou Singe, l'Esclave de Carin, lequel valet il croïoit derriere lui. Mais se tournant pour regarder, & ne le voïant point, il demande où il peut être resté en chemin.

[2] *Sed eccum ! video verbeream statuam : mais le voici ! je le voi cet endurci, cet insensible aux coups.* Car *statuam*, c'est un homme est devenu en quelque maniere, invulnerable au foüet, à force d'avoir été foüeté; & sur qui les coups ne font non plus d'impression, que si on frapoit sur une statuë.

la fierté de sa demarche : peut on voir une allure plus superbe ? Ah ! par Hercule , mes yeux te cherchoient de tous côtez : je tremblois que tu ne te fusse evadé.

SINGE:

Il étoit de mon devoir que je te quitasse, je l'avouë.

PSEUDOLE:

Où t'étois tu donc arrêté ?

SINGE:

Où l'envie m'en a pris ; où il m'a plû.

PSEUDOLE:

C'est de quoi je suis bien persuadé.

SINGE:

Pourquoi donc me demande tu ce que tu sais ?

PSEUDOLE:

Mais j'ai envie de te bien instuire de cette affaire-là.

SINGE:

Celui qui a besoin d'instruction ne doit pas s'ingerer de m'instruire.

PSEUDOLE:

Mais enfin tu me traite avec trop de hauteur : sais tu que cela va jusqu'au mepris ?

SINGE:

Si je te parlois autrement , je remplirois mal mon Personnage de Soldat.

PSEUDOLE:

Je souhaite que ce qui est commencé puisse se finir.

SINGE:

Vois tu que je fasse autre chose ?

PSEUDOLE:

Va donc vîte.

SINGE:

Non : il me plait d'aller lentement.

PSEUDOLE:

L'occasion ne sauroit être plus belle : pendant que le Goujat dort [1], il ne tient qu'à toi de te montrer le premier au Maquereau; & c'est uniquement où je vîse.

SINGE:

Pourquoi vas tu si vîte ? doucement : ne crains rien. Plût aussi bien à Jupiter, que cet homme-là fût ici devant moi ; Car qui que ce soit qui soit venu de la part du Soldat, par le Temple de Pollux ! il ne sera pas plus le vrai Harpax [2] que moi. Que cela ne t'alarme point ! je vais t'eclaircir la chose. Je donnerai par mes ruses & par mes impostures, une telle epouvante à ce Soldat etranger, qu'il niera qu'il est soi même [3] ; & croira que c'est moi qui suis ce qu'il est.

PSEUDOLE:

Comment cela se peut il ?

SIN-

[1] *Dum ille dormit : pendant que celui-là dort.* On conçoit aisément qu'il entend Harpagon, le Valet du Guerrier.

[2] *Potior Harpax* : c'est à dire : je me vante d'empêcher que le vrai Harpax soit plus Harpax que moi ; & qu'on puisse nous distinguer l'un de l'autre, par rapport à la commission du Soldat. C'est Simie, & par consequent un Imposteur qui dit cela.

[3] *Ipse sese ut neget* : comme s'il disoit : je joüerai mon role si parfaitement que j'obligerai Harpax à confesser, malgré lui, qu'il n'est point Harpax ; mais que c'est moi qui le suis ; & qu'il me reconoit sincerement pour tel. Autre vanterie outrée d'un Maître fourbe.

Occi-

SINGE:

Tu me fais mourir [1] quand tu demande cela.

PSEUDOLE:

O l'agreable homme! Jupiter te conserve pour moi, par les finesses & par les mensonges!

SINGE:

Ou plûtôt, qu'il me conserve pour moi même! Mais regarde un peu: cet habit-là me convient il assez?

PSEUDOLE:

Il te va parfaitement bien.

SINGE:

A la bonne heure.

PSEUDOLE:

Que les Dieux Immortels, par leur bonté, te donnent autant de biens que tu en souhaite: car si je disois, autant que tu en es digne, & que tu en merite; je prierois ces bonnes Divinitez de te donner moins que rien. Je ne sache pas avoir jamais rien vû de plus mechant ni de plus Scelerat que cet homme-là.

SINGE:

Est-ce de moi que tu fais cet eloge magnifique?

PSEUDOLE:

Je me tais. Mais moi: quels dons t'offrirai-

[1] *Occidis me: tu me tuë par ton importunité; tant je suis las & rebuté de ta defiance & de tes avis.*

frirai-je? quels presens te ferai-je? si tu conduis sagement [1] & heureusement cette barque-là.

SINGE:

Peux tu encore te taire? Celui qui avertit de cette chose-là dont la Personne avertie se souvient fort bien, d'un cœur penetré de reconoissance, il en fait un cœur ingrat. Je possede tout mon rôle: tout est renfermé dans mon esprit: j'ai dressé habilement toutes mes ruses.

PSEUDOLE:

Voila un homme sage, & d'une grande conduite.

SINGE:

Ce n'est ni lui, ni moi.

PSEUDOLE:

Sur tout: garde toi bien de hesiter.

SINGE:

Te tairas tu?

PSEUDOLE:

Les Dieux veuillent aussi bien m'aimer & m'être favorables!

SINGE:

Ils n'en feront rien: tu vas avancer de purs mensonges.

PSEU-

[1] *Si hanc rem sobrie accurassis: si tu apporte à cette affaire-là tout le soin necessaire, toute la prudence requise.* Le terme *sobrie* convient à tout ce qui se fait avec beaucoup de diligence, de sagesse & de conduite. Car dit gravement nôtre Delfinaire, la Sobrieté est la compagne inseparable de la prudence.

[1] *Pal-*

PSEUDOLE:

O Singe! que je t'aime, que je te crains, & que je t'estime, à cause de ta perfidie?

SINGE:

J'ai apris à donner aux autres ces loüanges si douces & si flateuses: tu ne saurois me prendre ni m'attraper par l'adulation [1].

PSEUDOLE:

Oh que je te recevrai bien! que je te ferai bonne chere! que je te regalerai splendidement, quand tu auras accompli ta commission, quand tu auras fini glorieusement cette bonne oeuvre-là.

SINGE:

Ha ha he!

PSEUDOLE:

Je te ferai manger les Viandes les plus exquises, les mets les plus delicats: je te ferai boire d'un Vin des plus delicieux: tu auras des onguents & des parfums; & toute sorte de Friandises parmi les verres & pour exciter à la bouteille. Une jolie Femme viendra aussi dans ce même endroit, qui t'accablera de baisers.

SINGE:

Tu me regale-là bien agreablement; on ne peut pas faire une meilleure, ni plus magnifique reception.

[1] *Palpum obtrudere: Palpum*; c'est tromper par artifice, & sous un beau semblant d'amitié. De là, *palpari, flater; & palpones, les flateurs.* Or la signification propre & litterale du terme *Palpus*, c'est l'action d'un Palfrenier, ou de quelque autre, qui, voulant monter un cheval difficile, tâche de l'adoucir en le flatant de la bouche & de la main.

PSEUDOLE:

Bien plus : si tu achève l'entreprise, je te tiendrai si bien parole, que tu seras obligé d'avouër que je fais encore plus que je n'ai promis.

SINGE:

Si je ne viens pas à bout de la chose, mets moi à la torture ; tourmente moi ; fais à mon égard le metier de boureau. Mais hâte toi de me môntrer la Maison du Maquereau.

PSEUDOLE:

A la troisieme porte.

SINGE:

St., tais toi : On ouvre.

PSEUDOLE:

C'est, je croi, que le Logis baille, parce qu'il a grand mal au cœur.

SINGE:

Pourquoi ?

PSEUDOLE:

Par Pollux ! c'est qu'il vomit le Maquereau lui même.

SINGE:

Cet homme-là ?

PSEUDOLE:

En propre Personne.

SINGE:

Voila une mauvaise marchandise.

PSEUDOLE:

Regarde le donc si tu veux : il ne marche pas droit, non : il va de travers, comme le Cancre.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE SECONDE.

BALLION, PSEUDOLE, SINGE.

BALLION:

Il me ſemble que mon Cuiſinier n'a pas ſi mauvaiſe conſcience que je penſois : car il n'a encore volé qu'une taſſe & un hanap.

PSEUDOLE:

Allons donc, Camarade! le tems & l'occaſion nous invitent : On diroit qu'il n'eſt ſorti que pour te faire entrer en action.

SINGE:

Je ſuis de ton ſentiment.

PSEUDOLE:

Ouvre toi le chemin de l'impoſture : je ſerai ici aux aguets pour te ſoûtenir en cas de beſoin.

SINGE:

Je me ſouviens tres bien du nombre: Voici la ſixieme petite Ruë, la plus proche de la Porte : il m'avoit dit d'entrer dans cette ruelle-là: mais je ne ſai que fort incertainement quel quantieme Logis il ma dit que c'étoit.

BALLION:

Qui eſt cet homme-là vêtu [1] à la guerriere?

[1] *Quis hic homo chlamidatus eſt. Peregrina facies videtur hominis : qui eſt cet homme là avec ſa Caſaque? Il paroit à ſon viſage qu'il eſt etranger.* La Caſaque étoit un habit dont les Militaires & les Voïageurs ſe ſervoient ega-

re? d'où vient il? qui cherche-t-il? son visage paroit etranger & inconu.

SINGE:

Mais voici quel-cun qui me levera mon doute, & qui m'indiquera surement celui avec qui j'ai à faire.

BALLION:

Il vient droit à moi. D'où pourroit être ce Personnage-là?

SINGE:

Hola, ho! vous qui êtes-là *planté* sur vos piez, avec vôtre barbe de Bouc [1], répondez à ce que je vous demande.

BALLION:

Quoi! est-ce qu'auparavant tu ne me donne pas le salut?

SINGE:

Je n'ai aucun salut à vous donner.

BALLION:

Par Pollux! tu en recevras autant de ma part.

PSEUDOLE:

Ils ne débutent pas mal l'un & l'autre: & des

egalement: comme ce vêtement étoit plus court & plus etroit que le Manteau, il étoit aussi moins incommode soit pour combatre, soit pour marcher.

Peregrina facies: face etrangere. Les Etrangers ont presque toujours le visage different des naturels du Païs: parce que comme ils habitent sous un autre Ciel & sous un autre Soleil, ils ont un teint & une Couleur qui les distinguent. On les reconoit aussi aux cheveux & à la barbe.

[1] *Hirquina barba: une barbe de Bouc:* c'est à dire longue. On nommoit l'Empereur Iulien, *Capella*, la Chèvre parce qu'il portoit une longue barbe.

des le commencement, tous deux ont raison.

SINGE:

Conoiſſez vous quel-cun dans cette petite Ruë? je vous le demande.

BALLION:

J'y conois moi même.

SINGE:

Peu de Gens font ce que vous dites. Je ſuis aſſuré que de cette foule d'hommes qui s'aſſemblent ſur la Grande Place, de dix voire de cent, à peine s'en trouveroit il un qui ait la conoiſſance de ſoi même.

PSEUDOLE:

Je ſui ſauvé: il Philoſophe & diſpute déja.

SINGE:

L'homme que je cherche ici, ne vaut rien: il ſe moque des loïs, & les viole ſans ſcrupule: c'eſt un impie, un parjure, & un Scelerat.

BALLION:

C'eſt moi qu'il cherche: car ce ſont-là les epitêtes, les ſurnoms & les titres dont on m'honore dans le Monde, & ſous lesquels je ſuis bien conu. Mais il faut voir s'il me nommera. Comment s'apelle cet homme-là dont tu viens de tracer une ſi belle ebauche?

SINGE:

Son nom eſt Ballion, Maquereau de ſon metier.

BALLION:

L'ai-je deviné? Jeune-homme, c'eſt moi que tu demande.

SINGE:

Vous êtes Ballion?

BALLION:

C'eſt moi même, te dis-je, en corps & en ame.

SINGE:

Comment ce *perceur* de murailles eſt vêtu [1]?

BALLION:

Je croi que ſi je te rencontrois la nuit, il ne te prendroit pas envie de me toucher.

SINGE:

Mon Maître m'a ordonné de vous faire bien ſes complimens, & de vous ſaluër beaucoup de ſa part. Il m'a commandé auſſi de vous aporter cette Lettre; & de vous la rendre en main-propre: recevez-là, s'il vous plait; afin que j'en ſois dechargé.

BALLION:

Qui eſt celui qui t'a fait ce commandement-là?

PSEUDOLE:

Au ſecours! on m'aſſaſſine, on m'egorge. Voila mon homme reſté tout au beau milieu du bourbier [2]! il ignore le nom du Soldat. Ainſi l'afaire eſt acrochée; pourvû que nous ne ſoïons point echoüez, & briſez tout à fait.

BAL-

[1] *Perfoſſor.* C'eſt la même choſe que *effractores*, des gens qui rompent les portes, & les ſerrures; *Vecticularii*, des Coquins qui enfoncent & qui briſent avec des leviers, pour voler; enfin, des voleurs de nuit.

[2] *In medio luto eſt: le voila tout au beau milieu de la boue.* Allegorie priſe des mauvais chemins où un Voïageur ſe trouve quelquefois tellement embourbé qu'il ne ſauroit ni avancer ni reculer.

[3] *Cogniſce*

BALLION:

Dis donc : qui eſt celui qui m'écrit ?

SINGE:

Vous devez le reconoitre à ſon Portrait. Mais plûtôt vous même, dites le nom de mon Maître : je ſerai convaincu par-là que vous êtes le vrai Ballion.

BALLION:

Donne moi la Lettre.

SINGE:

Tenez, prenez-là ; & conoiſſez le Cachet [1].

BALLION:

Oh, oh ! c'eſt Polimacheroplacide : ouï, c'eſt lui tout pur [2] ; ce n'en fût jamais d'autre : je le conois. Hola !

SINGE:

Cela eſt vrai : mon Maître s'apelle Polimacheroplacide ; Vous ne vous trompez point ; car c'eſt ſon nom. Mais moi ? je ſuis ſur à preſent d'avoir bien adreſſé la Lettre puiſque vous avez prononcé ſi aiſement, ſi naturellement, le long & terrible nom de Polimacheroplacide.

[1] *Cognoſce Signum* : reconoiſſez le Cachet. La Lettre êtant ecrite & pliée, on la lioit avec du Lin : & celui qui avoit ecrit, imprimoit ſon Cachet où ordinairement ſon portrait êtoit repreſenté.

[2] *Purus putus eſt ipſus* : *c'eſt lui même*. Feſtus : *putum pro puro dicebant : unde putatæ vites, quod cum id, quod impedimento erat, deciſum eſt, remaneant pura* : où ſe ſervoit du terme *putum*, pour ſignifier *Pur*. D'ouvient *Putatæ vites les vignes taillées* : à cauſe que quand on en a ôté, coupé tout le ſuperflu, elles ſont pures ; elles ont toute leur force & toute leur fecondité

BALLION:

Mais que fait il lui ?

SINGE:

Par le Temple de Pollux ! il fait ce que doit faire un brave, un vaillant, un intrepide, un invincible Guerrier. Mais lisez promptement la Lettre, je vous en prie: la chose l'exige ainsi. Recevez aussi tout à l'heure vôtre Argent ; & ne differez point à me livrer la Demoiselle; il me la faut incessamment : car il est absolument necessaire que je sois aujourd'hui à Sicione; ou je n'ai qu'à me resoudre à mourir demain; tant le Maître que je sers, est imperieux & violent.

BALLION:

Je le sai : tu dis cela à des Gens qui conoissent l'homme.

SINGE:

Lisez donc la Lettre au plûtôt ; & voïez ce que elle *chante*.

BALLION:

Je le ferai dès que tu auras jugé à propos de te taire. Le Guerrier Polimacheroplacide envoïe à son Maquereau une Lettre ecrite de sa propre main & Cachetée du Portrait, comme nous convînmes il y a quelque tems.

SINGE:

Il y a une marque dans la Lettre.

BALLION:

Je la voi; & je reconois le Cachet. Mais a-t-il coutume, en ecrivant, de n'envoïer aucun salut ; de ne rien mettre d'obligeant au haut de sa Lettre?

SIN-

SINGE:

Telle eſt la diſcipline Militaire, Seigneur Ballion ; tel eſt l'uſage des Guerriers : ils envoïent, non de la plume, mais de la main [1], je veux dire de l'epée, le ſalut à leurs Amis; & c'eſt de la même maniere qu'ils envoïent la perte & le malheur à leurs Ennemis. Mais continuez , comme vous avez commencé , à voir le continu de la Lettre.

BALLION:

Ecoute ſeulement , ſi tu peux. Harpax, qui va te trouver eſt mon Goujat. Es tu ce Harpax!

SINGE:

Je le ſuis ; & , aſſurement Harpax lui même en Chair & en Os.

BALLION:

Mon intention eſt que l'Argent ſoit reçu du Porteur de la Lettre à qui je l'ai confié; & qu'on envoïe la Femme ſous la conduite de cet Exprès. Il eſt juſte de ſaluër par ecrit ceux qui le meritent : ſi donc je vous jugeois digne de ſalut , je n'aurois pas manqué de vous en envoïer un.

SINGE:

He bien ! comment pretendez vous faire à preſent?

[1] *Manu ſalutem mittunt*: *ils envoïent un manuſalut*. *Manu ſalutem* donc ; c'eſt à dire : le ſalut , non par ecrit; mais de la main; non avec la plume; mais avec l'epee. Ce qui fait un aſſez brave Galimatias en Rodomontade.

BALLION:

Je pretens que tu me donne les cinq Mines ; & que tu emmene la belle Esclave.

SINGE:

Qui de nous deux tardera d'avantage ?

BALLION:

Suis moi donc là dedans.

SINGE:

Très volontiers.

ACTE QUATRIEME.

SCENE TROISIEME.

PSEUDOLE.

PSEUDOLE:

Par le Temple de Pollux ! je ne sache point avoir jamais vû un homme plus rempli de malice, de finesse & de mauvaise foi, que ce Singe-là. Je crains beaucoup, je tremble de péur, que cet homme-là n'exerce contre moi la même sceleratesse qu'il met en œuvre contre ce malheureux Maquereau : je crains que s'il reüssit, il ne tourne ses Cornes [1] contre ma figure, à la pre-

[1] *Obvertat cornua : il ne tourne ses cornes contre moi.* C'est à dire : qu'il ne m'entreprenne ; & que tout fourbe, tout Scelerat que je sois, il ne me renverse. Apulée : *Super est ea pars Epistola, qua similiter pro me scripta, in memet ipsum vertit cornua : il reste la partie de la Lettre, qui aïant été aussi ecrite en ma faveur, a tourné ses cornes contre moi même.*

1. Cor,

premiere occasion, êtant aussi mechant qu'il est. Et certainement j'en serois bien faché: car je l'aime, & je lui veux du bien.

Je suis maintenant tourmenté d'une inquietude violente; & cela pour trois raisons. La premiere & la principale, je crains que mon Associé ne m'abandonne; & que, comme un lache transfuge, il ne passe du côté de l'Ennemi. En second lieu j'ai peur que mon vieux Maître ne revienne de la place pendant qu'on fait le coup; & qu'ainsi, aprés la capture de la proïe, les voleurs ne soient pris aussi. Enfin, je crains que le vrai Harpax ne revienne, avant que le Harpax supposé n'ait emmené la femme.

Par Hercule! je suis perdu: ils tardent trop à sortir. Mon pauvre cœur, aïant empaqueté [1] tout son petit butin, n'attend qu'une chose pour s'exiler de ma poitrine: c'est de voir que Singe paroisse sans Phenice. Ah! je suis victorieux; je triomphe de toute la precaution de mes surveillans.

[1] *Cor, colligatis vasis, expectat meum:* mon cœur *attend avec la derniere impatience.* C'est une metaphore prise du Genre Militaire, où les Soldats, sur le point de prendre la fuite, ou de changer de Camp, empaquetent tout ce qu'ils doivent emporter. Pseudole dit cela pour marquer la grande inquietude où il est de ce que Singe demeure si longtems chez le Maquereau, & de ce qu'il ne paroit point avec la Belle. Les Anciens disoient aussi *convasare* pour signifier assembler, lier plusieurs choses; faire de petits paquets.

ACTE QUATRIEME.

SCENE QUATRIEME.

SINGE, PSEUDOLE.

SINGE:

Ne pleurez point, belle Phenice : vous ne ſavez pas comment la choſe va. Mais je vais faire en ſorte que vous l'apreniez bien tôt, etant bien contente, & à une bonne table. Je ne vous mene pas à ce mangeur de Gens [1], à ce Soldat Macedonien qui eſt à preſent la cauſe de vos larmes. Je vous conduis à l'homme du Monde à qui vous ſouhaitez le plus paſſionnement apartenir, à vôtre cher Calidore ; & je vais bientôt vous le faire embraſſer.

PSEUDOLE:

Pourquoi, je te prie, as tu été ſi longtems chez le Maquereau ? mon cœur s'eſt tout emouſſé à force de heurter contre ma poitrine : combien de coups il s'eſt donné dans l'impatience de ce que tu tardois tant.

SINGE:

Tu as trouvé-là une occaſion, Maraud, par tes interrogations, pour me faire tomber dans les Pieges des Ennemis [2]. Pourquoi n'a-

[1] *Ad dentatum virum : à un Mari qui a des dents.* C'eſt à dire à l'Officier Polimacheroplacide. Il l'apelle *dentatum, qui a des dents ;* parceque les bêtes qui en ont, & qui en ont de longues ſont celles qui font le plus de peur.

[2] *Ubi perconteris inſidiis hoſti-*

n'avançons nous point à grans pas de Soldat ? Pourquoi ne marçhons nous point aussi vîte que les Troupes, quand elles font vingt mille en cinq heures [1] ?

PSEUDOLE:

Parbleu ! Quoi que tu sois un Scelerat, tu ne laisse pas de donner de bons avis. Alléz par ici tout droit, marçhons, courons, volons, mes Enfans, au hanap de Triomphe.

hostilibus : c'est à dire ; pendant que je suis en danger de donner dans une embuscade, de tomber entre les mains des Ennemis, tu prens ce tems-là pour m'arrêter & pour m'interroger : tu me demande raison de mon retardement ; & pendant que je m'amuserai à te la conter, le Maquereau ne manquera pas de sortir & de nous surprendre.

[1] *Gradibus militariis : à pas de Soldat.* En été ; sur tout quand il faisoit beau, les troupes faisoient vingt Mille en cinq heures. La chose n'est pas facile à concevoir : je la donne sur la parole du savant Delfinaire.

ACTE QUATRIEME.

SCENE CINQUIEME.

BALLION.

BALLION:

Oh de par tous les Dieux ! j'ai à present l'esprit en repos ; & je n'ai plus rien à craindre, puisque ce Maître Goujat est parti, & qu'il a emmené la Creature. Plût au Destin que Pseudole, ce fourbe achevé, s'il en fût jamais, vint maintenant dans une esperance,

ce, certaine de m'enlever cette jeune Esclave par la subtilité de ses impostures.

Par Hercule ! j'aimerois mieux faire mille faux sermens tout exprès & de sang froid, que de me laisser attraper par lui, ne fût-ce que pour se divertir. A present, que je vais rire aux depens de mon homme, si je le trouve. Ma foi ! je me moquerai de lui tout mon sous ; & je lui ferai *le Pié de Nez*, comme il faut. Mais je ne doute point qu'il ne soit déja un des habitans du Moulin, comme on en est en effet convenu. A l'heure qu'il est, je souhaiterois que Simon, son Maître, vint au devant de moi, afin que nous pussions nous rejoüir ensemble de cette plaisante avanture.

[1] *Vt convenit : comme on en est demeuré d'accord.* C'est à dire : comme Simon & moi l'avons resolu ensemble.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SIXIEME.

SIMON, BALLION.

SIMON.

Je viens voir ce que mon Ulisse aura fait; je viens m'informer de ses progrès, & voir s'il a déja emporté finement le Palladium de la Citadelle *Ballionienne* [1].

BAL-

[1] *Iam ne habeat signum : s'il a deja l'Image.* C'est à dire Phenicie. Allegotie prise du fameux, & peut-être imaginaire Siege de Troïe, pendant lequel Ulisse & Diomède

BALLION:

O trop heureux Simon! donnez moi vôtre heureuse main.

SIMON:

Qu'est ce qu'il y a? comment va nôtre afaire?

BALLION:

Vous n'avez rien à craindre.

SIMON:

Qu'est-ce qu'il y a? Nôtre homme est il venu te trouver [1]?

BALLION:

Nullement.

SIMON:

Qu'as tu donc de bon à me dire?

BALLION:

Les vingt Mines que vous vous êtes engagé sous forme de Convention [2], de donner aujourd'hui à vôtre Pseudole, ne courent

mède s'étant glissez par des égouts dans le Temple de Minerve, enleverent le Palladium: c'étoit la statuë de cette Déesse: cet ouvrage miraculeux étoit tombé du Ciel, ou aparemment quel que Dieu l'avoit *fabriqué*: la destinée, la conservation du Roïaume de Priam en dependoit.

[1] *Venitne homo? l'homme est il venu?* il entend Pseudole.

[2] *Quas inde abs te est instipulatus: dont il est convenu avec vous.* Simon avoit promis à Pseudole de lui donner vingt mines s'il pouvoit, par finesse, ôter au Maquereau la jeune Courtisanne. *Stipuler*, c'est demander ou promettre quelque chose, par une forme solemnelle de paroles, je croi que cela veut dire, par une formule autentique. Car *stipulor* est un verbe commun qui, joint à l'ablatif, se prend dans une signification tant active que passive. Nous disons *stipulor abs te*, pour *rogo a te*, *je vous demande*; & *stipulor abs te*, pour *rogor a te*, *vous me demandez*.

[3] *Ambos*,

rent point de risque ; & , de ce côté-là elles sont bien confirmées dans vôtre Coffre fort.

SIMON:

Vive Hercule ! je le souhaiterois fort.

BALLION:

Demandez moi vingt Mines , en cas que Pseudole ait aujourd'hui la Musicienne en son pouvoir ; ou qu'il la donne aujourd'hui à vôtre Fils , comme il a promis. Oui ; demandez moi cette somme-là , je vous en conjure au nom de Hercule : & moi , je meurs d'envie de vous la promettre : afin que , par là , vous soïez tout à fait sur de vôtre argent ; & même , outre les pièces monnoïées , je vous fais encore present de la Courtisanne.

SIMON:

Je ne voi pas qu'il y ait aucun danger à conclure ce marché-là. Tu dis donc que tu me compteras vingt Mines aux conditions *par toi specifiées* ?

BALLION:

On vous les donnera.

SIMON:

Assurement, cela n'est ni mal imaginé , ni mal executé. Mais as tu été trouver l'homme.

BALLION:

J'en ai trouvé deux ensemble [1].

SI-

[1] *Ambos*. C'est à dire : non seulement un , mais deux à la fois , dans un : savoir le Soldat par sa lettre ; & Harpax , son Valet.

[2] *Nu-*

SIMON:

Que dit il? quels contes fait il, je te prie? quel discours t'a-t-il tenu?

BALLION:

Des minuties, des Sotises dignes du Theatre [1]: les paroles outrageantes dont on noircit dans les Comedies la reputation d'un Maquereau; & que les Enfans savent par cœur: il disoit que j'etois un mechant, un parjure, un scelerat.

SIMON:

Par Pollux! il n'a pas menti.

BALLION:

Aussi ne m'en suis-je point faché: car que gagne-t-on, je vous prie, à injurier [2] un homme insensible aux injures; & qui ne nie rien de tout ce qu'on lui reproche?

SIMON:

Par quelle raison ne crains tu plus mon Esclave? par quel endroit te crois tu en sureté de sa part? J'ai grande envie de savoir cela?

BALLION:

Parce que à present il ne m'ôtera jamais mon Bien; la chose ne lui est pas même possible. Vous souvient il de ce que je vous dis, il y a quelque tems, que j'avois vendu cette belle Courtisanne à un Soldat Macedonien?

SI-

[1] *Nugas theatri: des sotises de Theatre.* C'est un trait satirique contre les Comediens & les Avocats. *Nugas theatri*, des choses de nulle importance, des bagatelles, des riens.

[2] *Nec recte dicere: ni de dire du bien*: cela signifie ici, dire de mauvaises paroles; invectiver, injurier, &c.

SIMON:

Je m'en souviens.

BALLION:

He bien: son Valet est venu ici m'aporter l'argent & la marque, dont nous etions convenus, bien Cachetée & dûment Sellée.

SIMON:

Ensuite?

BALLION:

Suivant nôtre convention, cet exprès, comme il en avoit ordre, a pris la Creature avec soi, pour la conduire à l'Amant Guerrier; & cela, tout recemment; ils ne font que de partir.

SIMON:

Parle tu sincerement? Dis tu cela de bonne foi?

BALLION:

Quel profit aurois-je à vous mentir?

SIMON:

Or prens garde à present que le malin Pseudole n'ait machiné là quelque chose, qu'il n'y ait fait un tour de son metier.

BALLION:

La Lettre & la Marque m'assurent de tout. Et même, le Valet du Soldat a deja fait sortir la belle, de la Ville; car il faut necessairement qu'ils arrivent aujourd'hui à Sicione.

SIMON:

Enverité! tout va parfaitement bien. Pour moi; je ne veux pas differer d'un moment à aller donner mes ordres pour faire in-

inscrire le Seigneur Pseudole dans la Colonie [1] dès Meules & des Moulins. Mais qui est cet homme-là, equipé en Militaire?

BALLION:

Ma foi, je n'en sai rien: observons un peu où il va; & ce quil veut faire.

[1] *Ad molarum Coloniam: à la Colonie des moulins.* Il fait allusion à la coutume des Romains, chez qui ceux qui devoient aller s'établir dans une nouvelle Colonie, étoient obligez de se faire inscrire avant de partir.

ACTE QUATRIEME.

SCENE SEPTIEME.

HARPAX, SIMON, BALLION.

HARPAX:

Un Esclave qui meprise les commandemens de son Maître est un mauvais Esclave, & un mechant homme [1]. l'Esclave qui ne pense à faire son devoir, que quand on l'en avertit, ne merite non plus de consideration que s'il n'étoit bon à rien. Car ceux qui se regardent comme s'ils êtoient libres, & qui agissent de même; si tôt qu'ils ont pu se tirer de dessous les yeux de leurs Patrons, ils dissipent & depensent en plaisirs: ils

[1] *Malus & nequam: mechant & Scelerat.* Si bien que ce Goujat qui a dormi, & aparemment bu tout son soû, moralise en Personnage important. Oh qu'il joue ici bien des sortes d'Acteurs sur le grand Theatre.

ils courent au bordel ; ils y consument tout leur petit avoir : ces Debauchez-là portent long tems le nom d'Esclave : il n'y a chez eux aucune trace de bon naturel : tout ce qu'ils savent faire, c'est de se conserver & de se maintenir par de mauvaises adresses, & par une industrie criminelle.

Je ne cherche jamais cette canaille domestique ; je ne leur parle point ; je n'en suis pas même conu [1] ; & je m'en fais honneur, quand je suis quelque part, pour executer les ordres de mon Maître, quoi qu'il n'y soit pas, je me le figure toûjours present : alors, quoi qu'il soit eloigné de moi, je pense & j'agis, tout de même que si j'étois aupres de lui : je veux craindre mon Maître quand il n'y est point, afin de ne pas le craindre quand il y est. C'est sur ce pié-là que je suis ici ; & que je reviens, pour remplir mon devoir en m'aquitant de ma commission.

Car Sirus, à qui j'ai confié la marque, me laisseroit bien *pourir* au Cabaret : j'y suis resté comme il me l'avoit dit ; m'assurant qu'il viendroit me querir des que le Maquereau seroit au logis. Mais puisque cet Esclave n'a point paru dans mon auberge ; & qu'il ne m'a point fait apeller, je me suis transporté ici de mon propre mouvement, pour aprendre l'état de mon afaire ; & pour empêcher que cet homme-là ne se moque de moi. Dans cette vuë-là je ne saurois mieux faire

[1] *Neque his unquam nobilis fui : & jamais je n'ai été noble pour eux :* tour extraordinaire de phrase ; pour dire ; ils ne m'ont jamais conu.

[1] *Heus*

faire que de fraper ici, & de faire ſortir quel-cun qui ſoit de la Maiſon. Il faut que je me decharge de mon argent entre les mains du Maquereau ; Et qu'en ſuite il me livre la Femme, afin que je l'emmène avec moi, auprés de mon Maître.

BALLION:

Hola, ho, Seigneur Simon [1] !

SIMON:

Que veux tu ?

BALLION:

Ce Garçon la eſt à moi : il eſt dans ma naſſe; je le tiens.

SIMON:

Comment cela?

BALLION:

C'eſt là de mon gibier : il cherche une putain ; il a de l'argent; j'ai bonne envie, ou plûtôt une grande impatience de mettre les dents ſur lui [2], & de le mordre juſqu'au fond de la bourſe.

SI-

[1] *Heus tu ! Hola ho !* Le Maquereau fait cette exclamation-là; & comme tranſporté de joïe il s'adreſſe à Simon, pour lui marquer que cet Inconû eſt quelque Etranger, qui, cherchant à *bordelliſer*, va lui procurer une bonne avanture. Mais il ne ſe defie pas que Harpax lui fera voir combien il s'abuſe, & que ce ſera par ce Macedonien, qu'au lieu d'un gros profit qu'il eſpere, & dont il ſe rejoüit d'avance, il aprendra ſon malheur. On doit, reconoitre ici la peinture, au naturel, d'un Maquereau. Mais vous avoüirez, ſans doute que, quant à l'avidité de gagner par dés moïens illicites & honteux, Ballion a un grand nombre de *Reſſemblans.*

[2] *Admordere.* C'eſt une Allegorie priſe d'un homme preſſé d'une faim extraordinaire.

[3] *Dum*

SIMON:

Vas tu déja le *gober*, le *croquer*, le *devorer*?

BALLION:

Oui, sans doute: il faut que je l'engloutisse pendant qu'il est tout frais [1] & tout nouveau: il faut que je l'avale, puisque ma bonne fortune me le presente; & qu'il est encore chaud. Car les Bons m'apauvrissent; & les mechans me font vivre; les mechans augmentent ma fortune: les Sages, les Sobres, le Temperans ne sont proprès qu'à me ruïner, qu'à me faire mourir de faim: au lieu que je fais bien mon compte avec les libertins, les debauchez, & les Scelerats.

SIMON:

Scelerat, toi même! Veuillent les Dieux, par leur Justice te punir, autant que tu le merite!

HARPAX:

Je perds autant de tems; & consequemment je recule mon départ quand je differe de heurter pour savoir si Ballion est au Logis.

BALLION:

C'est à la bonne Venus que je dois tous ces biens-là: c'est elle qui inspire le plaisir de venir chez moi à ces gens qui fuïent le gain:

[1] *Dum recens est: pendant qu'il est tout nouveau débarqué.* Car dit judicieusement le Delfinaire, il y a des alimens qui font mal, à moins qu'on ne les prenne tout chauds.

gain; qui aiment à dissiper; dont la passion dominante est de soigner voluptueusement leur personne; de passer la vie dans une joïe vive & tumultuëuse; enfin de ne rien refuser à leurs sens: ils mangent, ils boivent ils *putinent*. Ces braves Gens-là sont d'une humeur tout oposée à la vôtre: car non content de ne point vous faire de bien, vous regardez d'un œuil chagrin ceux qui s'en font; vous vous fachez contre eux, vous les prendriez volontiers à partie.

HARPAX:

Hola, ho! Où êtes vous?

BALLION:

En voila un qui s'en va tout droit chez moi.

HARPAX:

Hola ho, les Gens de là dedans! où êtes vous donc, ne vous deplaise?

BALLION:

Hola, jeune homme! te doit on quelque chose dans cette Maison-là? que je vais faire un bon butin sur un tèl homme! je vais plumer l'oïseau, qu'il n'y manquera rien: je sens venir ma capture; & cette espèce de Soldat me mõntre un bon presage.

HARPAX:

N'y a-t-il donc personne pour ouvrir?

BALLION:

Hola, Monsieur de la Guerre! que t'est il du dans ce Logis-là?

HARPAX:

J'en cherche le Maître; savoir, le Maquereau Ballion.

BALLION:

Jeune Barbe, qui que tu ſois, ne te donne point d'avantage la peine de chercher; tu feras mieux de te tenir en repos.

HARPAX:

Pourquoi cela?

BALLION:

Parce que celui, à qui tu veux parler eſt devant toi; il te contemple depuis les piez jusqu'à la tête; & qui plus eſt, il te parle actuellement.

HARPAX:

Es tu le Maquereau? le ſort ne pouvoit pas mieux m'adreſſer.

SIMON:

Soldat, prens garde à toi, mon enfant! tu vas te plonger dans de ſales plaiſirs qui te produiront des chagrins amers & cuiſans; & qui te rendront, peut-être, malheureux toute ta vie [1]: ſuis mon conſeil: moque toi de ce Coquin-là, en lui montrant le doigt du milieu [2]; car je te confirme que c'eſt un Maquereau.

BALLION:

Et pour Monſieur? C'eſt un honnête homme. Cependant, Monſieur l'honnête homme, quand vous êtes ſans Argent ſur la Gran-

[1] *Acurio infortunio:* c'eſt à dire d'une vie pleine de ſoins & d'inquietudes telle qu'eſt la vie des Amants.

[2] *Intende digitum: môntre lui le doigt.* Nous môntrons par le ſecond doigt: Nous nous moquons par celui du milieu: d'ouvient, qu'on le nomme, l'impudique & l'infame.

Grande Place; & qu'on vient vous crier aux Oreilles pour en avoir, vous êtes trop heureux que ce mechant Maquereau vous en fournisse.

HARPAX:

Pourquoi ne me parle tu pas?

BALLION:

Ca! je suis à toi: que me veux tu?

HARPAX:

Que tu reçoive ton argent.

BALLION:

Vraiment! il y a longtems que j'ai la main tendue & ouverte pour cela; mais tu ne me le donne point?

HARPAX:

Tiens donc, cette fois-ci: ce sont cinq Mines d'argent, bien choisies & bien comptées. Polimacheroplacide mon Maître, m'a ordonné de t'aporter ce reste de dette, afin que tu lui envoïe Phenice sous ma conduite; car je suis venu aussi pour l'emmener.

BALLION:

Ton Maître, dis tu?

HARPAX:

Oui, sans doute, je le dis.

BALLION:

Il est Soldat?

HARPAX:

Je le garantis tel.

BALLION:

Soldat Macedonien?

HARPAX:

Oui, ſurement, te dis-je.

BALLION:

C'eſt donc Polimacheroplacide qui t'envoïe ici?

HARPAX:

Rien de plus vrai.

BALLION:

Pour me donner cet argent-là?

HARPAX:

Oui, ſi tu es le Maquereau Ballion.

BALLION:

Et pour prendre chez moi une femme que tu dois lui mener?

HARPAX:

La choſe eſt ainſi.

BALLION:

Et il t'a dit que cette femme-là s'apelloit Phenice?

HARPAX:

Il faut que tu aïe une heureuſe memoire; tu n'as pas oublié la moindre circonſtance.

BALLION:

Attens moi; je viens te retrouver dans un moment.

HARPAX:

Hate toi donc le plus que tu pouras; car je ſuis extremement preſſé: tu vois que le Soleil a déja fait la meilleure partie de ſa courſe.

BALLION:

Je le voi: mais je veux auſſi apeller cet homme-là pour être temoin. Attens moi ſeulement: je reviendrai tout à l'heure. Que

Que va-t-il arriver, Seigneur Simon? Que faisons nous? Je tiens manifestement le Soldat qui à aporté de l'Argent.

SIMON:

Pourquoi?

BALLION:

Est ce que vous ne savez pas ce qu'il y a?

SIMON:

Je suis aussi ignorant de ce que tu veux dire, que ceux qui n'en ont jamais oui parler.

BALLION:

Par le Temple de Pollux! C'est un grand scelerat que vôtre Pseudole: il merite bien qu'une grosse & longue ondée de verges lui tombe sur le corps. Qu'il s'est avisé-là d'une fine & subtile fourberie! Il a donné à ce jeune homme-ci les cinq Mines que le Soldat me devoit; & il l'a mis en Equipage de guerrier, afin de me faire mieux accroire qu'il venoit querir la Courtisanne. Car je gagerois le double, que c'est vôtre Pseudole qui m'envoïe ce pretendu Goujat, comme de la part du Macedonien.

SIMON:

As tu son argent?

BALLION:

Comment pouvez vous demander ce qui est devant vos yeux?

SIMON:

Ho, ho! souviens toi donc de me donner la moitié du butin; car il faut que cette proïe là soit commune & se partage egalement entre nous deux.

BALLION:

He, Peste! que dites vous? toute la somme ne vous apartient elle pas?

HARPAX:

Quand veux tu donc m'expedier? quand penseras tu à mon afaire?

BALLION:

C'est à quoi je travaille actuellement. Que me conseillez vous dans cette bisare & plaisante avanture, Seigneur Simon?

SIMON:

Divertissons nous un peu sur le compte de cet espion supposé; moquons nous de lui.

BALLION:

Bon, bon! c'est bien dit: tournons le en ridicule, jusqu'à ce qu'il s'en aperçoive. Suis moi, mon Garçon: oh ca! que dis tu? il est donc vrai que tu es l'Esclave du Soldat Polimacheroplacide?

HARPAX:

Pas plus certain, qu'il est vrai que vous êtes Ballion.

BALLION:

Combien t'a-t-il acheté?

HARPAX:

Je ne lui coute que sa valeur & sa superiorité dans le combat: car, en mon Païs, j'étois le Generalissime des Troupes de la Nation.

BALLION:

Est ce qu'il a jamais conquis aussi & pris d'assaut une prison? car c'est-là ta vraïe Patrie.

HAR-

HARPAX:

Si tu me dis une injure, je te la paîrai bien vîte par une autre.

BALLION:

Quel jour es tu arrivé ici de Sicione?

HARPAX:

Le second jour a midi.

BALLION:

Par Hercule! tu n'as pas menagé tes jambes; va, tu es venu bien vîte. Que cet homme là marche rapidement! Auſſi à examiner ſa jambe; on voit qu'il a de la force pour porter aux piez les fers les plus peſans. Que dis tu? Es tu donc encore accoutumé à coucher dans un berceau, enfant que tu es?

HARPAX:

Sans doute.

BALLION:

Tout de bon eſt ce-là ton ordinaire? ſais tu ce que je dirai?

HARPAX:

Tu diras que c'eſt ma coutume. Etes vous tous deux en vôtre bon ſens?

BALLION:

Qu'eſt ce que je te demande? Quand le Soldat alloit à la Garde la nuit tu allois avec lui, n'eſt ce pas? Dis moi, l'Epée de Monſieur l'Officier étoit elle pour ton foureau; tu m'entens bien?

HARPAX:

Va te faire pendre.

BALLION:

Il ne tiendra qu'à toi d'y aller aujourd'hui; on t'en donnera le tems.

HARPAX:

Pourquoi donc ne me livre tu pas la Courtisanne? Du moins, tu dois me rendre l'Argent.

BALLION:

Attens.

HARPAX:

Que veux tu que j'attende?

BALLION:

Il faut que tu me dise combien on a Loüé cet habit de Soldat?

HARPAX:

Qu'est ce que cela veut dire?

BALLION:

Ce qu'on a donné pour l'epée?

HARPAX:

Ces gens-ci ont assurement besoin d'ellebore [1].

BALLION:

Quel profit raporte ce Chapeau aujourd'hui à son Maître?

HARPAX:

Comment à son Maître? Je croi que la folie vous fait extravaguer. Tout ce que vous me voïez sur le corps, m'apartient: je l'ai acheté de mon propre & de mon epargne.

BAL-

[1] *Helleborum*: tous les Medecins conviennent que cette herbe-là est specifique admirable contre la folie phisique: je dis phisique; car pour la folie morale, l'Ellebore n'y feroit rien. C'est grand dommage: presque tout le Genre Humain auroit besoin d'un bon remede pour cette maladie-là.

[1] *Nem-*

BALLION:

Oui de ton propre, qui consiste dans tes epaules bien battues, & sur tes cuisses bien *etrillées* de foüet [1].

HARPAX:

Je voi bien que ces deux Vieillards, comme s'ils sortoient du bain, sont déja parfumez [2] d'onguens: il ne reste plus qu'à les froter; & je pourrois bien faire cette fonction-là: il y a longtems qu'ils m'y font penser.

BALLION:

Mais, je te prie, je te conjure, au nom de Hercule, repons moi serieusement à l'interrogation que je vais te faire. A quelles conditions t'es tu engagé? Quelle doit être ta recompense? Enfin, à quel prix, & pour quel Argent Pseudole t'a-t-il loüé?

HARPAX:

Qu'est ce que c'est que ce Pseudole?

[1] *Nempe quod femina summa sustinent*: oui par ce peculium *que tu porte sur ta peau*, par ce que Harpax dit qu'il a acheté de son propre argent tout ce qu'il a sur le corps: Ballion interprete le *peculium* des epaules & des Cuisses du Macedonien, voulant dire qu'il a aquis tout ce qu'il possede, à force d'être bien batu, & bien fouëté dans son Esclavage.

[2] *Fricari volunt: ils veulent qu'on les frotte.* Quand les anciens prenoient le bain, leur coutume êtoit de se faire premierement parfumer avec des onguens de senteur; & ensuite de se faire nettoïer le corps pour en ôter la crasse & le poil, ce qui se faisoit avec des frotoirs. C'est de là que Harpax prend sujet de badiner: il dit que si Simon & Ballion ne finissent bientôt leur moquerie, il pourroit bien les froter tous deux, c'est à dire leur donner des coups de bâton.

BALLION.

Ton Precepteur ; celui qui t'a si bien enseigné cette imposture ; afin que tu pûsse m'ôter frauduleusement ma belle Esclave.

HARPAX:

De quel Pseudole ; de quelle imposture me viens tu parler ? Moi qui ne conois non plus cet homme-là , que s'il n'étoit de nulle couleur.

BALLION:

Veux tu sortir d'ici , & au plûtôt ? Il n'y a rien à gagner ici aujourd'hui pour les fourbes ; du moins , rien de bon. C'est pourquoi tu annonceras à Pseudole , que le vrai Harpax est venu le premier ; & que , de mon consentement , il s'est emparé de la belle proïe.

HARPAX:

Par le Temple de Pollux ! C'est moi qui suis Harpax.

BALLION:

Non : mais , par le Temple de Pollux ! tu voudrois bien qu'on te crut Harpax ; & moi , je te declare que celui-ci n'est qu'un fourbe & qu'un trompeur.

HARPAX:

Je t'ai donné en main propre les cinq Mines; & tantôt, à mon arrivée, j'ai laissé à ton Esclave , devant ta porte , une Marque , & une Lettre de mon Maître , Cachetée de son portrait.

BALLION:

Tu as donné une Lette à mon Esclave ? Au quel ?

HAR-

HARPAX:

A Sirus.

BALLION:

Il n'eſt pas hardi : ce trompeur-là ne ſait pas ſon metier : il ne ſait pas même executer, comme il faut, de pures Sottiſes. Mais, pour Pſeudole ? Ma foi ! c'eſt un franc Pendart ! Qu'il avoit bien inventé ſa Machine ! Il avoit donné à celui-ci autant d'Argent que le Soldat en devoit : il l'a equipé d'une maniere qu'il pût conduire la Maitreſſe. Car quant à la Lettre ? C'eſt le vrai Harpax qui me l'a aportée ici.

HARPAX:

Mon nom eſt Harpax, & tous ceux qui me parlent ne m'apellent jamais autrement. C'eſt moi qui ſuis l'Eſclave du Soldat Macedonien ; & je ſuis ſur que ce brave Guerrier n'a point d'autre Harpax que moi. D'ailleurs, je ne trompe perſonne ; je ne fais de mal à perſonne ; & pour ce Pſeudole, dont vous me parlez, comme d'un Maître fourbe ? je ne conois abſolument point ce mauvais Mortel ; je ne ſai de qui tu me fais mention.

SIMON:

C'eſt à dire, mon pauvre Maquereau, que tu as perdu tout à fait ta belle Eſclave ; & ſi tu la recouvre, ce ſera une eſpèce de miracle.

BALLION:

Parbleu ! c'eſt ce que je crains ; & plus j'entens cet homme-là, plus ma fraïeur,

ou pour mieux dire, mon inquietude redouble.

SIMON.

En verité, & j'en jure aussi par le Sacré Temple de Pollux : dès que j'ai entendu, nommer ce pretendu Sirus, qui a reçu la Lettre avec la marque, j'en ai eu le cœur frapé. Je suis le plus trompé du Monde, si ce Sirus n'est pas Pseudole caché sous, ce nom-là. C'est pourquoi, ecoute mon Ami, dis moi : celui à qui tu as tantôt confié la Lettre, quelle sorte d'homme étoit-ce? Fais nous en un peu le Portrait.

HARPAX.

C'étoit un certain rousseau, qui a un gros ventre, les Jambes fort epaisses, tirant sur le noir, la tête en gros volume, les yeux perçans, la bouche vermeille ; & les Piez extremement grans [1] : voila, au juste l'idée que je m'en suis fait en l'examinant attentivement.

SIMON.

Il n'y a plus ici de Courtisanne pour toi, des que tu as specifié la grandeur enorme des Piez, ce ne pouvoit être un autre que Pseudole.

BAL-

[1] *Rufus*, *roux*. Je ne sai sur quel fondement quelques uns croïent que Plaute fait ici son portrait, à moins qu'ils ne tirent leur conjecture de ce trait-là *magni pedes*, *de grans piez*. Car on peut presumer que le nom Plaute, vient du mot Grec *Plautos* qui signifie *large*. Or on dit que tous les Ombrois avoient le Pié fort grand; & que Plaute qui étoit de cette Province là, surpassoit en cela tous ses compatriotes.

BALLION:

Ah, Seigneur Simon! c'est fait de moi: je me meurs.

HARPAX:

Par Hercule! je ne te laisserai point mourir, avant qu'on m'ait rendu les vingt Mines d'Argent.

SIMON:

Et qu'on m'ait aussi païé vingt autres Mines, qui me sont duës à present.

BALLION:

On recevra de moi cette recompense que j'ai promis, en badinant, n'est ce pas?

SIMON:

Il est bon de dépoüiller les Mechans; & de leur emporter le plus qu'on peut de récompense & de butin.

BALLION:

Du moins, faites moi présent de Pseudole: mettez le à ma disposition: en un mot, engagez vous à me le donner.

SIMON:

Que je t'abandonne mon Pseudole? quel crime a-t-il commis? Ne t'ais-je pas averti cent fois que tu te defiasse de lui?

BALLION:

Il m'a perdu, il m'a ruiné.

SIMON:

Et moi, il m'a attrapé finement vingt Pièces.

BALLION:

Que ferai-je à present?

HARPAX:

Dès que tu m'auras restitué les vingt Mines de mon Maître, je te conseille de te pendre: ce sera la meilleure action de ta vie.

BALLION:

Le Diable t'emporte! ou, les Dieux te *crevent*! suis moi, si tu veux, par ici sur la Grande Place, afin que je te Paie.

HARPAX:

C'est tout ce que je demande: Allons.

BALLION:

J'expedierai aujourd'hui les Etrangers: demain j'agirai avec les Citoïens. Le *maudit* Pseudole; qui m'a envoïé ce faux Harpax, pour m'enlever ma *Fluteuse*, m'a taillé là une jolie besogne: je puis dire qu'il a assemblé sur ma tête, les Comices a Centuries [1], les grans & les plus nombreux Comices. Viens toi. Or n'attendez pas que je revienne au Logis par le même chemin: la chose est comme je vous le dis. J'ai resolu de suivre toutes les petites Ruës.

HARPAX:

Si tu marchois autant que tu parle, tu serois déja sur la Grande Place.

BALLION:

J'ai pris aussi la resolution de convertir mon jour de naissance, en jour de funerailles.

ACTE

[1] *Pseudolus mihi centuriata habuit comitia: Pseudole a assemblé les centuries contre moi.* Il veut dire; par cette Allegorie, que Pseudole n'a rien omis pour l'attraper; qu'il a conduit admirablement sa Machine; & qu'il est le premier homme du Siecle pour tramer une imposture.

Da

ACTE QUATRIEME.

SCENE HUITIEME.

SIMON.

SIMON:

Que je l'ai bien attrapé! Mais l'Esclave a bien joüé aussi son Adversaire. A present, j'ai formé le dessein de tromper Pseudole, d'une maniere fort differente de celle qu'on emploïe ordinairement dans les autres Comedies, où des hommes armez de stilets & de lanieres, tendent des Pieges aux malheureux Esclaves.

Mais moi; me mettant au dessus de la vangeance, je vais tirer de mon Tresor, les vingt Mines, que je lui ai promis, s'il venoit à bout de son entreprise, aparemment impossible; & je lui porterai moi même; oui, je lui porterai, de bon cœur, cet Argent-là. Il faut avoüer que c'est un Mortel, extraordinaire en penetration, en finesse, & en mechanceté. Mon Pseudole a vaincu, à la fois, Dolon le Troïen, & le rusé Ulisse [1]. Je vais donc chez moi: je prendrai l'Argent; & je surprendrai mon Esclave.

ACTE

[1] *Dolum*; pour *Dolonem*. *Dolon*. Par Dolon, il faut entendre le Maquereau; & par Ulisse, le bon homme Simon. Car comme Dolon, que Ulisse avoit envoïé dans le Camp des Grecs, pour espionner, y fut tué; de même Ballion, mis en jeu par Simon se trouve sa dupe; & Pseudole les trompe tous deux. Cette glose seroit passable si elle n'étoit un peu plus obscure que le texte.

[2] *Ah*

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

PSEUDOLE.

PSEUDOLE.

Qu'est ce que cela veut donc dire s'il vous plait? Est ce-là comment on en agit entre honnêtes Gens? Messieurs mes Piez, car c'est à vous à qui j'en ai [1] dans cette apostrophe; Messieurs mes Piez, voulez vous me soûtenir, ou non? Souhaitez vous que je sois couché-là, tout de mon long, afin que quelque bon humain de passant m'aide à me relever. Car par Hercule! si je tombe, ce serâ vôtre *belle* faute. Vous plait il donc continuer à suivre le chemin? Ha! je voi bien que, à la fin, je serai obligé de me facher, de me mettre dans une grosse colere contre vous; la journée ne se passera pas sans cela.

Voila le grand defaut du vin: il commence par s'emparer des Piez [2], c'est un Lutteur de mauvaise foi. Certainement, & Vive Pollux! je suis jolimene con-

[1] *Ah Saviendum est! Oh, il faut que je me fache!* Il se plaint de ses piez, qui, parce que la tête est trop chargée, font mal leur fonction.

[2] *Captat pedes: il surprend les piez: Virgile:* *Tentatura pedes olim, vincturaque linguam: qui, quelque jour affoiblira les piez, & liera la langue:* il parle de la vigne ou du raisin.

[3] *Abeo.*

conditionné ; je me ſuis humecté, comme il faut [1] ; enfin, j'en tiens dans toutes les formes. Que nous avons fait grand chere ! la propreté, la delicateſſe regnoit dans le repas : tout y étoit excellent, tout y étoit exquis. Ho, que nous avons été invitez agreablement dans un agreable endroit ! parlons franchement & ſans détour : l'Homme trouve-là tout ce qui fait aimer la vie : on y goûte tous les agremens, tous les plaiſirs, toutes les voluptez des ſens. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'une vie ſi douce approche beaucoup de celle des Dieux.

Car quand un Amant embraſſe ſa Maitreſſe ; quand ils collent les levres l'un contre l'autre ; quand ils s'attachent langue contre langue, & qu'ils s'entretiennent comme s'ils avoïent double langue : quand le teton eſt preſſé d'une des petites mains ; ou, ſi l'envie prend de conclure, quand on joint, quand on unit tellement les corps qu'il ſemble que ce ne ſoit plus qu'un corps double.

Dans ce lieu enchanté, on ſe preſente d'une main ſincere, l'aimable verre de l'union la plus etroite, & de l'amitié la plus intime. La haine, l'animoſité, l'envie n'entrent point dans cet heureux ſejour : on ne s'entr'incommode ; on ne s'entr'importune point ; il ne s'y dit rien de facheux, de deſagreable ; & ſur tout, rien qui tende a l'auſterité

[1] *Abeo Madulla.* Feſtus : *Madulla* c'eſt à dire ivre ; mot tiré du terme Grec *Madan* ; ou parce qu'il eſt *vini madidus, plein de vin.*

2 *Lam-*

ſterité des mœurs. On y donne, ou plûtôt, on y prodigue les onguens, les parfums, les Couronnes [1], & les guirlandes ſans nombre. Et quant à ce qui concerne la bouche, le plaiſir du goût, le boire & le manger, on ne vous ſert pas cela d'une main plus avare, afin que perſonne n'ait la peine de me le demander.

Allons! Nous ne devons pas regreter le tems: nous avons paſſé, mon jeune Maître & moi une bonne partie du jour dans toute la joïe imaginable. Aïant fini mon ouvrage, aïant fait mon office, à ma fantaſie, & bien battu les ennemis, je les ai laiſſe, à table, buvant, faiſant l'amour avec les Courtiſannes; & par parentêſe, ma putain y eſt auſſi; enfin, je les ai laiſſé s'en donnant à cœur joïe.

Mais, m'étant levé de table, ils m'ont prié de danſer. Je me ſuis mis de cette maniere la, par complaiſance pour leur envie. Car j'aï fort bien apris la danſe Jonienne. Mais je ſuis venu ici, couvert d'un manteau pour danſer. La Compagnie aplaudit, on m'apelle; on me crie de revenir: j'ai danſé de nouveau: mais je n'ai pas voulu danſer les mêmes pas, ni la même cadence. J'ai fait la même choſe en faveur de ma Maitreſſe pour l'exciter à m'aimer: quand il faut que je tourne, je prens la peine

[1] *Lemniſcos :* Feſtus : *Lemniſci, c'étoient des bandelètes de pourpre qui pendoient des Couronnes : car les Anciens avoïent coutume de donner des Couronnes liées avec des bandes de laine pourprée.*

[2] *Quid*

ne de me laiſſer tomber; & cette chute a changé le jeu en Sotiſe d'enfant.

C'eſt pourquoi, à force de m'efforcer, les paroles n'ont point de mauvaiſe odeur, peu s'en eſt falu que je n'aïe gâté mon manteau. Vive Pollux ! j'ai cauſé, en tombant, un grand plaiſir à la Compagnie. On m'aporte le hanap; je l'ai vuidé d'un ſeul trait: après quoï je quite mon manteau de danſe; & je prens celui que vous voïez. En ſuite, je ſuis venu ici juſqu'à ce que j'aïe diſſipé mon yvreſſe. A preſent: j'ai laiſſé mon jeune Maître, pour venir voir le vieux, & le faire, ſouvenir de nôtre accord. Hola, ho, enfans. Ouvrez, ouvrez vîte; & que quel-cun de vous coure à nôtre vieux Maître, lui dire que je ſuis ici.

ACTE CINQUIEME.

SCENE SECONDE.

SIMON, PSEUDOLE, BALLION.

SIMON:

Je ſors du Logis, & je viens ici à la voix d'un Archi-Scelerat. Mais qu'eſt ce que c'eſt que cela? Comment te voila ajuſté? Quel homme ais-je devant les yeux [1]?

PSEU-

[1] *Quid tu video ego?* Simon fort ſurpris de trouver Pſeudole dans l'état Bachique, ne lui dit que des phraſes interrompues: ſur tout la derniere qui n'a aucune conſtruction: Pſeudole la rectifie, comme il peut, en diſant

PSEUDOLE:

Vôtre Pſeudole, qui porte la Couronne, & qui a trop bu.

SIMON:

Il vous dit cela hardiment, & comme s'il n'étoit plus Eſclave. Mais voïez ſa poſture: marque-t-il pour moi la moindre crainte & le moindre reſpect? Je veux conſulter un peu en moi même, ſi je lui parlerai rudement, ou avec douceur. Mais une raiſon me defend la voïe de rigueur avec lui: c'eſt que toute l'eſperance qui me reſte de recouvrer mon argent, depend de ſa volonté.

PSEUDOLE:

Un mechanr homme vient trouver le meilleur & le plus honnête homme du Monde.

SIMON:

Les Dieux te beniſſent, Pſeudole! *fi*[1] *au Diable!*

PSEUDOLE:

Pourquoi tomberois-je, pour me caſſer le Nez.

SIMON:

Pourquoi donc Miſerable! ivre comme tu es,

ſant *cum Corona obvium Pſeudolum tuum: vous vôtre Pſeudole, que voila devant vous, la Couronne ſur la tête.*

Il faut remarquer que cela étoit defendu aux Eſclaves.

[1] *Phu!* interjection pour marquer qu'on a ſenti une puanteur; & qui eſt une eſpèce de mouvement machinal pour détourner cette mauvaiſe odeur.

es, me lâche tu dans le visage un vent d'enhaut, un rot empuantissant?

PSEUDOLE:

Doucement, s'il vous plait, nôtre bon Maître! Pensez plûtôt à me tenir qu'à me gronder: ne voïez vous pas combien j'ai arrosé copieusement le Jardin de mon Estomac? haye! haye! je tomberai, au moins: je vous en avertis; prenez y garde.

SIMON:

Quelle est ta temerité? quelle est ton impudence? marcher ainsi, en plein jour, dans les ruës, la tête Couronnée de fleurs, & remplie des exhalaisons du Vin?

PSEUDOLE:

J'y prens plaisir.

SIMON:

Comment tu y prens plaisir? Mais ne cesseras tu point de me roter au Nez?

PSEUDOLE:

J'aime beaucoup l'odeur d'un rot d'ivrogne: laissez moi, je vous prie, me contenter.

SIMON:

Assurement, Scelerat, je croi que tu pourrois boire & vuider en une heure quatre fruits des plus fertiles du Mont Massique.

PSEUDOLE:

Ajoutez en une heure d'hiver.

SIMON:

L'avertissement n'est pas mauvais. Mais cependant, dis moi: d'où croirai-je que tu rame-

ramene ta Barque si bien, & si joliment chargée [1]?

PSEUDOLE:

Je sors d'une debauche que j'ai fait avec vôtre Fils. Mais, Monsieur; n'est il pas vrai que Ballion est *diablement* attrapé? Avec quel bonheur je vous ai tenu parole? ne me faloit il pas une grande dexterité pour remplir mon engagement?

SIMON:

Te moque tu de moi? Ce Maquereau est un très mechant homme; il ne t'en cède point en Sceleratesse.

PSEUDOLE:

J'ai si bien reüssi, que, par mon industrie, Phenice, joüissant de la liberté, est actuellement à table avec vôtre Fils.

SIMON:

Je sai par ordre tout ce que tu as fait dans cette machination; & de quelle maniere elle a reüssi.

PSEUDOLE:

Pourquoi donc balancez vous à me donner de l'Argent?

SIMON:

Ta demande est juste: je ne puis m'oposer equitablement à ton droit: il faut me rendre; la Raison l'ordonne. Tiens: reçoi ton Argent; le voici.

PSEU-

[1] *Celocem:* Il entend par ce mot là un ventre tendu de viande & de vin, telque paroissoit le ventre de Pseudole. *Celox* est une espèce de Vaisseau pour la Navigation.

[2] *Va*

PSEUDOLE:

Apres avoir assuré si positivement que vous ne me le donneriez point, vous ne laissez pas, Monsieur, de me l'offrir. Chargez l'homme qui nous vient; & venez, s'il vous plait, par ici avec moi.

SIMON:

Que je charge cet homme-là, dis tu?

PSEUDOLE:

Oui : vous le chargerez, j'en suis sur.

SIMON:

Que lui ferai-je pour le charger? Ce n'est pas assez qu'il emporte gaïment mon Argent: il faut encore qu'il se divertisse à me plaisanter?

PSEUDOLE:

Malheur aux Vaincus [1]! disoit le Roi Brennus à Appius Claudius. Tourne donc l'epaule, Ballion; mets tes yeux de mon côté; & n'aïe point honte de me regarder. Hé! qu'en dis tu?

BAL-

[1] ***Va victis! malheur aux Vaincus!*** Lors de l'a prise de Rome par les Gaulois Senonois, il fut stipulé qu'on peseroit l'or aux Vainqueurs pour les obliger à se retirer; mais comme Appius Claudius se plaignoit que les Barbares n'agissoient pas de bonne-foi pour le poids. Brennus, Roi des Gaulois, ajouta son Epée au poids, & s'ecria, ***Va victis! malheur aux Vaincus!*** Ce que Pseudole applique agreablement au Maquereau.

Verte ergo humerum: tourne donc l'epaule. Pseudole, en disant cela, joint l'action à la parole : car comme Ballion de honte & de depit, ne vouloit pas le regarder; il le prend par les epaules, & l'oblige à se tourner vers lui.

BALLION:

Qui m'auroit dit que le ſort me jetteroit dans une diſgrace où je ſerois trop heureux de devenir ton ſupliant, l'aurois-je jamais cru? Helas! helas! helas!

PSEUDOLE:

Eh fi! cache ta lâcheté; dequoi te gueriſſent toutes ces lamentations?

BALLION:

Je ſuis dans la ſouffrance.

PSEUDOLE:

Si tu n'y étois pas, il faudroit que j'y fuſſe.

BALLION:

Que vois-je-là? Comment Pſeudole? Faut il que tu reçoive cet Argent-là de ton Maître?

PSEUDOLE:

Oui vraiment; & c'eſt avec tout le plaiſir, avec toute la joïe poſſible, que j'emporte cette ſomme-là.

BALLION:

Ne ſerois tu point aſſez genereux pour m'en faire part?

PSEUDOLE:

Tu vas dire que je ſuis un vilain, un *ladre*, un avare; je m'y attens bien; car jamais tu ne t'enrichiras de la moindre Pièce de cet Argent là. Auſſi n'aurois tu pas eu la moindre compaſſion de mes epaules, ſi j'avois echoüé auprès de toi; ſi j'avois manqué mon coup.

BAL-

BALLION:

Patience ! Patience ! il me viendra, si je vis, quelque bonne occasion pour me venger de toi : tu peux compter que je ne la manquerai pas.

PSEUDOLE:

A quoi bon tes menaces ? n'ais-je pas un dos pour fournir à tout, pour essuïer tout?

BALLION:

Fais, fais ce que tu voudras.

PSEUDOLE:

Reviens donc.

BALLION:

Pourquoi reviendrai-je?

PSEUDOLE:

Reviens, te dis-je : tu n'auras pas sujet de t'en repentir ; & si tu as quelque bonne esperance, tu ne seras pas trompé.

BALLION:

Je reviens donc.

PSEUDOLE:

Sais tu pourquoi je te rapelle ? c'est pour venir boire avec moi.

BALLION:

Moi, que j'y aille?

PSEUDOLE:

Fais ce que je t'ordonne. Si, comme un bon sujet, tu te soumets à mon commandement, je ferai ensorte que tu aïe la moitié de cette somme-là ; & peut-être plus.

BALLION:

A cette condition-là, je suis à toi : tu peu me mener où il te plaira.

PSEUDOLE:

Mais ce n'est pas le tout. Gardez vous du chagrin, Monsieur, contre moi, ou contre vôtre Fils, pour ces petites gentillesses-là?

SIMON:

Moi? nul chagrin, je t'assure.

PSEUDOLE:

Viens donc par ici Ballion.

BALLION:

Je te suis. Mais que ne prie tu aussi tous les Spectateurs de venir boire leur part de nôtre Bouteille? Il ne t'en couteroit pas d'avantage.

PSEUDOLE:

Par Hercule! ces illustres Romains n'ont pas coutume de m'inviter; ni moi, de les mener au Cabaret. Cependant, Nobles & Dignes Membres de la plus puissante, de la plus celebre République qui fût, & qui sera jamais, si vous voulez faire retentir bien fort vos aplaudissemens; & faire voir par-là que la Troupe & la Pièce ont mérité vôtre approbation, je vous inviterai pour demain.

FIN DU PSEUDOLE.



RE-



REFLEXION
SUR LE
PSEUDOLE.

On ne marque point que Plaute ait emprunté le fond de cette Comedie-ci : cela fait présumer qu'il la tirée tout entiere de sa Minerve; & , ce qui fortifie la conjecture, c'est qu'il mettoit ce Pseudole *au nombre de ces Enfans bien aimez; & qu'il avoit, dit on, pour cette chere pièce une tendresse extraordinaire Aparemment nôtre Poëte n'étoit point de ces Auteurs qui ne sont jamais contens de leur plume: il conoissoit la force de son genie; il savoit rendre justice à son rare talent. Ce ne sera pas par cet endroit-là que les sensez jugeront favorablement de l'esprit & du goût de Plaute. Un Ecrivain de la bonne trempe, doit toûjours se défier de soi; il ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'applaudissement; & quand même il auroit l'aprobation du public conoisseur, ce qui n'apartient qu'à Messieurs nos Maîtres, il travaille dans un certain point de vuë qui*

lui fait decouvrir dans le lointain un point de perfection dont, quelque progrés qu'il puisse faire, il se trouve toûjours fort eloigné. Je hazarde une thèse; vous la prendrez comme il vous plaira: pour vivre heureux dans le rude Metier de la Plume, il faudroit ecrire uniquement pour se satisfaire; or cela se peut il? ou il faudroit être d'un genie assez petit pour se croire incapable d'écrire mal: pour ce second membre de mon alternative, il ne se trouve que trop: car le Fatisme *ne s'etend guére moins que la folie. Je viens à la pièce.*

Calidore aime à la fureur, c'est à dire, en stile hiperbolique, autant qu'on peut aimer; il aime donc la belle Phenicie, par la volonté des Dieux, Esclave, Courtisanne, & meuble de Bordel. La Fille de joie n'est pas moins eprise de son côté: car comme le Seigneur Cupidon lance ses flèches indifferement par tout, il ne laisse pas d'en tomber quelquefois dans les lieux de debauche, quoi que à proprement parler, ils ne soient pas de son ressort. Phenice est presque venduë; & se voit à la veille de perdre son Amant par une séparation eternelle. Or dans l'Amour surnommé parfait, il ne se conçoit rien de plus malheureux. Cette disgrace fait trouver des agrémens dans le visage afreux de la Mort; on l'apelle même à son secours; à condition que dans le fond de l'ame, on n'est pas fâché d'avoir un refus.

Phenice tremble de tomber en de mauvaises mains; & elle en a sujet. Un Soldat l'a acheté vingt Mines, c'est bien de l'Argent, au moins: cela ne se monte guére moins qu'à deux mille francs, monnoie de France.

La

La Nonne de Vénus est donc dans une fraïeur continuelle: mais voici ce qui redouble son inquietude. Le Soldat, nommé par excellence, Polimacheroplacide, nom épouvantable; nom qui suffiroit pour desarmer la Maitresse la mieux preparée au combat: enfin ce Fieràbras, *ce* Massacre-tout, *qui dans son marché a fait une queuë de cinq Mines, doit envoïer chercher sa Maîtresse Esclave par un Exprès, qui presentera les cinq pièces de reste avec une certaine marque: car il avoit donné quinze Mines d'avance sur le marché. l'Homme du Guerrier devant arriver sans faute, à la* FETE-BACCHUS, *pourquoi cette expression-là scandaliseroit elle les Gens d'esprit? on dit bien la* FETE DIEU; *elle écrit a son Amant le furieux trouble où elle se trouve; & qu'à moins qu'il n'invente quelque expedient, c'en est fait de leur tendresse réciproque.*

Phenice allarmée, & qui ne fait qu'atendre le moment fatal de la separation, en écrit à son Amant: j'aurois bien voulu voir la Lettre: rien n'est plus agréablement touchant qu'une Amante au desespoir: mais le bon Plaute, qui d'ailleurs avoit besoin de tout son tems pour faire rire les hommes, oh le maudit métier! n'a pas jugé à propos de nous régaler d'un morceau si friand. Calidore, aïant reçu la Lettre, se desespére en bonne forme; & je croi, les Dieux me le pardonnent que s'il y avoit eu là une potence, il s'y seroit pendu droit comme un I; *c'est une des Allegories favorites de nôtre comique, laquelle, non plus que bien d'autres, ne lui fait pas grand honneur; ou je ne m'y*

entens point, s'entend; ce qui pourroit fort bien être.

Le jeune homme rêchape pourtant de cette maladie-là, qui, effectivement, n'est guére mortelle que sur la langue: l'Esclave Pseudole est le Medecin: il rassûre son jeune Maître; il l'encourage; enfin, il lui redonne l'envie de vivre, laquelle Calidore ne chercha pas bien loin. Mais voici bien une autre Scène. Simon, pere du jeune Amoureux, *gronde vertement Pseudole: il l'apelle mauvais Conseiller, suborneur, corrupteur de son Fils: on peut s'imaginer si les injures volerent: il n'y manquoit que les* Lorarii, *les* Foüeteurs; *& ces boureaux, vous le savez, étoient le pain presque* quotidien *des mechans Esclaves; & le meilleur de la Race servile ne valoit pas grand' chose. Ainsi jugeons combien les laniéres, ou Couroïes de Cuir de beuf, étoient de recherche en ce tems-là. Quand donc les Hommes seront ils raisonnables & humains? Un peu de patience; rien que jusqu'au jour du Jugement: les quatre trompètes sonneront d'une grande force: car les Anges ont le vent, ou l'haleine admirable; & alors le Genre Humain reconoitra tous ses travers, Oh qu'il sera surpris! Qu'à cela près le bon Dieu fasse la graçe aux Mortels de pouvoir enfin reflêchir solidement: c'est, après la* VISION BEATIFIQUE, *que je venére comme le* SOUVERAIN BIEN *de l'autre Monde, c'est le plus riche present que l'Etre infiniment bon puisse faire à nôtre* Chétive *Espece, en la faisant, par grace speciale sur tous les autres Animaux, entrer dans l'Eternité.*

Le

Le bon homme Simon, se radoucissant tout d'un coup prédit à Pseudole que le Maquereau Ballion est plus fin que lui; & qu'il ne l'attrapera jamais. l'Esclave se piquant d'honneur, prétend que si. Je parie vingt Mines, dit le Maître. Va, *répond le Valet; j'en suis; & mettons bas les* enjeux. *J'avouë que je ne reconois point ici nôtre illustre Dramatique: jamais il n'a poussé si loin la concurrence d'un Esclave avec son Patron. Vingt Mines, Dieux Importels! Pseudole est donc un gros Seigneur! Une Mine valoit quarante Livre quatorze sols dix deniers; voïez, je vous prie, le* montant *ou le total de la somme: Pseudole a donc un* Peculium *qui vaut un bon Capital? Comment est il assez lâche pour ne point acheter sa Liberté? d'Ailleurs tout l'Argent, tout l'avoir de l'Esclave n'apartient il pas au Maître? Vous me direz tout ce qui vous plaira, je ne puis m'empêcher de croire que mon bon Homme s'étoit un peu assoupi dans cet endroit ci; ou, pour parler plus intelligiblement, que nôtre grand Comique ne savoit pas trop alors ce qu'il disoit: quel bläsphême en erudition, ou peut-être en Pedanterie!*

Avec tout cela:cette gageure n'est pas des moins impertinentes qui se soient faites depuis que les Hommes sont fous; il y a bien longtems qu'ils ont commencé! Encore une fois le Seigneur Simon gage contre son Esclave: cela s'apelle ne pas garder le Decorum *ni du* Patronage, *ni de la Vieillesse. D'ailleurs: ce Maître grison veut bien perdre vingt Mines si son valet trompe le Maquereau: n'est-ce pas-là encourager par l'esperance d'un gros gain, son Domesti-*

que à l'imposture? n'est-ce pas le corrompre indirectement; & en même tems fomenter le libertinage de son Fils? En verité bon homme, vous n'y pensez pas! & il y a un peu de radotage *dans vôtre fait.*

Pseudole, de son côté, n'est pas moins foû que son Maître. Il s'engage en franc etourdi, pour une somme, laquelle, s'il l'a, de quoi je doute fort, vaut tout au moins, un Million dans le coffre fort d'un Esclave. Celui-ci entreprend une chose aparement impossible: Ballion n'est non plus volable que le Harpagon de Moliere: le Fourbe ne sait par où s'y prendre; il est dans le dernier embaras; & il confesse lui même l'extravagance de sa temerité. Mais enfin; le sort se met de la partie; &, ce qu'il fait souvent, quoique dirigé par une cause infiniment sage & juste, il favorise la Sçeleratesse.

Lorsque Pseudole fait actuellement le rodomont, insinuant que la Nature ne lui a pas donné pour rien une industrie toûjours victorieuse, une adresse au supreme degré; & se promettant bien que, en dépit même du Destin, le Maquereau sera sa Dupe, il aperçoit une figure d'homme qui lui paroit un Oiseau de bon augure; & son présage ne sauroit être mieux fondé. Cet Etranger, qui porte l'épée, a l'honneur d'être le Goujat, quoi qu'indigne, du Seigneur Polimacheroplacide, un des plus redoutables Guerriers du Siècle; il ne faut que compter les Sillabes de son gros nom, pour être persuadé qu'il tuë les hommes comme des mouches.

Harpax, ce Valet Macedonien, veut fraper à la

à la porte de Ballion: Pseudole accourt; il se met au devant; & se dit membre du Bordel. On lui demande s'il est le Maître du Logis: non, répond il; mais j'en suis l'Intendant: mon nom est Sirus; & tout roule tellement sur moi que je puis me vanter d'être le Sous-ballion. *Après s'être complimentez suivant les régles du Ceremonial ou de la Civilité des Esclaves, c'est à dire en se disant des injures, on vient au fait. Harpax declare qu'il est chargé d'une Lettre, de la marque stipulée; & des cinq Mines qui restent à paier sur l'achat de la Marchandise* Putanique.

Quelle fortune pour l'Imposteur! Quand Jupiter auroit tenu son grand Conseil sur cette affaire-là, pourroit il offrir une plus belle occasion? Aussi Pseudole la saisit il avidement, & ne pouvant assez admirer son bonheur: le faux Sirus dit donc que son Maître est allé sur la place: mais que s'il veut lui confier ce qu'il aporte, il rendra le tout fidèlement; & qu'il ne sauroit le mettre en meilleure main. Le Goujat lache la lettre & la marque: mais pour l'Argent? Serviteur; *il n'y a rien a faire: je ne le donnerai, dit-il, absolument qu'à Ballion; & je prétens lui compter les Pièces dans la main. Nouvel embaras pour le Fourbe, où trouvera-t-il cinq Mines si promptement? A propos cet Esclave est le Cresus de son Ordre; ce n'est là qu'une bagatelle pour lui. Nos Gens se separent: le Goujat va se delasser à* l'Enseigne du SOT, *ou ailleurs; & Pseudole se dispose à faire valoir sa Capture.*

On a besoin que Harpax se repose long tems: aussi ne manque t'il pas de faire une longue sta-

ſtation de Cabaret, Plaute y a mis bon ordre. Combien de choſes ſe paſſent dans cet intervalle-là ! Examinons les en courant. Simon & le Maquereau s'étant rencontrez ſur le grand marché, le Vieillard avertit le Marchand de Filles, de ſe tenir ſur ſes gardes; & que Pſeudole eſt en Campagne pour lui joüer un mauvais tour. Fi! cela ne vaut rien: il y a là de la mauvaiſe foi; & le Sieur Simon ne vaut pas miëux en probité que le Maquereau vaut en Honneur. Ballion rit, ſe moque de la plaiſante peur qu'on veut lui donner; il ſe ſent homme de fineſſe & de précaution; enfin il défie Pſeudole & ſes ſemblables; il les met tous au pis.

Avec toute ta prudence, il t'attrapera, répond gravement le vieux Renard, qui tremble de predire juſte. Je parie que non, s'écrie l'infame Negociant: c'eſt préciſement ou l'Avertiſſeur vouloit amener ſon homme: il y a bien de la malice ſous ce crane neigé-là! Autre pari de vingt Mines. Le bon homme a ſes raiſons: s'il perd, Pſeudole le rembourſera; & s'il gagne, voila de quoi paier ſon Eſclave. Ballion, de ſa part, eſt plus que content du marché; comptant auſſi ſurement ſur ce joli caſuel que s'il le tenoit déja: tant il eſt vrai qu'on s'aveugle aiſément ſur le profit, & que les aparences les plus ſpecieuſes trompent ſouvent! Au reſte: je ne ſai ſi nôtre comique n'eût pas mieux rencontré en nommant ſa Piéce LES GAGEURES; *je m'en raporte à vôtre bon diſcernement.*

Cependant, Pſeudole, au moment que je vous parle, ſe remuë d'importance. Il lui faut un

un homme propre à l'execution de son projet, c'est à dire un Scelerat comme lui : on doit habiller ce Supôt de Fourberie en Goujat Macedonien; il faut l'instruire, & lui faire si bien sa leçon qu'il ne bronche point, qu'il ne se trompe pas d'un mot : enfin, il s'agit d'avoir cinq Mines; & il paroit que ni le jeune Maître, ni l'Esclave ne sont point en état de les fournir. Charin, Ami de Calidore, prend le tout sur son compte; & il s'aquite exactement de sa promesse. Simie, autrement Singe, de nom, & d'effet pour la bonté, est choisi, equipé, façonné; il n'a plus qu'à partir pour la belle & glorieuse expedition.

Pour comble de bonheur, le Maquereau revient chez soi, muni de provisions, escorté de Cuisiniers; enfin, en homme qui doit célebrer splendidement son jour de naissance. En effet : cet Anniversaire-là merite bien une grande-fête; & la Nature fit un beau present au monde, en produisant un Humain qui devoit être d'un secours à la volupté publique. Ballion sortant du Logis, pour aprendre aux spectateurs que son Cuisinier n'est pas si grand Voleur qu'il l'avoit cru; & qu'il n'a encore dérobé qu'une cruche & une tasse; la chose valoit bien la peine d'être publiée, oui; & c'eût été dommage de priver l'Assemblée d'un événement de cette consequence : le Maquereau étant donc rentré sur la Scène, le faux Goujat l'aborde & lui fait son compliment. Ballion trouve tout en forme; principalement les Mines qui sont de poids & de bon aloi.

Une seule chose choque la délicatesse d'un si honnête homme : Polimacheroplacide ne sait pas

pas vivre: quoi! écrire à un Maquereau, sans mettre au haut de la lettre la formule accoutumée du salut? La réponse du Singe est un peu galimatias. Telle est, dit-il, la Discipline militaire: c'est de la main qu'ils envoient le salut à leurs Amis; & c'est aussi de la même main, qu'ils envoient le malheur à leur Ennemis.

Ita militaris disciplina est Ballio: manu salutem mittunt benevolentibus; eadem malam rem mittunt malevolentibus. *Ballion Livre donc Phenice; & la joie qu'il en a le fait courir à Simon, pour lui annoncer qu'il a perdu, & pour demander son païment. Je vous laisse sur le meilleur endroit de la Comedie.*

F I N.



